125

GUACANAGARI
MONTEZUMA
GUATIMOTZIN
POWHATAN
POCAHONTAS
SAMOSET
MASSASOIT
KING PHILIP
UNCAS
TEDYUSKUNG
PONTIAC
CAPTAIN PIPE
LOGAN
CORNPLANTER
JOSEPH BRANT
RED JACKET
LITTLE TURTLE
TECUMSEH
OSCEOLA
SEQUOYA
SHABONEE
BLACK HAWK
KEOKUK
SACAGAWEA
BENITO JUAREZ
MANGUS COLORADAS
LITTLE CROW
SITTING BULL
CHIEF JOSEPH
GERONIMO

TO PERPETUATE THE HISTORY AND DEVELOPMENT OF THE PEOPLE REPRESENTED BY THE ABOVE CHIEFS AND WISE MEN THIS COLLECTION HAS BEEN GATHERED BY THEIR FRIEND

EDWARD EVERETT AYER

AND PRESENTED BY HIM
TO
THE NEWBERRY LIBRARY
1911

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME HUITIEME.

A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Ayer
263
J512
1780
v. 8

Ayer 5902

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

Du Pere Fauque, de la Compagnie de Jesus, au Pere Allart, de la même Compagnie.

A Cayenne, le 10 Mai 1751.

Mon Révérend Pere,

La paix de Notre Seigneur.

Le desir que vous paroissez avoir d'apprendre de moi des nouvelles de

ce Pays, lorſqu'elles auront quelque rapport au ſalut des ames, m'engage à vous envoyer aujourd'hui une relation ſuccinte d'une entrepriſe de charité, dont la Providence me fournit, il y a quelque-temps, l'occaſion, & qui a tourné également à la gloire de Dieu & au bien de cette Colonie.

Vous ſçavez, mon Révérend Pere, que les principales richeſſes des habitans de l'Amérique méridionale, ſont les Negres eſclaves, que les vaiſſeaux de la Compagnie ou les Négocians françois vont chercher en Guinée, & qu'ils tranſportent enſuite dans nos iſles. Ce commerce eſt, dit-on, fort lucratif, puiſqu'un homme fait, qui coûtera 50 écus ou 200 livres dans le Sénégal, ſe vend ici juſqu'à 12 ou 1500 livres.

Il ſeroit inutile de vous dire comment ſe fait la traite des Noirs dans leurs Pays; quelles ſont pour cela les marchandiſes que l'on y porte, les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité & le libertinage, & les révoltes dans les vaiſſeaux Négriens. Comment nous nous comportons, nous autres Miſſionnaires, pour inſtruire ces pauvres infideles, quand ils ſont arrivés dans nos Paroiſſes. Sur tous ces points,

& sur plusieurs autres de cette nature, on a publié une infinité de relations, qui, sans doute, ne vous sont pas inconnues; mais ce qui m'a toujours frappé, & à quoi je n'ai pu encore me faire, depuis 24 ans que je suis dans le Pays, c'est la maniere dont se fait la vente de ces pauvres misérables.

Aussi-tôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port, le Capitaine, après avoir fait les démarches prescrites par les Ordonnances du Roi, tant auprès de l'Amirauté que de MM. les Gens de Justice, loue un grand magasin où il descend son monde, & là, comme dans un marché, chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent pour les emmener chez soi au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable & susceptible de réflexions & de sentimens, de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge! Qu'avons-nous fait à Dieu tous tant que nous sommes, ai-je dit plus d'une fois en moi-même, pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux?

Cependant les Negres, accoutumés pour la plupart à jouir de leur liberté dans leur Patrie, se font difficilement au joug de l'esclavage, quelquefois

même on le leur rend tout-à-fait insupportable ; car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux, non-seulement les égards que la Religion prescrit, mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient, ce que nous appellons ici *aller marron* ; & la chose leur est d'autant plus aisée à Cayenne, que le Pays est, pour ainsi dire, sans bornes, extrêmement montagneux, & boisé de toutes parts.

Ces sortes de désertions (ou marronnages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier, nos Rois, dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves, ont déterminé une peine particuliere pour ceux qui tombent dans cette faute. La premiere fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître a eu la précaution de le dénoncer au Greffe, & qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation, il a les oreilles coupées, & on lui applique la fleur-de-lis sur le dos. S'il récidive, & qu'après avoir été déclaré en Justice, il reste un mois absent, il a le jarret coupé ; & à la troisieme rechûte il est pendu. On ne sçauroit douter que la sévérité de ces loix

n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir ; mais il s'en trouve toujours quelques-uns de plus téméraires, qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté ; tant que le nombre des fugitifs, ou marrons, n'est pas considérable, on ne s'en inquiéte guere ; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper, parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandois de Surinam ont souvent expérimenté, & ce qu'ils éprouvent encore chaque jour, étant, à ce qu'on dit, habituellement menacés de quelque irruption funeste, tant ils ont de leurs esclaves errants dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur, M. d'Orvilliers, Gouverneur de la Guiane Françoise, & M. le Moyne, notre Commissaire Ordonnateur, n'eurent pas plutôt appris qu'il y avoit près de 70 de ces malheureux rassemblés à environ 10 ou 12 lieues d'ici, qu'ils envoyerent après eux un gros détachement composé de troupes réglées & de milice. Ils combinerent si bien toutes choses, suivant leur sagesse & leur prudence ordinaire, que le détachement, malgré les détours qu'il

lui fallut faire parmi des montagnes inaccessibles, arriva heureusement.

Mais toutes les précautions & toutes les mesures que put prendre cette troupe, ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés, dont un fut tué, parce qu'après avoir été pris, il vouloit encore s'enfuir.

Au retour de ce détachement, M. le Gouverneur, à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre des fugitifs, de leurs différens établissemens, & de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre, se disposoit à envoyer un second détachement, lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre ministere de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener dans le bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous sauvions d'abord la vie du corps & de l'ame à tous ceux qui auroient pu être tués dans le bois ; car il n'y a guere d'espérance pour le salut d'un Negre qui meurt dans son marronnage. Nous évitions encore à la Colonie une dépense considérable, & aux troupes une très-grande fatigue. Outre cela, si nous avions le bonheur de réussir,

nous faiſions rentrer dans les atteliers des habitans, un bon nombre d'eſclaves dont l'abſence faiſoit languir les travaux.

Cependant, quelques bonnes que nous paruſſent ces raiſons, elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroiſſoit trop douce pour des miſérables, dont pluſieurs étoient fugitifs depuis plus de 20 ans, & accuſés de grands crimes ; & d'ailleurs ils pouvoient, diſoit-on, s'imaginer que les François les craignoient, puiſqu'ils envoyoient des Miſſionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre propoſition fut acceptée, & la Providence permit que le choix de celui qui feroit ce voyage, tombât ſur moi.

Quelques amis que j'ai ici & qui peſoient la choſe à un poids trop humain, n'en eurent pas plutôt connoiſſance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. Qu'allez-vous faire dans ces forêts, me diſoient les uns, vous y périrez infailliblement de fatigue ou de miſere ? Ces malheureux Negres, me diſoient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. On me repréſentoit encore que je pouvois donner dans quel-

que piége; parce qu'en effet les Negres marrons ont coutume de creuser, au milieu des sentiers, des fosses profondes dont il couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, ensorte qu'on ne s'apperçoit point du piége; & si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures & pointues dont ces fosses sont hérissées; vous perdrez votre temps & vos peines, disoient les moins prévevenus : très-sûrement vous n'en ramenerez aucun; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté pour revenir jamais se soumettre à l'esclavage.

Vous comprenez aisément, mon Révérend Pere, que de semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état qui n'ont quitté biens, parens, amis, Patrie, & qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des ames à Dieu: trop heureux s'ils pouvoient donner leur vie pour la gloire du Grand Maître, qui, le premier, a sacrifié lui-même la sienne pour nous.

Je partis donc avec quatre des esclaves de la maison, & un Negre libre qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, & qui devoit me servir de

guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle & les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au sault de Tonne-Grande ; c'est une des rivieres qui arrosent ce Pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte Messe de grand matin, pour implorer les secours du Ciel sans lequel nous ne pouvons rien ; ensuite nous nous enfonçâmes dans le bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la maniere du Pays ; c'est-à-dire, que nous fîmes à la hâte, avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs especes dans le Pays, un petit ajoupa (c'est une espece d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps).

Dès qu'il fut jour, nous nous remîmes en route ; &, entre deux & trois heures après-midi, nous apperçûmes la premiere habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée la Montagne de Plomb, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres & rondes, dont ces malheureux se servent en guise de plomb à giboyer. Comme je vis la fumée à travers le

bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage, n'étoient pas loin. Mais je me trompois dans ma conjecture; cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, & de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs.

Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises, par une espece de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, & dont on se sert ici au lieu de cloche, pour donner aux Negres le signal du lever & des heures du travail. Mais voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes, dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois, n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger, comme nous avions fait, le jour précédent; c'est-à-dire, que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible, mon Révérend Pere, de vous exprimer tout ce

que la crainte inſpira à mes gens de me repréſenter. Ils appréhendoient qu'à chaque inſtant on ne tirât ſur nous quelque coup de fuſil, ou qu'on ne décochât quelque flêche. J'avois beau les raſſurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoiſſoient mieux que moi toute la malignité du Negre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; & m'étant levé à la pointe du jour, je fis encore ſonner de mon coquillage qui me ſervoit comme de cor-de-chaſſe, & dont le ſon extrêmement aigu devoit certainement ſe faire entendre fort au loin, ſur-tout étant au milieu des vallons & des montagnes. Enfin, après avoir long-temps attendu & m'être promené partout comme la veille, ne voyant venir perſonne, je réſolus d'aller à l'emplacement, où l'on avoit trouvé depuis peu de jours les Marrons, & où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la ſainte Meſſe, comme j'avois fait à Tonne-Grande, après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abattis à l'autre il n'y avoit guère que deux lieues, du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle

ici abattis une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il eſt ſec, pour pouvoir planter le terrein.) Les Marrons ont appellé cet endroit l'abattis du Sault, à cauſe qu'il y a une chûte d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand & bien mieux ſitué que le premier, qu'ils nomment, comme j'ai dit, la montagne de plomb. C'étoit-là auſſi qu'ils prenoient leurs vivres, qui conſiſtent en manioc, bananes, patates, ris, ignames, ananas, & quelque peu de cannes à ſucre.

D'abord que nous fûmes à la liſiere de l'emplacement, je m'annonçai avec mon ſignal ordinaire, & enſuite je fis le tour d'un bout à l'autre ſans voir perſonne. Tout ce que je remarquai, c'eſt que depuis peu de jours on y avoit arraché du magrive, & qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué. Mais la foſſe étoit ſi peu profonde, qu'il en ſortoit une puanteur extrême: je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la priere ſur ce miſérable cadavre, dans l'eſpérance que ſi quelqu'un de ces compagnons m'appercevoit, cette action pourroit le toucher & l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines; & ayant paſſé le reſte

du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes coucher à la montagne de Plomb, pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit ſe paſſa, comme la précédente, ſans inconvéniens, mais non ſans peur de la part de mes compagnons de voyage. Ils étoient ſurpris de ne voir ſortir perſonne du bois pour ſe rendre à nous. Je ne ſçavois moi-même qu'en penſer. Cependant comme ils me reſtoit encore un abattis à viſiter, qu'ils nomment l'abattis d'Auguſtin, parce qu'un des Chefs du Marronage qui porte ce nom y faiſoit ſa demeure ordinaire avec ſa bande, je m'imaginois que tous les Marrons s'étoient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embarras étoit que mon guide n'en ſçavoit pas le chemin; après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit ſentier que nous enfilâmes à tout haſard, & après environ quatre heures de marche, toujours en montant & deſcendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abattis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obſtacle en grimpant de notre mieux, &

le premier objet qui se présenta à nous furent deux cases ou corbets. J'y cours & j'y trouve du feu, une chaudiere & de la viande fraîchement bouillie, quelques feuilles de tabac à fumer & autres choses semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler ; mais après avoir bien appellé & m'être promené par-tout à mon ordinaire pour me bien faire connoître, ne voyant paroître personne & ayant encore assez de jour, je voulus passer plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés.

Mes compagnons de voyage n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, & toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposerent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma Mission imparfaite ; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond du cœur, pour ne vous rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit, tout cela,

ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions ; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, & je n'avois garde d'en rien laisser paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnoient. Ainsi après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans sçavoir ni les uns ni les autres où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence qui nous guidoit & qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des montagnes & des vallons, nous arrivâmes enfin à notre but, n'ayant guères marché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé, car je ne trouvai qu'un abattis nouvellement fait, comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avoit cependant arraché des racines bonnes à manger, & cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes.

Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les Marrons s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement

à leurs trousses, avoient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivroient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter que de la lisiere du bois ils ne me vissent & qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criois de toutes mes forces, qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avois obtenu leur grace entiere; que mon état me défendant de contribuer à la mort de qui que ce soit, ni directement ni indirectement, je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la Justice; que du reste ils étoient maîtres de moi & de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout & sans armes, au lieu qu'eux étoient en grand nombre & armés: « Souvenez-» vous, mes chers enfans, leur disois-je, » que, quoique vous soyez esclaves, vous » êtes cependant Chrétiens comme vos » Maîtres; que vous faites profession » depuis votre baptême de la même » religion qu'eux, laquelle vous apprend » que ceux qui ne vivent pas chrétien-» nement tombent après leur mort dans » les enfers; quel malheur pour vous si, » après avoir été les esclaves des hommes » en ce monde & dans le temps, vous » deveniez les esclaves du démon pen-

» dant toute l'éternité. Ce malheur pourtant vous arrivera infailliblement, si vous ne vous rangez pas à votre devoir, puisque vous êtes dans un état habituel de damnation, car, sans parler du tort que vous faites à vos maîtres en les privant de votre travail, vous n'entendez point la Messe les jours saints ; vous n'approchez point des Sacremens ; vous vivez dans le concubinage, n'étant pas mariés devant vos légitimes Pasteurs. Venez donc à moi, mes chers amis, venez hardiment, ayez pitié de votre ame qui a coûté si cher à Jesus-Christ.... Donnez-moi la satisfaction de vous ramener tous à Cayenne ; dédommagez-moi par-là des peines que je prends à votre occasion : approchez-vous de moi pour me parler, & si vous n'êtes pas contens des assurances de pardon que je vous donnerai, vous resterez dans vos demeures, puisque je ne sçaurois vous emmener par force ».

Enfin après avoir épuisé tout ce que le zèle & la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paroissant, nous vînmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abattis, soit pour éviter la peine de faire

là un logement, ſoit parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnerent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit. Mais perſonne ne ſe montra, de ſorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de plomb. Nous y ſéjournâmes tout le Samedi, j'y dis la ſainte Meſſe le Dimanche, & comme j'étois preſſé de m'en retourner, parce que les vivres commençoient à nous manquer, je voulus, avant que de partir, y laiſſer un monument non équivoque de mon voyage, en y faiſant planter une croix d'un bois fort dur, & qui ſubſiſte encore.

Cette croix, comme je le dirai plus bas, ſervit à me faire réuſſir dans mon entrepriſe : car d'abord que les Negres Marrons l'eurent apperçue, ils y vinrent faire leur priere, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire) de prier Dieu ſoir & matin. Ils baptiſent même les enfans qui naiſſent parmi eux, & ont grand ſoin de les inſtruire des principes de la foi autant qu'ils en ſçavent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avois laiſſé mon canot, je

fis sçavoir à M^rs^ d'Orvilliers & Lemoine le peu de réussite qu'avoit eu mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les Pâques aux Negres ; j'ajoutai que m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des Anges-Gardiens, j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laisseroient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connoissance des enfans prodigues qui en étoient l'objet. Enfin je priai ces Messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord accordée pour eux ; & ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier.

Après cette réponse, je commençai ce qu'on appelle ici les Pâques des esclaves du quartier ; c'est-à-dire, que je parcourus les différentes habitations pour confesser ceux qui sont déja baptisés, & pour instruire ceux qui sont encore infideles. C'est notre coutume d'aller ainsi, au moins une fois l'an, chez tous les Colons nos Paroissiens, quelques éloignés qu'ils soient, car il y a ici des Paroisses qui ont quinze & vingt lieues d'étendue ; & vous ne sçauriez croire, mon Révérend Pere, le

bien qu'il y a à faire, & qu'on fait quelquefois dans ces ſortes d'excurſions. Le Miſſionnaire, qui eſt chargé de cette bonne œuvre, met la paix dans les familles déſunies, en terminant leurs petits différens ; conclut des mariages pour faire ceſſer les commerces illicites, à quoi les eſclaves ſont très-ſujets ; tâche de leur adoucir les peines attachées à leur état, en les leur faiſant enviſager ſous des vues ſurnaturelles ; prend une connoiſſance exacte de leur inſtruction actuelle, pour diſpoſer peu-à-peu à la communion ceux qu'ils en jugent capables (notre uſage étant de permettre à très-peu de Negres d'approcher de la Sainte-Table, par l'expérience que nous avons qu'ils en ſont indignes). Il remontre prudemment aux maîtres les fautes dans leſquelles ils tombent quelquefois envers leurs eſclaves, ſoit en ne veillant pas aſſez ſur leur conduite ſpirituelle, ſoit en les ſurchargeant de travaux injuſtes, ſoit enfin en ne leur donnant pas le néceſſaire pour la nourriture & le vêtement, ſuivant les ſages Ordonnances de nos Rois ; il fait mille autres choſes de cette nature, qui ſont du reſſort de ſon miniſtere, & qui tendent toutes également à la gloire de Dieu

Dieu & au salut des ames. Il en coûte, à la vérité, beaucoup de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où lorsqu'on est en campagne, on est toujours, ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent, ou accablé de pluies violentes : mais à quoi ne porte pas un zele bien épuré, & quelles difficultés ne fait-il pas surmonter !

Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion, car ce n'est pas-là mon emploi ordinaire, je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage. J'avois grand soin de dire aux Negres, que s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans le bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux ; mais que si, pendant cet espace de temps, ils ne revenoient pas, ils n'avoient plus ni grace, ni pardon à espérer ; qu'ils devoient se persuader, au contraire, qu'on les poursuivroit sans relâche, jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

Enfin j'avois fini ma mission & parcouru toutes les habitations des environs de Tonne-Grande ; j'étois même déja embarqué dans mon canot pour

me rendre à Cayenne, un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon deſſein aux yeux des hommes, qui ne jugent ordinairement des choſes que par le ſuccès, lorſque je vis venir à moi un autre petit canot nagé par deux jeunes Noirs, porteurs d'une lettre de l'Econome de Mont-Seneri (c'eſt une ſucrerie du quartier), qui me marquoit que les Negres marrons étoient arrivés chez lui, & qu'ils me demandoient avec empreſſement. J'y vole avec plus d'empreſſement encore qu'ils n'en avoient eux-mêmes, & j'en trouve en effet déja une vingtaine qui m'aſſurent que les autres ſont en chemin pour ſe rendre. Quelle agréable ſurpriſe pour moi, mon Révérend Pere, de voir mes vœux accomplis, lorſque je m'en croyois le plus éloigné! Après avoir verſé quelques larmes de joie ſur ces brebis égarées depuis ſi long-temps, & qui rentroient dans le bercail, je leur fis des reproches ſur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux; & ils me répondirent conſtamment, qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuſcade pour les ſaiſir; mais qu'ayant vu le ſigne de notre rédemption arboré ſur leur terre,

ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grace pour leur ame & pour leur corps étoit arrivé. Que ce soit-là le véritable motif qui les a fait agir, ou que quelqu'un de leurs camarades des différentes habitations que j'avois préparées pour les Pâques, les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois, c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais, quoi qu'il en soit, il en vint peu-à-peu jusqu'à cinquante ; & comme M. notre Gouverneur, qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois, si je ne réussissois pas, me pressoit de me rendre à Cayenne, je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il seroit impossible, mon Révérend Pere, de vous expliquer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux portant sur sa tête & sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuples pour nous voir passer. Les maîtres se félicitoient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves ; & les Noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg, se faisoient une fête de revoir, l'un son pere, l'autre sa mere, celui-ci son fils ou sa fille ; & comme plusieurs

de ceux que je menois n'avoient pas vu la ville depuis très-long temps, & qu'ils y remarquerent bien du changement, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissoit en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en faisant retentir l'air de mille cris d'allégresse & de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux sexes qui étoient nés dans les bois, & qui n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maison à la Françoise, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant, à leur façon, leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'Eglise, où il y avoit déja une grande assemblée à cause de la fête de saint François Xavier ; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espece d'amende honorable.

1°. A Dieu dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps ; 2°. à leurs maîtres & aux colons, à qui plusieurs d'entre eux avoient porté beaucoup de préjudice ; 3°. à leurs com-

pagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, &c. après quoi je dis la ſainte Meſſe en action de graces. Ils y aſſiſterent avec d'autant plus de plaiſir & de dévotion, que pluſieurs d'entr'eux ne l'avoient pas entendue depuis quinze ou vingt ans; & lorſqu'elle fut finie, je les préſentai à M. le Gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avois promis de ſa part : enſuite on les remit à leurs maîtres reſpectifs.

On dépêcha auſſi-tôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plantations, & pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui reſteroient, s'ils ne ſe rendoient pas volontairement; mais une maladie qui ſe mit dans la troupe, auſſi-tôt qu'elle arriva ſur les lieux, fit échouer cette opération : en ſorte que ceux que j'avois laiſſés au nombre ſeulement de dix-ſept, tant grands que petits, ſoit hommes ou femmes, & qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole, & ſont encore dans les bois. Il s'y en eſt même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce ſeroit un très-grand malheur pour cette colo-

nie. Mais les ſages meſures que nos Meſſieurs prennent pour l'empêcher, paroiſſent nous mettre à couvert d'un tel déſordre. Je vous prie cependant, mon Révérend Pere, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grace du Ciel. Je ſuis, &c.

LETTRE

*Du Pere Ferreira, Miſſionnaire Apoſtolique à Connani, à Monſieur ***.*

A Connany, ce 22 Février 1778.

MONSIEUR,

J'ai reçu jeudi dernier, dix-neuf du préſent, la lettre que vous m'avez écrite. Ce jour-là même j'eus un accès de fievre, & un ſecond trois jours après, qui m'obligea de me mettre au lit, & de prendre le lendemain un vomitif : le Pere Padilla en fit autant, attaqué lui-même d'une fievre tierce depuis quinze jours, qui eſt dégénérée en fievre quarte ; cette fievre, qui ne l'a point quitté juſqu'à préſent, l'a extraordinairement af-

foibli. Il me charge de vous dire bien des choses, & vous prie, ainsi que moi, de présenter nos respects à Monseigneur le Préfet, à la lettre duquel nous n'avons pu répondre, tant à cause de notre situation actuelle, que parce que le temps nécessaire nous a manqué. Nous lui avions déja écrit d'*Oyapoc* par le Capitaine qui nous a conduit ici.

Que vous dirai-je de notre état actuel? Nous habitons dans un petit carbet, où nous sommes exposés à toutes les injures de l'air; la pluie & le vent y pénetrent, & nous sommes d'autant plus sensibles à cette incommodité, que nous avons plus à souffrir du côté de la santé, & que nous sommes moins dans le cas d'y remédier pour le présent. Je passe sous silence tous les autres désagrémens inséparables de la carriere dans laquelle nous ne faisons que d'entrer, & qui nous font adorer en silence les décrets d'un Dieu qui console dans les tribulations, & qui n'humilie ses Ministres que pour les rendre plus actifs, & plus propres à ses desseins. Nous lui sommes déja redevables de la satisfaction que nous avons d'être parmi les Indiens, presque tous déserteurs du Portugal, qui ont eu le bonheur d'être

inſtruits dès leur enfance des principes de la Religion. Il eſt vrai que, par le défaut de Miſſionnaires, ces premieres ſemences de l'Evangile ſont reſtées incultes parmi eux; mais ils nous témoignent la plus grande joie d'être à même aujourd'hui de mettre en pratique ce qu'ils ont appris dans leur jeuneſſe; ils viennent à nous avec empreſſement, & conſentent volontiers à conſtruire leurs carbets autour de nous, & à former une bourgade; nous en attendons inceſſamment quinze ou ſeize familles. Nous avons déja baptiſé quinze petits enfans, & beaucoup d'autres nous ſeront préſentés lorſqu'un temps moins pluvieux permettra aux parens de remonter de l'embouchure des rivieres appellées *Maribanaré* & *Macari*. Il y a même des adultes qui demandent le baptême, que nous ne pouvons leur accorder que dans un cas de néceſſité, parce qu'ils ne ſont pas ſuffiſamment inſtruits: nous ſçavons là-deſſus l'intention de Notre Seigneur; il a dit à ſes premiers Miniſtres: Allez, enſeignez: baptiſez; mais ce qui nous cauſe beaucoup d'embarras, ce ſont les mariages, ou plutôt le concubinage de nombre d'Indiens du Para, où ils ont laiſſé leurs

femmes,& réciproquement des Indiennes leurs maris qui ont formé d'autres alliances ici, & ont même des enfans de leur commerce criminel, souvent avec plusieurs, quelques-uns même avec leurs parentes. Il y en a d'autres qui, quoique Chrétiens, ont contracté avec des infidelles, & des fidelles avec des Indiens payens. Nous avons déja la promesse de quelques-uns de ceux qui n'ont qu'une concubine, de faire, en face de l'Eglise, ce que nous leur prescrirons à cet égard. Ce sont ces sortes de mariages, mon cher confrere, qui nous mettent dans le cas de recourir au Pere des lumieres; nous vous prions de les demander également pour nous. Après vous avoir exposé l'état de notre Mission quant au spirituel, je vous dirai, pour ce qui concerne le temporel, que nous avons à notre service une très-bonne Blanchisseuse Indienne, & son fils âgé de 20 ans, dont nous sommes on ne peut pas plus contens; il est industrieux, fidele, laborieux, nous fait bonne cuisine, & sert bien la Messe. Il fut jadis domestique d'un Prêtre Missionnaire parmi les Indiens du Para. Nous avons en outre deux enfans d'onze à douze ans, deux chasseurs & deux Pêcheurs. Moyennant une certaine

rétribution ils nous approvisionnent assez bien; &, au cas que quelques-uns d'entre eux viennent à nous manquer, il s'en présente déja d'autres pour les remplacer, tant pour la chasse que pour la pêche. Communiquez, s'il vous plaît, ma lettre à Monseigneur le Préfet, s'il est encore à Cayenne, & faites-lui nos excuses de ce que nous ne lui avons point écrit, ce que nous aurions fait immanquablement si la santé nous l'eût permis, & il falloit ces besoins pressans, j'ose vous l'avouer, pour vous écrire dans la circonstance où je me trouve. Je souhaite que Dieu vous l'accorde, cette santé, si nécessaire pour remplir vos fonctions, tant au College qu'à la Paroisse. Je vous sçais toujours bon gré de m'avoir mis à même, lorsque nous étions à Cayenne, de partager avec vous les travaux du saint ministere dans la Savanne; je le ferois encore volontiers si je ne me croyois de plus en plus appellé à la conversion des Indiens parmi lesquels je suis résolu de mourir : ma destinée paroît fixée sur ce peuple dur & barbare, parmi lequel j'espere faire plus de fruit, Dieu aidant, que parmi une Nation plus cultivée & plus policée, dont la conduite exige plus de talent,

que je ne puis m'en attribuer. Envoyez-moi, s'il vous plaît, les effets du Pere Mathos qui ſont reſtés chez-vous, ne réſervant que la ſoutanne, pour prix de laquelle vous offrirez le ſaint ſacrifice de la Meſſe pour le repos de l'ame du cher défunt. Vous prendrez ſur mes appointemens la ſomme des dettes qu'il vous a laiſſées, qui montent, je penſe, à 195 livres; le reſte vous ſervira à nous faire l'achat des denrées qui nous ſont néceſſaires actuellement, & dont je vous ferai le détail; profitez de la pirogue par laquelle je vous fais paſſer ma lettre; ayez ſoin que tout puiſſe nous arriver ſain & ſauf. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

*Du Pere Padilla, Missionnaire Apostolique à Connany, à Messieurs ***.*

A Connany le 8 Avril 1778.

Messieurs,

Monsieur Monach qui est entré avant-hier dans cette riviere, m'a remis les lettres & les divers effets dont vous l'aviez chargé pour moi : je suis aussi sensible à cette preuve de vos bontés, qu'à l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle n'est pas aussi bonne que je le désirerois ; les fievres tierces m'obligent depuis long-temps de garder la chambre, & la douleur que j'ai éprouvée en voyant mourir à mes côtés mon confrere le Pere Ferreira, ne contribue pas peu peut-être à la lenteur de mon rétablissement. Des fievres continuelles & violentes l'ont emporté en peu de jours. J'ose espérer cependant que le Seigneur me donnera des forces pour arriver au but que je me suis pro-

posé en venant ici. Lorsque ma santé me le permettra, je m'occuperai, avec tout le zèle & l'activité qui dépendront de moi, de l'établissement de cette Mission, & je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me mettront à même de répondre à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner.

J'expédierai, Messieurs, ainsi que vous me le prescrivez, des canots Indiens ou de pécheurs blancs lorsqu'ils seront à ma portée, ce qui est rare, pour vous instruire de ce qui pourra vous intéresser dans ce quartier, & en même temps pour vous faire parvenir ma demande sur les secours dont je pourrois avoir besoin par la suite. Je n'omettrai rien non plus pour faire revenir les Indiens sur l'idée désavantageuse qu'on a cherché à leur donner de l'établissement de cette Mission. Jusques-à-présent j'ai lieu d'être satisfait du zèle & de l'empressement qu'ils ont montré, & j'espere les entretenir dans ces mêmes sentimens.

J'ai remis à M. Monach les divers effets que j'avois ici appartenans au Roi, & qui étoient en prêt aux Révérends Peres Mathos & Ferreira. Ci-jointe est la note de ce que j'ai l'honneur de vous adresser. Je garderai seulement ce qui

eſt à mon uſage, le reſte me devient ſuperflu.

Quant aux beſtiaux que vous déſireriez multiplier ici, les Savannes me paroiſſent très-propres à la réuſſite de votre projet; au reſte M. Monach qui les a viſitées, vous rendra compte des remarques qu'il aura pu y faire.

Je vous prie, Meſſieurs, de vouloir bien m'excuſer ſi je me ſers d'une main étrangere pour répondre aux lettres dont vous m'honorez; ma foible ſanté me défend dans ce moment toute eſpece d'application, mais mon cœur n'en eſt pas moins pénétré de tous les ſentimens de reconnoiſſance & de reſpect que vous m'inſpirez, & avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Stanislas Arlet, de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Général de la même Compagnie; traduite du latin sur une nouvelle Mission du Pérou.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

L'an 1697, la veille de la fête de saint Pierre & de saint Paul, nous arrivâmes au Pérou, le Pere François Boriné mon compagnon & moi, tous deux, graces à Dieu, dans une santé parfaite, & sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des saints Apôtres, votre Paternité nous avoit donné permission de quitter la Bohême, notre patrie, pour passer aux Indes d'occident. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos Supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établissement

nouveau. Nous lui avons donné le nom du Prince des Apôtres, ſous les auſpices de qui la Miſſion a été entrepriſe & commencée, & on l'appelle la réſidence de ſaint Pierre.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver ſe nomme *Caniſiens*, Ce ſont des hommes Sauvages & peu différens des bêtes pour la maniere de vivre & de ſe conduire. Ils vont tous nuds, hommes & femmes. Ils n'ont point de demeure fixe, point de loix, nulle forme de gouvernement. Egalement éloignés de la Religion & de la ſuperſtition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu, ni aux Démons, quoiqu'ils aient des idées aſſez formées du ſouverain Etre. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche & menaçant, je ne ſçai quoi de féroce dans toute la figure.

On ne ſçauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vaſtes pays, parce que l'on ne les voit jamais aſſemblés, & qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils ſont continuellement en guerre avec leurs voiſins; & quand ils peuvent prendre des priſonniers dans les combats, ou ils les font eſclaves pour toujours, ou, après les avoir rôtis ſur

les charbons, ils les mangent dans leurs festins, & se servent, au lieu de tasses, des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés.

Ils sont fort adonnés à l'yvrognerie, & quand le feu leur monte à la tête après s'être querellés & dit bien des injures, souvent ils se jettent les uns sur les autres, se déchirent & se tuent. La pudeur m'êmpêche d'écrire d'autres désordres bien plus honteux, auxquels ils s'abandonnent brutalement, lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc & les fleches & une espece de long javelot fait de roseaux longs & pointus, qu'ils lancent de loin contre l'ennemi avec tant d'adresse & de force, que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux, les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes, les journées entieres, est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares, sans armes & sans soldats, accompagnés seulement de quelques Chrétiens Indiens, qui nous ser-

voient de guides & d'interpretes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuſe qu'on n'eut oſé l'eſpérer, car plus de douze cens hommes ſortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jetter les fondemens de notre nouvelle peuplade. Comme j'amais ils n'avoient vu ni chevaux, ni hommes, qui nous reſſemblaſſent pour la couleur & pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à notre premiere rencontre, fut pour nous un ſpectacle bien divertiſſant. Nous voyions l'arc & les fleches leur tomber des mains de la crainte qui les ſaiſiſſoit; ils étoient hors d'eux-mêmes ne ſçachant que dire, & ne pouvant deviner d'où de tels monſtres avoient pu venir dans leurs forêts. Car ils penſoient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, ſon chapeau, ſes habits & le cheval ſur lequel il étoit monté, n'étoient qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire; & la vue d'une nature ſi monſtrueuſe les tenoit dans une eſpece de ſaiſiſſement, qui les rendoient comme immobiles.

Un de nos Interpretes les raſſura, leur expliquant qui nous étions, & les raiſons de notre voyage, que nous ve-

nions de l'autre extrêmité du monde ſeulement pour leur apprendre à connoître & à ſervir le vrai Dieu. Il leur fit enſuite quelques inſtructions particulieres, dont nous étions convenus, & qui étoient à leur portée, ſur l'immortalité des ames, ſur la durée de l'autre vie, ſur les récompenſes que Dieu leur promettoit après leur mort, s'ils gardoient ſes Commandemens, ſur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raiſon, s'ils ſe rendoient rebelles à la lumiere qui les venoit éclairer de ſi loin.

Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous ſuivent comme un troupeau fait le Paſteur, & nous promettent d'attirer après eux pluſieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas ſujet de craindre qu'ils nous trompent. Déja ſix Nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de ſix grandes forêts ont envoyé des Députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, & nous promettre de ſe faire avec nous des demeures ſtables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces Députés avec toutes les démonſtrations de l'amitié la plus tendre, & nous les

avons renvoyés chez eux chargés de préſens. Ces préſens ne ſont que quelques petits grains de verre dont ils ſont apparemment des bracelets & des colliers. L'or & l'argent ne ſont point ici à beaucoup près ſi eſtimés, & ſi j'avois pour quarante ou cinquante écus ſeulement de ces grains de verre de toutes les groſſeurs & de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce ſeroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions enſuite par quelque choſe de meilleur & de plus ſolide.

Nous avons choiſi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien ſitué & fort agréable, vers la hauteur d'environ quatorze degrés de latitude auſtrale. Elle a au midi & à l'orient une plaine de pluſieurs lieues d'étendue, plantée par intervalles de beaux palmiers : au ſeptentrion un fleuve grand & poiſſonneux, nommé *Cucurulu* en langue *Caniſienne* : à l'occident ce ſont de vaſtes forêts d'arbres odoriférans, & très-propres à bâtir, dans leſquelles on trouve des cerfs, des dains, des ſangliers des ſinges, & toutes ſortes de bêtes fauves & d'oiſeaux. La nouvelle bourgarde eſt partagée en rues & en places

publiques; & nous y avons une maiſon comme les autres, avec une chapelle aſſez grande. Nous avons été les Architectes de tous ces bâtimens, qui ſont auſſi groſſiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Il faut avouer que les chaleurs ſont ici très-grandes, par la nature du climat. C'eſt un été violent qui dure toute l'année, ſans nulle variété ſenſible des faiſons; & ſi ce n'étoient les vents qui ſoufflent par intervalles, & qui rafraîchiſſent un peu l'air, le lieu ſeroit abſolument inhabitable. Peut-être auſſi qu'étant élevés dans les pays ſeptentrionnaux, nous ſommes un peu plus ſenſibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages & des tonnerres auſſi affreux qu'ils ſont fréquens. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour & nuit par leurs morſures.

On ne voit de pain & de vin que ce qu'il en faut pour dire la Meſſe. C'eſt de la riviere & de la forêt qu'on tire tout ce qui ſert à la nourriture, & on ne connoît d'autre aſſaiſonnement à ces mets différens, qu'un peu de ſel, quand on en a; car ſouvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou

des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse ; & dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, mon Révérend Pere, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible Mission, je n'ai pas eu un mauvais jour ; & certainement ce que je m'en figurois, lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquiétude & de dégoût, que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore au siecle dans les meilleurs lits: tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus, que les maux même ne sçauroient faire.

La vue seule de ce grand nombre de Catéchumenes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foi, & qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs & de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, &

d'un air content, le matin, à l'explication du catéchisme, & le soir aux prieres que nous faisons faire en commun ; de voir les enfans disputer entr'eux à qui aura plutôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mysteres ; nous reprendre nous-mêmes quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, & nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire ; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier Sacrement de notre Religion, venir nous avertir à toutes les heures du jour & de la nuit, & quand quelqu'un d'eux est extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser ; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au grand Maître une grande maison, c'est ainsi qu'ils nomment Dieu & l'Eglise, pendant que plusieurs d'entr'eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sçait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la pluralité des femmes, & la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le Christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse & toute la réserve que demandoit un point si

délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, & nous fûmes obéis par-tout, hormis en trois familles, sur lesquelles nous n'avons pu encore rien gagner. Il n'en a pas plus couté pour les guérir de l'yvrognerie; ce qui doit paroître admirable & fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer & à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, & nous avons semé une assez grande quantité de coton pour avoir dans quelques années de quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes & les femmes indifféremment nous écoutent, & se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grace & la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté pour porter ces chers fideles à faire tout le bien que nous leur inspirons.

Voilà, mon Révérend Pere, ceux à qui a passé le Royaume de Dieu, que

ſa juſtice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes Provinces de l'Europe, qui ſe ſont livrées à l'eſprit de ſchiſme & d'héreſie. Oh ! ſi ſa miſéricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obſtinent à fermer les yeux, qu'apparemment il y auroit bientôt ici des Saints! C'eſt une choſe qui paroît incroyable, qu'en un an de temps des hommes tout ſauvages & qui n'avoient preſque rien de l'homme que le nom & la figure, aient pu prendre ſi promptement des ſentimens d'humanité & de piété. On voit déja parmi eux des commencemens de civilité & de politeſſe. Ils s'entre-ſaluent quand ils ſe rencontrent, & nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou & baiſant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays, qui paſſent par leurs terres, à prendre logis chez eux; &, dans leur pauvreté, ils exercent une eſpece d'hoſpitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs freres & de leur en vouloir donner des marques dans l'occaſion. De ſorte qu'il y a lieu d'eſpérer qu'avec la

grace de Dieu, qui nous a tant aidé jusqu'ici, nous ferons de ces Nations non-seulement une Eglise de vrais fideles, mais encore avec un peu de temps une Ville, peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les loix de la parfaite société.

Pour ce qui regarde les autres Missions fondées en ce pays-ci depuis dix ans, je dirai à votre paternité ce que j'ai appris, que le Christianisme y fait de très-grands progrès, plus de quarante mille Barbares ayant déja reçu le baptême. C'est un concours & une modestie rare dans les Eglises, un respect profond à l'approche des Sacremens; les maisons des particuliers retentissent souvent des louanges de Dieu qu'on y chante, & des instructions que les plus fervens font aux autres. M'étant trouvé dans une de ces Missions pendant la semaine sainte, j'eus la consolation de voir dans l'Eglise plus de cinq cens Indiens qui châtioient rigoureusement leur corps le jour du Vendredi-saint, à l'honneur de Jesus-Christ flagellé. Mais ce qui me tira des larmes de tendresse & de dévotion, ce fut une troupe de petits Indiens & de petites Indiennes, qui, les yeux humblement baissés, la tête cou-

ronnée d'épines, & les bras appliqués à des poteaux en forme de croix, imiterent plus d'une heure entiere en cette posture l'état pénible du Sauveur crucifié qu'ils avoient là devant les yeux. Mais afin que nos espérances ne nous trompent point, & que le nombre de nos nouveaux fideles s'augmente chaque jour avec leur ferveur, du fond de ces grands déserts où nous sommes à l'autre extrêmité du monde, je conjure votre Paternité de se souvenir de nous dans ses saints sacrifices, & de nous procurer le même secours auprès de nos Peres & Freres répandus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jesus-Christ, & dans les prieres desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis, &c.

Au Perou, de la Mission que les Espagnols appellent Moxos, & que les naturels du pays nomment Canisie, le 1 Septembre 1698.

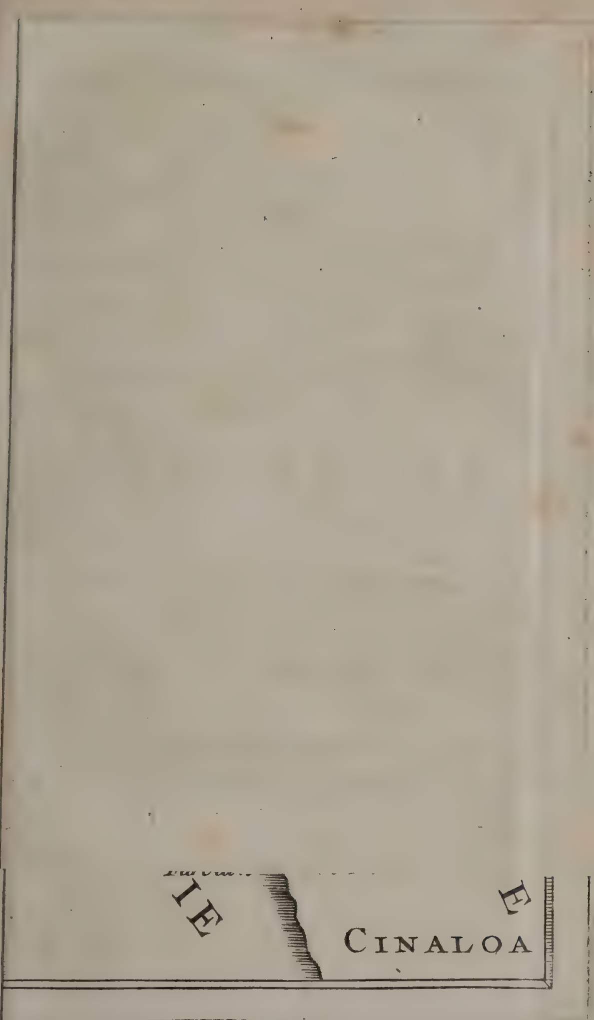
MÉMOIRE

Touchant l'état des Missions nouvellement établies dans la Californie, par les Peres de la Compagnie de Jesus, présenté au Conseil Royal de Guadalaxara au Mexique, le 10 de Février de l'année 1702, par le Pere François-Marie Picolo, de la même Compagnie, & un des premiers Fondateurs de cette Mission. Traduit de l'Espagnol.

MESSEIGNEURS,

C'est pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact & fidele des découvertes & des établissemens que nous avons faits, le Pere Jean-Marie de Salvatierra & moi, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays.

Nous nous embarquâmes au mois d'Octobre de l'année 1697, & nous passâmes la mer, qui sépare la Californie du nouveau Mexique, sous les auf-


CINALOA

MÉMOIRE

Touchant l'état des Missions nouvellement établies dans la Californie, par les Peres de la Compagnie de Jesus, présenté au Conseil Royal de Guadalaxara au Mexique, le 10 de Février de l'année 1702, par le Pere François-Marie Picolo, de la même Compagnie, & un des premiers Fondateurs de cette Mission. Traduit de l'Espagnol.

MESSEIGNEURS,

C'est pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact & fidele des découvertes & des établissemens que nous avons faits, le Pere Jean-Marie de Salvatierra & moi, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays.

Nous nous embarquâmes au mois d'Octobre de l'année 1697, & nous passâmes la mer, qui sépare la Californie du nouveau Mexique, sous les aus-

PASSAGE PAR TERRE A LA CALIFORNIE
Decouvert par le Rev. Pere Eusebe-François Kino Jesuite depuis 1698 jusqu'a 1701
ou l'on voit encore les Nouvelles Missions des PP. de la Compag.e de Jesus
5. 10. 15. 20. Lieües
Rio Colorado ò del Norte
Alchedomas
Grande montagne qui S'etend jusqu'a Rio de Hila
Moqui
Apaches
Rio Azul R. Bleue
NOUVEAU MEXIQUE
Cutganes 1701.
S. Mathieu de Sicoroidag
S. Thadée de Batqui
S. Dionysio 1700.
S. Philipe
S. Jacque de Oiadaibuasc
Casa grande
R. de Hila ou de la filasse
S. Fernando
Victoria
la Tota
S. Mathias de Tutomagoidag
S. Simon de Tucsani
S. Paulo
S. Pierre 1699.
S. Angelo
Sobaipuris
S. Eugene
Hoabonomas
Yumas
Cocomaricopas
S.te Catherine
S. Panta leon
la Tinaxa
S. Boniface
Rosario
Agua escondida
S. Francois
S. Augustin
S. Marc
S. Cosme
S. Seraphin
Aguage de la Luna
la Merced
S. Francois Xavier du Bac
S. Sauveur
Carizal
S. Marcel
S. Raphael
Bagiopas
PIMERIA
S.t Gaetan
Quiburi
S. Louis de Bacapa
Reyes
Medanos de Arena
3 Ojitos
M. de S.te Clare 1698
S.te Eulalie
Guebavi
S.t Louis
S.te Croix
Batequi
Susanic
Aquimuri
S. Marie
S. Lazare
Sierra Azul M. Bleüe
Tubutama
S.t Edouard de Baipia
Addi
Cocospara
Himares
Tupo
Remedios
Bacanuchi
Bacuachi
Sobas
Quiquimas
Sierra Nevada
S. Antoine de Uquitoa
S.t Ignace
Conception del Cabetca
S.t Diegue de Pitquin
Dolores
Chinapa
Arispe
Cenoquipe
Banamichi
Guapaca
Real de S.t Iean
S. Magdalena
Cucurpo
Ticapa
Opodepe
Nacameri
Acotzi
Montagne couverte de neige
S.t Marc
Nazareno
R. de S. Ignace
Topoquis
SONORA
Populo
Babiacora
Angeles
Sobas
S.t Mathieu
Ures
Alamos
Mastape
P. de S.te Sabine
Baye de S.t Iean Baptiste
S. Xavier
Nacari
S.t Jean
I. S. Augustin
S.t Miguel
Tonici
S.te Rosalie
R. de Sonora
Onabas
Tecorina
S.t Antoine
Isles de Sel
Comoripa
Zuaque
Nure
Guaimas
P. de S. Xavier
Hiaquim
Cacorim
Belen
Bacum
Torim
R. d'Hiaqui
Rahum
Potam
Bicam
Cedros
Conicare
MER DE LA CALIFORNIE
PARTIE DE LA CALIFORNIE
Nabojoa
Guadalupe
Canamoo
MAYO
Tessia
Corimpo
P. de S. Martin
Hechojoa
S. Croix
R. de Mayo
Real de los Frayles
les Vierges
B. des Balenes
R. S.t Christophe
Guimies
S. Jean de Londo
S. Isidro
The baida
Reyes
S. Bruno
B. S.t Luc
NOUVELLE ESPAGNE
S. Nicolas
Coronados
S. Etienne
S. Jean
Nochebuena
Loreto
Teguaco
Chamai
Zibirijoa
B. des Sables
les SS Innocens
Carmen
Concho
Mochicahui
Ahome
S.t Michel
Santiago
S. Jacque
S. Xavier de Biaundo
Gigante
Rio de S. Thomas
Farellon
B. de S.te Marie
MER DU SUD
Port de Danzantes
Edûes
Port de Matanzas
P. du Nouvel An decouvert 1685.
Cinaloa
Yodivineggé
Gravée par Inselin.
35
34
33
32
31
30
29
28
27
26

pices & sous la protection de Notre-Dame de Lorette, dont nous portions avec nous l'image. Cette *étoile de la mer* nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnoient. Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçâmes l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes ; &, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avoit été sur mer.

Le Démon que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il étoit depuis tant de siécles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise, & pour nous empêcher de réussir. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténebres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, & de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne sçavoient pas notre langue, & qu'il n'y avoit, parmi nous, personne qui eût aucune connoissance de la leur, s'imaginerent que nous ne venions dans leur pays, que pour leur enlever la pêche des perles,

comme d'autres avoient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, & vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avoit alors qu'un très-petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquerent, & la multitude de fleches & de pierres qu'ils nous jetterent fut si grande, que c'étoit fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenoit lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouverent avec nous, aidés du secours d'enhaut, soutinrent vigoureusement l'attaque, & repousserent les ennemis avec tant de succès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite.

Les Barbares, devenus plus traitables par leur défaite, & voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneroient rien sur nous par la force, nous députerent quelques-uns d'entr'eux ; nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue, pour leur faire concevoir ce qui nous avoit portés à venir en leur pays. Ces députés détromperent leurs compatriotes de l'erreur où ils étoient; de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, & nous

marquerent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte Religion, & leur apprendre le chemin du Ciel. De si heureuses dispositions nous animerent à apprendre à fond la langue *Monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passerent partie à étudier & partie à catéchiser ces peuples. Le Pere de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, & moi les enfans. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous entendre parler de Dieu, & son application à apprendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'elle se trouva en peu de temps parfaitement instruite. Plusieurs me demanderent le saint baptême, mais avec tant de larmes & de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades & quelques vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi, dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême. Et nous avons lieu de croire que la Providence n'avoit prolongé les jours à plusieurs d'entr'eux, que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mammelle, qui, des bras de leurs meres,

s'envolerent au Ciel, après avoir été régénérés en Jesus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le Pere de Salvatierra & moi, nous séparer, & nous priver de la satisfaction que nous avions de vivre & de travailler ensemble. Il prit la route du nord, & je pris celle du midi & de l'occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses Apostoliques : car, comme nous sçavions bien la langue, & que les Indiens avoient pris en nous une véritable confiance, ils nous invitoient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, & se faisoient un plaisir de nous y recevoir & de nous y amener leurs enfans. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les Mysteres de notre Religion. C'est ainsi que le Pere de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la Mission de *Lorette-Concho* & celle de saint Jean de *Londo* : & moi tous le pays qu'on appelle à présent la Mission de

ſaint François Xavier de *Biaundo*, qui s'étend juſqu'à la mer du Sud.

En avançant ainſi chacun de notre côté, nous remarquâmes que pluſieurs Nations de langues différentes, ſe trouvoient mêlées enſemble, les unes parlant la langue *Monqui* que nous ſçavions, & les autres la langue *Laymone* que nous ne ſçavions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *Laymon*, qui eſt beaucoup plus étendu que le *Monqui*, & qui nous paroît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes ſi fortement à l'étude de cette ſeconde langue, que nous la ſçûmes en peu de temps, & que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en *Laymon*, & tantôt en *Monqui*. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déja baptiſé plus de mille enfans, tous très-bien diſpoſés, & ſi empreſſés à recevoir cette grace, que nous n'avons pu réſiſter à leurs inſtantes prieres. Plus de trois mille Adultes également inſtruits, déſirent & demandent la même faveur; mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loiſir, & pour les affermir davantage dans une ſi ſainte réſolution. Car comme ces peuples ont vécu long-temps

dans l'idolâtrie & dans une grande dépendance de leurs faux Prêtres, & que d'ailleurs ils ſont d'un naturel leger & volage, nous avons eu peur, ſi l'on ſe preſſoit, qu'ils ne ſe laiſſaſſent enſuite pervertir, ou qu'étant Chrétiens ſans en remplir les devoirs, ils n'expoſaſſent notre ſainte Religion au mépris des Idolâtres. Ainſi on s'eſt contenté de les mettre au nombre des Catéchumenes. Le ſamedi & le dimanche de chaque ſemaine, ils viennent à l'Egliſe & aſſiſtent avec les enfans déja baptiſés, aux inſtructions qui s'y font; & nous avons la conſolation d'en voir un grand nombre qui perſéverent avec fidélité dans le deſſein qu'ils ont pris de ſe faire de vrais diſciples de Jeſus-Chriſt.

Depuis nos ſecondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre Miſſions. La premiere eſt celle de *Concho*, ou de Notre-Dame de Lorette; la ſeconde eſt celle de *Biaundo*, ou de ſaint-Francois Xavier; la troiſieme, celle de *Yodivineggé*, ou de Notre-Dame des Douleurs; & la quatrieme, qui n'eſt encore ni fondée ni tout à fait ſi bien établie que les trois autres, eſt celle de ſaint Jean de *Londo*.

Chaque Miſſion comprend pluſieurs

bourgades. Celle de *Lorette-Concho* en a neuf dans sa dépendance ; sçavoir, *Liggigé* à deux lieues de *Concho*, *Jetti* à trois lieues, *Tuiddu* à quatre lieues. Ces trois premieres bourgades sont vers le nord, & les six suivantes vers le midi. *Vonu* à deux lieues, *Numpolo* à quatre lieues, *Chuyenqui* à neuf lieues, *Liggui* à douze lieues, *Tripué* à quatorze lieues, *Loppu* à quinze lieues. On compte onze bourgades dans la Mission de saint François Xavier de *Biaundo*, qui sont *Quimiauma*, ou l'Ange-Gardien à deux lieues; *Lichu*, ou la montagne du Cavalier à trois lieues; *Yenuyomu* à cinq lieues; *Undua* à six lieues; *Enulaylo* à dix lieues; *Picolopri* à douze lieues ; *Ontta* à quinze lieues ; *Onemaito* à vingt lieues. Ces huit bourgades sont du côté du midi. Les deux suivantes sont au nord ; *Nuntei* à trois lieues, & *Obbé* à huit lieues. *Cuivuco*, ou sainte Rosalie, à quatre lieues, est du côté de l'ouest.

On avoit bâti une Chapelle pour cette seconde Mission ; mais se trouvant déja trop petite, on a commencé à élever une grande Eglise, dont les murailles seront de brique & la couverture de bois. Le jardin qui tient à la maison du Missionnaire, fournit déja toutes

ſortes d'herbes, & de légumes, & les arbres du Mexique, qu'on y a plantés, y viennent fort bien, & ſeront dans peu chargés d'excellens fruits. Le Bachelier Dom Juan Cavallero Ocio, Commiſſaire de l'Inquiſition & de la Croiſade, dont on ne ſçauroit aſſez louer le zele & la piété, a fondé ces deux premieres Miſſions, & a été comme le chef & le principal promoteur de toute cette grande entrepriſe.

Pour ce qui regarde la Miſſion de Notre-Dame des Douleurs, elle ne comprend qu'*Unubbé*, qui eſt du côté du nord, *Niumqui*, ou ſaint Joſeph, & *Yodivineggé*, ou Notre-Dame des Douleurs, qui donne le nom à toute la Miſſion. *Niumqui* & *Yodivineggé*, ſont deux bourgades fort peuplées & fort proches l'une de l'autre. Meſſieurs de la Congrégation du college de ſaint Pierre & de ſaint Paul de notre compagnie, érigée en la ville de Mexique, ſous le titre des Douleurs de la ſainte Vierge, & composé de la principale nobleſſe de cette grande ville, ont fondé cette Miſſion, & marquent, dans toutes les occaſions, une grande ardeur pour la propagation de la Foi & pour la converſion de ces pauvres Infideles.

Enfin la Miſſion de ſaint Jean de

Londo contient cinq ou six bourgades. Les principales sont *Teüpnon* ou saint Bruno, à trois lieues du côté de l'est. *Anchu* à une égale distance du côté du nord. *Tamouqui*, qui est à quatre lieues, & *Diutro* à six, regardent l'ouest. Le Pere de Salvatierra, qui brûle d'un zele ardent d'étendre le Royaume de Dieu, cultive ces deux dernieres Missions avec des soins infatigables. J'ai laissé avec lui le Pere Jean d'Ugarte, qui, après avoir rendu au Mexique des services essentiels à ces Missions, a voulu enfin s'y consacrer lui-même en personne depuis un an. Il a fait de grands progrès en peu de temps; car outre qu'il prêche déja parfaitement dans ces deux langues, dont j'ai parlé, il a découvert, du côté du sud, deux bourgades, *Trippué* & *Loppu*, où il a baptisé vingt-trois enfans, & s'applique sans relâche à l'instruction des autres & des adultes.

Après vous avoir rendu compte, Messeigneurs, de l'état de la Religion dans cette nouvelle Colonie, je vais répondre maintenant, autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous dirai d'abord ce que nous avons pu remarquer des mœurs & des inclinations de ces peuples, de la

maniere dont ils vivent, & ce qui croît en leur Pays. La Californie ſe trouve aſſez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y ſont grandes le long des côtes & il y pleut rarement : mais dans les terres l'air eſt plus tempéré & le chaud n'y eſt jamais exceſſif. Il en eſt de même de l'hyver à proportion. Dans la ſaiſon des pluies, c'eſt un déluge d'eau; quand elle eſt paſſée, au lieu de pluies, la roſée ſe trouve ſi abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il eût plu, ce qui rend la terre très-fertile. Dans le mois d'Avril, de Mai & de Juin, il tombe avec la roſée une eſpece de manne, qui ſe congele & qui s'endurcit ſur les feuilles des roſeaux, ſur leſquelles on la ramaſſe. J'en ai goûté. Elle eſt un peu moins blanche que le ſucre, mais elle en a toute la douceur.

Le climat doit être ſain, ſi nous en jugeons par nous-mêmes & par ceux qui ont paſſé avec nous. Car en cinq ans qu'il y a que nous ſommes entrés dans ce Royaume, nous nous ſommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons ſouffertes, &, parmi les autres Eſpagnols, il n'eſt mort que deux perſonnes, dont l'une s'étoit attirée ſon malheur. C'étoit une fem-

me, qui eut l'imprudence de ſe baigner étant prête d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellens pâturages en tout temps pour le gros & le menu bétail, de belles ſources d'eau vive, des ruiſſeaux & des rivieres dont les bords ſont couverts de ſaules, de roſeaux & de vignes ſauvages. Les rivieres ſont fort poiſſonneuſes, & on y trouve ſur-tout beaucoup d'écreviſſes, qu'on tranſporte en des eſpeces de réſervoirs, dont on les tire dans le beſoin. J'ai vu trois de ces réſervoirs très-beaux & très-grands. Il y a auſſi beaucoup de *Xicames*, qui ſont de meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainſi on peut dire que la Californie eſt un pays très-fertile. On trouve ſur les montagnes des *Meſcales* (1) pendant toute l'année & preſque en toutes les ſaiſons, de groſſes piſtaches de diverſes eſpeces, & des figues de différentes couleurs. Les arbres y ſont beaux, & entr'autres celui que les *Chinos*, qui ſont les naturels du pays, appellent *Palo ſanto*. Il porte beau-

(1) C'eſt un fruit propre de ce pays-là.

coup de fruit, & l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains. Il y en a de quatorze sortes, dont ces Peuples se nourrissent. Ils se servent aussi des racines des arbres & des plantes, & entr'autres de celle d'*Yyuca*, pour faire une espece de pain. Il y vient des (1) chervis excellens, une espece de faiseoles rouges, dont on mange beaucoup, & des citrouilles & des melons d'eau, d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon, qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainsi, avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, & un peu d'habileté à sçavoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays extrêmement fertile, & il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueillît en très-grande abondance. Nous l'avons déja éprouvé nous-mêmes, car ayant apporté de la Nouvelle Espagne du froment, du bled de Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons semés, & nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point d'instrumens pro-

(1) Le chervis est une plante potagere, sa racine est un composé de navets ridés d'un goût très-doux, sucré, agréable, & bons à manger.

pres à bien remuer la terre, & que nous ne pussions nous servir que d'une vieille mule & d'une méchante charrue que nous avions pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité & qui sont bons à manger; comme des cerfs, des lievres, des lapins & autres; il y a de deux sortes de bêtes fauves que nous ne connoissions point. Nous les avons appellées des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La premiere espece est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf, & leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, à celles des beliers. Ils ont la queue & le poil, qui est marqueté, plus courts encore que les cerfs, mais la corne du pied est grande, ronde & fendue comme celle des bœufs. J'ai mangé de ces animaux, leur chair m'a paru fort bonne & fort délicate. L'autre espece de moutons, dont les uns sont blancs & les autres noirs, different moins des nôtres. Ils sont plus grands & ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément & est propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut se

nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, & plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve en la nouvelle Espagne. Nous avions porté dans la Californie quelques vaches & quantité de menu bétail, comme des brebis & des chevres, qui auroient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps, ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux & de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, & comme les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer.

Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, & presque tous ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie; il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des perdrix d'un goût excellent & en grand nombre, des oies, des canards & de plusieurs autres sortes d'oiseaux de riviere & de mer.

La mer est fort poissonneuse, & le poisson en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchoies & du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez

ſouvent des baleines & de toutes ſortes de tortues. Les rivages ſont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'eſt pas de la mer qu'on y tire le ſel, il y a des ſalines dont le ſel eſt blanc & luiſant comme le cryſtal, mais en même-temps ſi dur, qu'on eſt ſouvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il ſeroit d'un bon débit dans la Nouvelle Eſpagne où le ſel eſt rare.

Il y a près de deux ſiecles qu'on connoît la Californie; ſes côtes ſont fameuſes par la pêche des perles, c'eſt ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus empreſſés des Européens qui ont ſouvent formé des entrepriſes pour s'y établir. Il eſt certain que ſi le Roi y faiſoit pêcher à ſes frais, il en tireroit de grandes richeſſes. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en pluſieurs endroits, ſi l'on en cherchoit, puiſque ce pays eſt ſous le même climat que les provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le Ciel ait été ſi libéral à l'égard des Californiens, & que la terre produiſe d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine & de travail, cependant ils ne ſont aucun

cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contens de trouver ce qui est nécessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, & surtout du côté du nord, & quoiqu'il n'y ait gueres de bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante & cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, & ils se font des branches & des feuillages, une espece de toît contre les mauvais temps de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre, & y demeurent plusieurs ensemble, à peu près comme les bêtes. Les hommes sont tous nuds, au moins ceux que nous avons vus. Ils se ceignent la tête d'une bande de toile très-déliée, ou d'une espece de rézeau; ils portent au çou & quelquefois aux mains pour ornement, diverses figures de nacres de perles assez bien travaillées & entrelassées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds, à peu près comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la fleche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de

leurs ennemis; car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement, portant, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une maniere de tablier tissu de roseaux, comme les nates les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, & portent à la tête, comme les hommes, des rezeaux fort déliés; ces rezeaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux; elles ont, comme les hommes, des colliers de nacres mêlés de noyaux de fruits, & de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, & des brasselets de même matiere que les colliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes & des femmes, est de filer. Le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin & de chanvre, ou bien de matieres cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin, on fait les divers ornemens dont nous venons de parler, & du plus grossier, des sacs pour différens usages, & des rets pour pêcher. Les hommes outre cela, avec diverses herbes dont les fibres sont extrêmement serrées

& filaſſeuſes & qu'ils ſçavent très-bien manier, s'emploient à faire une eſpece de vaiſſelle & de batterie de cuiſine aſſez nouvelle & de toute ſorte de grandeurs. Les pieces les plus petites ſervent de taſſes, les médiocres d'aſſiettes, de plats, & quelquefois de paraſols dont les femmes ſe couvrent la tête, & les plus grandes de corbeilles à ramaſſer les fruits, & quelquefois de poëles & de baſſins à les faire cuire; mais il faut avoir la précaution de remuer ſans ceſſe ces vaiſſeaux pendant qu'ils ſont ſur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûleroit en très-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, & ſont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les inſtruire : car ſitôt que nous faiſions quelque faute dans leur langue, c'étoit à plaiſanter & à ſe mocquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils ſe contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; &, quant au fond de la doctrine, lorſqu'il arrive que nous leur expliquons quelque Myſtere ou quelques points de morale, peu conformes à leurs préjugés ou à leurs an-

ciennes erreurs, ils attendent le Prédicateur après le Sermon & diſputent contre lui avec force & avec eſprit. Si on leur apporte de bonnes raiſons, ils écoutent avec docilité, & ſi on les peut convaincre, ils ſe rendent & font ce qu'on leur preſcrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement ni preſque de Religion & de culte réglé. Ils adorent la lune, ils ſe coupent les cheveux, je ne ſçai ſi c'eſt dans le décours, à l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs Prêtres qui s'en ſervent à diverſes ſortes de ſuperſtitions. Chaque famille ſe fait des loix à ſon gré, & c'eſt apparemment ce qui les portent ſi ſouvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin pour ſatisfaire à la derniere queſtion que vous m'avez encore fait l'honneur de me propoſer, & qui me ſemble la plus importante de toutes, touchant la maniere d'étendre & d'affermir de plus en plus dans la Californie la véritable Religion, & d'entretenir avec ces peuples un commerce durable & utile à la gloire & à l'avantage de la Nation, je prendrai la liberté de vous dire les choſes comme je les penſe, & comme la connoiſſance que j'ai pu avoir

du pays & du génie des peuples me les fait penser.

Premierement, il paroît absolument nécessaire de faire deux embarquemens chaque année. Le plus considérable pour la Nouvelle Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux Nations; l'autre pour les provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux Missionnaires, & apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déja ici. Les vaisseaux qui auroient servi aux embarquemens, pourroient aisément d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du nord; & la dépense n'iroit pas loin si l'on vouloit employer les mêmes Officiers & les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que vivant à la maniere de ce pays, ils auroient des provisions presque pour rien, & connoissant les mers & les côtes de la Californie, ils navigeroient avec plus de vîtesse & plus de sûreté.

Un autre point essentiel, c'est de pourvoir à la subsistance & à la sûreté tant des Espagnols naturels qui y sont déja, que des Missionnaires qui y viendront avec nous & après nous. Pour les

Missionnaires

Miſſionnaires, depuis mon arrivée, j'ai appris, avec beaucoup de reconnoiſſance & de conſolation, que notre Roi Philippe V, que Dieu veuille conſerver bien des années, y a déja pourvu de ſa libéralité vraiment pieuſe & royale, aſſignant par année à cette Miſſion une penſion de ſix mille écus, ſur ce qu'il avoit appris des progrès de la Religion dans cette nouvelle Colonie. C'eſt de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers qui ne manqueront pas de venir à notre ſecours.

Pour la ſûreté des Eſpagnols qui ſont ici, le fort que nous avons déja bâti pourra ſervir en cas de beſoin; il eſt placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appellé *Concho* par les Indiens; nous lui avons donné le nom de Notre-Dame de Lorette, & nous y avons établi notre premiere Miſſion. Il a quatre petits baſtions, & eſt environné d'un bon foſſé; on y a fait une place d'armes, & on y a bâti des caſernes pour le logement des ſoldats. La chapelle de la ſainte Vierge & la maiſon des Miſſionnaires eſt près du fort. Les murailles de ces bâtimens ſont de briques, & les couvertures de bois. J'ai laiſſé dans le fort dix-huit ſoldats avec leurs Officiers,

dont il y en a deux qui ſont mariés & qui ont famille, ce qui les arrêtera plus aiſément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinos* & Negres pour le ſervice, & douze matelots ſur les deux petits bâtimens appellés le Saint-Xavier & le Roſaire, ſans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi ſur le Saint-Joſeph. On a été obligé de renvoyer quelques ſoldats, parce qu'on n'avoit pas au commencement de quoi les nourrir & les entretenir; cependant vous voyez bien que cette garniſon n'eſt pas aſſez forte pour défendre long-temps la Nation, ſi les Barbares s'aviſoient de remuer. Il faut donc y en établir une ſemblable à celle de la Nouvelle Biſcaye, & la placer dans un lieu d'où elle puiſſe agir par-tout où il ſeroit néceſſaire. Cela ſeul, ſans violence, pourroit tenir le pays tranquille, comme il l'a été juſqu'ici, graces à Dieu, quelques foibles que nous fuſſions.

D'autres choſes paroîtroient moins importantes; mais elles ne le ſont pas, quand on voit les choſes de plus près. Premiérement, il eſt à propos de donner quelque récompenſe aux ſoldats qui ſont venus ici les premiers. On eſt redevable en partie à leur courage, des bons ſuc-

cès qu'on a eus jusqu'ici ; & l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres & les engagera à imiter la valeur & la sagesse des premiers.

Secondement, il faut faire ensorte que quelques familles de Gentils-hommes & d'Officiers viennent s'établir ici pour pouvoir par eux-mêmes, & par leurs enfans, remplir les emplois à mesure qu'ils viendront à vacquer.

Troisiémement, il est de la derniere conséquence que les Missionnaires, & ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toujours dans une étroite union. Cela a été jusqu'à présent par la sage conduite & par le choix judicieux qu'en a fait d'intelligence avec nous M. le Comte de Montezuma, Viceroi de la nouvelle Espagne. Mais comme les Missionnaires sont assez occupés de leur ministere, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, & que la caisse royale de Guadalaxara fournisse ce qui leur sera nécessaire. Il seroit à souhaiter que le Roi nommât lui-même quelque personne d'autorité & de confiance, avec le titre d'Intendant ou de Commissaire Général, qui voulût par zele, & dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce Royaume, se charger de payer à cha-

cun ce qui lui seroit assigné par la Cour; & de pourvoir au bien des Colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, & que l'ambition & l'intérêt ne ruinât pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines & de dangers.

Voilà, ce me semble, Messeigneurs, tout ce que vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit. Il sera de votre sagesse & de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire sçavoir au Roi notre maître. Il aura sans doute beaucoup de consolation d'apprendre qu'à son avénement à la Couronne, Dieu ait ouvert une belle carriere à son zèle. Je venois ici chercher des secours, sans lesquels il étoit impossible, ou de conserver ce que nous venions de faire, ou de pousser plus loin l'œuvre de Dieu. La libéralité du Prince a prévenu & surpassé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur étende son Royaume, autant qu'il étend le Royaume de Dieu, & qu'il vous donne, Messeigneurs, autant de bénédictions que vous avez de zèle pour faciliter l'établissement de la Religion dans ces vastes pays, qui

ont été jusqu'à présent abandonnés. Je suis, &c.

A Guadalaxara, le 10 de Février de l'année 1702.

ABRÉGÉ

D'UNE RELATION ESPAGNOLE,

De la vie & de la mort du Pere Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jesus, & Fondateur de la Mission des Moxes dans le Pérou ; imprimée à Lima par ordre de Monseigneur Urbain de Matha, Evêque de la ville de la Paix.

On entend par la Mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes Nations d'infideles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la Nation des *Moxes* est la premiere de celles-là qui ait reçu la lumiere de l'Evangile. Ces peuples habitent un pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on côtoye une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord. Il

eſt ſitué dans la Zone torride, & s'étend depuis dix juſqu'à 15 degrés de latitude méridionale. On en ignore entiérement les limites, & tout ce qu'on en a pu dire juſqu'ici, n'a pour fondement que quelques conjectures, ſur leſquelles on ne peut gueres compter.

Cette vaſte étendue de terre paroît une plaine aſſez unie : mais elle eſt preſque toujours inondée, faute d'iſſue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amaſſent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui deſcendent des montagnes, & par le débordement des rivieres. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux, car la néceſſité où ils ſont de chercher des hauteurs pour ſe mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes ſont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat dont l'ardeur eſt exceſſive : ce n'eſt pas qu'il ne ſoit tempéré de temps en temps, en partie par l'abondance des pluies & l'inondation des rivieres, en partie par le vent du nord qui y ſouffle preſque toute l'année. Mais d'autres fois le vent du ſud qui vient du côté des montagnes couvertes de

neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, & remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nuds & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, sur-tout lorsqu'il est accompagné des inondations, dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste; ce qui cause une grande mortalité dans tout le Pays.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de viperes, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, & une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux & des vaches; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le pays, qu'ils y vivoient, & qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent gueres que de la pêche & de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de cer-

tains temps où le froid eſt ſi âpre, qu'il fait mourir une partie du poiſſon dans les rivieres: les bords en ſont quelquefois tout infectés. C'eſt alors que les Indiens courent avec précipitation ſur le rivage pour en faire leur proviſion; & quelque choſe qu'on leur diſe pour les détourner de manger ces poiſſons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils ſont pourtant obligés de ſe retirer ſur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chaſſe. On trouve ſur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chevres, de porcs ſauvages, & quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit auſſi différentes eſpeces de ſinges. La chair de cet animal, quand elle eſt boucannée, eſt pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal, appellé *Ocorome*, eſt aſſez ſingulier. Il eſt de la grandeur d'un gros chien; ſon poil eſt roux, ſon muſeau pointu, ſes dents fort affilées. S'il trouve un Indien déſarmé, il l'attaque & le jette par terre, ſans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'ocorome remue

l'Indien, tâte avec ſoin toutes les parties de ſon corps, & ſe perſuadant qu'il eſt mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échapé de ce danger, ſe releve auſſi-tôt, & grimpe ſur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'oçorome accompagné d'un tigre qu'il ſemble avoir invité au partage de ſa proie; mais ne la trouvant plus, il pouſſe d'affreux hurlemens en regardant ſon camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni loix, ni gouvernement, ni police; on n'y voit perſonne qui commande ni qui obéiſſe; s'il ſurvient quelque différend parmi eux, chaque particulier ſe fait juſtice par ſes mains. Comme la ſtérilité du pays les oblige à ſe diſperſer dans diverſes contrées, afin d'y trouver de quoi ſubſiſter, leur converſion devient par-là très-difficile, & c'eſt un des plus grands obſtacles que les Miſſionnaires aient à ſurmonter. Ils bâtiſſent des cabanes fort baſſes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur retraite, & chaque cabane eſt habitée par ceux de la même famille. Ils

ſe couchent à terre ſur des nattes, ou bien ſur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils ſuſpendent entre deux arbres, & là ils dorment expoſés aux injures de l'air, aux inſultes des bêtes, & aux morſures des moſquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les moſquites, & la lumiere écarte au loin les bêtes féroces; mais leur ſommeil eſt bien troublé par le ſoin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas: toute heure leur eſt bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens ſont groſſiers & inſipides, il eſt rare qu'ils y excedent, mais ils ſçavent bien ſe dédommager dans leur boiſſon. Ils ont trouvé le ſecret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuſer dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de temps, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en uſent principalement dans les fêtes qu'ils célebrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains inſtrumens dont le ſon eſt fort déſagréable, ils ſe raſſemblent

ſous des eſpeces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbre entrelacées les unes dans les autres; & là ils danſent tout le jour en déſordre, & boivent à longs traits la liqueur enyvrante dont je viens de parler. La fin de ces ſortes de fêtes eſt preſque toujours tragique : elles ne ſe terminent gueres que par la mort de pluſieurs de ces inſenſés, & par d'autres actions indignes de l'homme raiſonnable.

Quoiqu'ils ſoient ſujets à des infirmités preſque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le ſeul inſtinct apprend aux bêtes pour la conſervation de leur eſpece. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt qu'ils ſont fort habiles dans la connoiſſance des herbes venimeuſes, dont ils ſe ſervent à toute occaſion pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ſont dans l'uſage d'empoiſonner leurs fleches lorſqu'ils ſe font la guerre, & ce poiſon eſt ſi préſent, que les moindres bleſſures deviennent mortelles.

L'unique ſoulagement qu'ils ſe procurent dans leurs maladies, conſiſte à appeller certains enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir parti-

culier de les guérir ; ces charlatans vont trouver les malades, recitent ſur eux quelque priere ſuperſtitieuſe, leur promettent de jeûner pour leur guériſon, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée ; ou bien, ce qui eſt une inſigne faveur, ils ſuccent la partie mal affectée, après quoi ils ſe retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces ſortes de ſervices.

Ce n'eſt pas que le pays manque de remedes propres à guérir tous leurs maux ; il y en a abondamment & de très-efficaces. Les Miſſionnaires qui ſe ſont appliqués à connoître les ſimples qui y croiſſent, ont compoſé, de l'écorce de certains arbres & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morſure des ſerpens. On trouve preſque à chaque pas ſur les montagnes de l'ébene & du gayac ; on y trouve auſſi la canelle ſauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui eſt très-ſalutaire à l'eſtomac, & qui appaiſe ſur le champ toutes ſortes de douleurs.

Il y croît encore pluſieurs autres arbres, qui diſtillent des gommes & des aromates propres à réſoudre les humeurs, à échauffer, & à ramollir ; ſans parler

de plusieurs simples connues en Europe, & dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, & une écorce appellée cascarille, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fievres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens dont ils croyent se parer, & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, & se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les levres & les narines, & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents & des morceaux de cuirs des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés; & plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la

tête, les bras, & les genoux de diverſes plumes d'oiſeaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a ſon agrément.

L'unique occupation des *Moxes* eſt d'aller à la chaſſe & à la pêche, ou d'ajuſter leur arc & leurs fleches; celle des femmes, eſt de préparer la liqueur que boivent leurs maris, & de prendre ſoin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans quand la mere vient à mourir; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raiſon que deux enfans ne peuvent pas ſe bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverſes Nations ſont preſque toujours en guerre les unes contre les autres; leur maniere de combattre eſt toute tumultuaire; ils n'ont point de chef, & ne gardent nulle diſcipline; du reſte, une heure ou deux de combat finit toute la campagne; on reconnoît les vaincus à la fuite; ils font eſclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de choſe aux peuples avec qui ils ſont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* ſe font preſque ſans aucune cérémonie. Les parens du défunt creuſent une foſſe, ils accompagnent enſuite le corps en ſilence,

ou en pouſſant des ſanglots. Quand il eſt mis en terre, ils partagent entr'eux ſa dépouille, qui conſiſte toujours en des choſes de nulle valeur; & dès lors, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout conſiſte dans le conſentement mutuel des parens de ceux qui s'épouſent, & dans quelques préſens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouſer. On ne compte pour rien le conſentement de ceux qui contractent; & c'eſt une autre coutume établie parmi eux, que le mari ſuit ſa femme par-tout où elle veut habiter.

Quoiqu'ils admettent la polygamie, il eſt rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir pluſieurs; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme, & ſi quelqu'une s'oublioit de ſon devoir, elle paſſe dans leur eſprit pour une infâme & une proſtituée; ſouvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le ſoleil,

la lune, & les étoiles; d'autres adorent les fleuves; quelques-uns un prétendu tigre invisible; quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, & s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contr'eux, & qui leur envoye les maux dont ils sont affligés; c'est pour cela que leur soin principal est d'appaiser ou de ne pas offenser cette vertu secrette, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solemnel; & parmi tant de Nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espece de sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres, sont comme les Prêtres destinés à appaiser les Dieux. Les premiers

ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils ayent été blessés par un tigre, & qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectés & favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entiere avec la même rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par un visage have & exténué, alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aigues; & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractere du sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs.*

A certains temps de l'année, & sur-

tout vers la nouvelle lune, ces miniſtres de ſatan raſſemblent les peuples ſur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour tout le peuple marche vers cet endroit en ſilence; mais quand il eſt arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce ſilence par des cris affreux. C'eſt, diſent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée ſe paſſe dans le jeûne, & dans ces cris confus; & ce n'eſt qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finiſſent par les cérémonies ſuivantes.

Leurs Prêtres commencent par ſe couper les cheveux, (ce qui eſt parmi ces peuples le ſigne d'une grande allégreſſe) & par ſe couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter enſuite de grands vaſes, où l'on verſe la liqueur enivrante qui a été préparée pour la ſolemnité; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Dieux, & après en avoir bu ſans meſure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en boit auſſi avec excès. Toute la nuit eſt employée à boire & à danſer: un d'eux entonne la chanſon, & tous formant un grand cercle, ſe mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher non-chalam-

ment la tête de côté & d'autre avec des mouvemens de corps indécens, car c'eſt en quoi conſiſte toute leur danſe. On eſt cenſé plus dévot & plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces ſortes de réjouiſſances finiſſent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des bleſſures ou par la mort de pluſieurs d'entre eux.

Ils ont quelque connoiſſance de l'immortalité de nos ames : mais cette lumiere eſt ſi fort obſcurcie par les épaiſſes ténebres dans leſquelles ils vivent, qu'ils ne ſoupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenſes à eſpérer dans l'autre vie. Auſſi ne ſe mettent-ils gueres en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces Nations ſont diſtinguées les unes des autres par les diverſes langues qu'elles parlent : on en compte juſqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il eſt à préſumer qu'une ſi grande variété de langage eſt l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obſtacle à la promulgation de l'Evangile, & rendre par ce moyen la converſion de ces Peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquerir au

Royaume de Jesus-Christ, que les premiers Missionnaires Jésuites établirent une Eglise à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la premiere occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention & leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au Pere Cyprien Baraze, & voici comment la chose arriva.

Le Frere del Castillo qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres. Sa douceur & ses manieres prévenantes gagnerent les principaux de la Nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussi-tôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jesus-Christ.

Il y avoit longtemps que le Pere Baraze pressoit ses Supérieurs de le destiner aux Missions les plus pénibles. Ses desirs s'enflammerent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi, & Jacques-Louis de Sanvitores, qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili, & l'autre dans les Isles

Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de ſceller de leur ſang les vérités de la foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'infideles. Le Pere Baraze renouvella donc ſes inſtances, & la nouvelle Miſſion des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Miſſionnaire ſe mit auſſitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le F. del Caſtillo : à peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquerent ſur la riviere de *Guapay*, dans un petit canot fabriqué par les Gentils du Pays, qui leur ſervirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, & pendant laquelle ils furent pluſieurs fois en danger de périr, qu'ils aborderent au Pays des *Moxes*. La douceur & la modeſtie de l'homme Apoſtolique, & quelques petits préſens qu'il fit aux Indiens, d'hameçons, d'aiguilles, de grains de verre, & d'autres choſes de cette nature, les accoutumerent peu à peu à ſa préſence.

Pendant les quatre premieres années qu'il demeura au milieu de cette Nation, il eut beaucoup à ſouffrir, ſoit de l'intempérie de l'air qu'il reſpiroit ſous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes, accompagnées de

pluies presque continuelles & de froids piquans; soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue; car outre qu'il n'avoit ni maître, ni interprête, il avoit affaire à des Peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe; soit enfin de l'éloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des Pays marécageux & inondés, tantôt dans des terres brûlantes; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevoient l'arc & les fleches en main, & qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage; tout cela joint à une fiévre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long-temps sans rétablir tout-à-fait sa santé.

Eloigné de corps de ses chers Indiens, il les avoit sans cesse présens à l'esprit: il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser, car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des Chré-

tiens ; c'eſt dans cette vue que, dès les premiers jours de ſa convaleſcence, il ſe fit apporter des outils de Tiſſerand, & apprit à faire de la toile, afin de l'enſeigner enſuite à quelques Indiens, & de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême ; car ces infideles ont coutume d'aller preſque nuds.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la Ville s'étant perſuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la converſion des *Chiriguanes*, engagea les Supérieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà & là dans le pays, & ſe partagent en diverſes petites peuplades, comme les *Moxes* : leurs coutumes ſont auſſi les mêmes, à la réſerve qu'on trouve parm eux quelque forme de gouvernement : ce qui faiſoit juger au Miſſionnaire, qu'étant plus policés que les *Moxes*, ils ſeroient auſſi plus traitables. Cette eſpérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en ſçut aſſez pour ſe faire entendre, & pour commencer ſes inſtructions ; mais la maniere indigne dont ils reçurent les paroles de

ſalut qu'il leur annonçoit, le forcerent d'abandonner une Nation ſi corrompue. Il obtint de ſes Supérieurs la permiſſion qu'il leur demanda, de retourner chez les *Moxes*, qui, en comparaiſon des *Chiriguanes*, lui paroiſſoient bien moins éloignés du royaume de Dieu.

En effet, il les trouva plus dociles qu'auparavant, & peu-à-peu il gagna entiérement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'aſſemblerent au nombre de ſix cens, pour vivre ſous la conduite du Miſſionnaire, qui eut la conſolation, après huit ans & ſix mois de travaux, de voir une Chrétienté fervente formée par ſes ſoins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célebre la fête de l'Annonciation de la ſainte Vierge, cette circonſtance lui fit naître la penſée de mettre ſa nouvelle Miſſion ſous la protection de la Mere de Dieu, & on l'a appellée depuis ce temps-là la Miſſion de Notre-Dame de Lorette.

Le Pere Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrétienté naiſſante: elle étoit déja compoſée de plus de deux mille Néophytes, lorſqu'il lui arriva un nouveau ſecours de Miſſionnaires.

naires. Ce ſurcroît d'ouvriers Evangéliques vint à propos pour aider le ſaint homme à exécuter le deſſein qu'il avoit formé de porter la lumiere de l'Evangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna auſſi-tôt le ſoin de ſon Egliſe pour aller à la découverte d'autres Nations auxquelles il pût annoncer Jeſus-Chriſt. Il fixa d'abord ſa demeure daus une contrée aſſez éloignée, dont les habitans ne ſont gueres capables de ſentimens d'humanité & de religion. Ils ſont répandus dans toute l'étendue du pays, & diviſés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont enſemble ces familles ainſi diſperſées, a produit entr'elles une haine implacable : ce qui étoit un obſtacle preſque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuſe du Pere Cyprien lui fit ſurmonter toutes ces difficultés. S'étant logé chez un de ces Indiens, de-là il parcourut toutes les cabanes d'alentour : il s'inſinua peu-à-peu dans l'eſprit de ces peuples par ſes manieres douces & honnêtes, & il leur fit goûter inſenſiblement les maximes de la Religion, bien moins par la force du raiſonnement, dont ils étoient incapa-

bles, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir ; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens & aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur ; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, & sans se précautionner contre la morsure des mosquites. Quelques dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'apprendre un peu de Médecine & de Chirurgie, fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime & l'affection de ces peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit & pansoit leurs plaies, qui nettoyoit leurs cabanes, & il faisoit tout cela avec un empressement & une affection qui les charmoit. L'estime & la reconnoissance les porterent bientôt à entrer dans toutes ses vues ; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premieres habitations pour le suivre. En moins d'un an s'étant ras-

ſemblés juſqu'au nombre de plus de deux mille, ils formerent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de la ſainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa tout entier à les inſtruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de ſe rendre clair & intelligible aux eſprits les plus groſſiers, la netteté avec laquelle il leur développa les myſteres & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embraſſant le Chriſtianiſme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres coutumes, & s'aſſujettirent volontiers aux loix les plus auſteres de la Religion : leur dévotion éclatoit, ſur-tout dans ce ſaint temps, auquel on célebre le myſtere des ſouffrances du Sauveur : on ne pouvoit gueres retenir ſes larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fideles, & les pénitences extraordinaires qu'ils faiſoient : ils ne manquoient aucun jour d'aſſiſter au ſacrifice redoutable de nos Autels ; & ce qu'il y eut d'admirable, vu leur groſſiereté, c'eſt que le Miſſionnaire vint à bout, par ſa patience, d'apprendre à

plusieurs d'entr'eux à chanter en plein chant le Cantique, *Gloria in excelsis*, le Symbole des Apôtres, & tout ce qui se chante aux Messes hautes.

Ces peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de Jesus-Christ, le Missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nés, ne les replongeât dans les mêmes désordres, auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse & de valeur, & il en fit des Capitaines, des chefs de famille, des Consuls, & d'autres ministres de la Justice pour gouverner le reste du peuple. On vit alors ces hommes qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles Puissances, & se soumettre sans peine aux plus séveres châtimens, dont leurs fautes étoient punies.

Le Pere Cyprien n'en demeura pas-là. Comme les arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs, des charpentiers, des tisse-

fans, & d'autres ouvriers de cette nature, dont il eſt inutile de faire le détail.

Mais à quoi le ſaint homme penſa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand peuple qui s'augmentoit chaque jour. Il craignoit avec raiſon que la ſtérilité du pays obligeant ſes Néophites à s'abſenter de temps en temps de la peuplade pour aller chercher de quoi vivre ſur les montagnes éloignées, ils ne perdiſſent peu à peu les ſentimens de religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inſpirer. De plus, il fit réflexion que les Miſſionnaires qui viendroient dans la ſuite cultiver un champ ſi vaſte, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, & que pluſieurs d'entr'eux ſuccomberoient ſous le poids du travail, s'ils n'avoient pour tout aliment que d'inſipides racines. Dans cette vue il ſongea à peupler le pays de taureaux & de vaches, qui ſont les ſeuls animaux qui puiſſent y vivre & s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, & par des chemins difficiles Les difficultés ne l'arrêterent point: plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra; il raſſemble juſqu'à deux cens de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire,

il grimpe les montagnes, il traverse les rivieres, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces & le courage manquerent : mais sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chere Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitans des peuplades Chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers Néophites, il ne lui restoit plus que d'élever un Temple à Jesus-Christ, car il souffroit avec peine que les saints Mysteres se célébrassent dans une pauvre cabane, qui n'avoit d'Eglise que le nom

qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet, il falloit qu'il mît la main à l'œuvre, & qu'il apprît lui-même à ses Indiens la maniere de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella plusieurs, il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé.

Quelques années après, l'Eglise n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fideles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande & plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élevée comme la premiere, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille: ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration, & par la majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le Pere Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solemnité: il y eut un grand concours

de Chrétiens & d'Idolâtres qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste, qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de Catéchumenes que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du Pere Cyprien se tournerent vers d'autres Nations. Il sçavoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'orient, on trouvoit un peuple assez nombreux; il partit pour en faire la découverte, & après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme; enfin le septiéme il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déja servi avec succès pour former des peuplades parmi les *Moxes*, & il sçut si bien les gagner en peu de temps, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagerent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, & y fonder une grande peuplade, qui s'appelle la peuplade de saint Xavier.

Le saint homme qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas longtemps sans découvrir encore un peuple

nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces barbares l'apperçurent, ils prirent en main leurs fleches; ils se préparoient déja à tirer sur lui & sur les Néophites qui l'accompagnoient : mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelques temps parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connoissance d'une Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres Nations par leur férocité naturelle, & par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même maniere qu'on va à la chasse des bêtes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & il les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces

contrées, ils répandent par-tout la consternation & l'effroi.

Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du Pere Cyprien : les Néophytes s'appercevant à leur langage qu'ils étoient d'une Nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie : & ils l'eussent fait si le Missionnaire ne les eût arrêtés en leur représentant, qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du Christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier & de réunir toutes les Nations des Gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumiere de l'Evangile; & qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits, que de les aigrir par des châtimens. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses : & eux, par reconnoissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là qu'on lui fit connoître plusieurs autres Nations du voisinage, entr'autres celles des *Tapacures* & des *Baures*.

Le Miſſionnaire profita du bon accueil que lui firent des peuples ſi féroces, pour leur inſpirer de l'horreur de leurs crimes: ils parurent touchés de ſes diſcours, & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublierent leurs promeſſes, & reprirent leurs premieres inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur pays, il vit entre leurs mains ſept jeunes Indiens qu'ils étoient prêts d'égorger pour ſe repaître de leur chair. Le ſaint homme les conjura avec larmes de s'abſtenir d'une action ſi barbare: & eux, de leur côté, engagerent leur parole de maniere à ne laiſſer aucun doute qu'ils ne la gardaſſent. Mais il fut bien ſurpris à ſon retour de voir la terre jonchée des oſſemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déja dévorés.

Saiſi de douleur à ce ſpectacle, il prit les trois qui reſtoient, & les emmena avec lui à ſon Egliſe de la Trinité où, après avoir été inſtruits des vérités de la Foi, ils reçurent le baptême. Quelques temps après ces nouveaux Fidèles allerent viſiter des peuples ſi cruels, & mettant en œuvre

tout ce qu'un zéle ardent leur inſpiroit pour les convertir, ils les engagerent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Chriſtianiſme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de peuples différens qui ſe ſoumettoient au joug de la Foi, on ſongeoit à faire venir un plus grand nombre d'Ouvriers Evangéliques. L'éloignement de *Lima* & des autres villes Eſpagnoles étoit un grand obſtacle à ce deſſein. Les Miſſionnaires avoient ſouvent conféré enſemble ſur les moyens de faciliter la communication ſi néceſſaire entre ces terres Idolâtres & les villes du Pérou. Ils déſeſpéroient d'y reuſſir, lorſque le Pere Cyprien s'offrit de tenter une entrepriſe qui paroiſſoit impoſſible.

Il avoit oui-dire qu'en traverſant cette longue file de montagnes qui eſt vers la droite du Pérou, il ſe trouvoit un petit ſentier qui abrégeoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Eſpagnols commandée par Dom Quiroga avoit commencé de s'y frayer un paſſage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ſur lui le ſoin de découvrir cette

route inconnue. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expédition, portant ſur lui quelques proviſions de bouche pour ſubſiſter dans ces vaſtes déſerts, & les outils néceſſaires pour s'ouvrir un paſſage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à ſouffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farouches, & que d'épaiſſes forêts & des rochers eſcarpés rendoient inacceſſibles. Tantôt il ſe trouvoit au haut des montagnes, tranſi de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant preſque ſe ſoutenir ſur un terrein fangeux & gliſſant, & voyant à ſes pieds de profonds abymes couverts de bois, ſous leſquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuiſé de fatigues, & ayant conſommé ſes proviſions, il ſe vit ſur le point de périr de faim & de miſere.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une derniere tentative l'année ſuivante, & ce fut alors que Dieu couronna ſa conſtance

par l'accompliſſement de ſes deſirs. Après bien de nouvelles fatigues ſoutenues avec un courage égal, lorſqu'il ſe croyoit tout-à-fait égaré, il traverſa comme au haſard un bois épais, & arriva ſur la cime d'une montagne, dont il apperçut enfin la terre du Pérou. Il ſe proſterna auſſi-tôt le viſage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, & il n'eut pas plutôt achevé ſa priere, qu'il envoya annoncer une ſi agréable nouvelle au College le plus proche. On peut juger avec quels applaudiſſemens elle fut reçue, puiſque, pour entrer chez les *Moxes*, il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple ſingulier de détachement & de mortification que donna le Miſſionnaire. Il ſe voyoit près d'une des maiſons de ſa Compagnie : il étoit naturel qu'il allât réparer, ſous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient conſumées : ſon inclination même le portoit à aller revoir ſes anciens amis après une abſence de vingt-quatre ans, ſur-tout n'ayant point d'ordre contraire de ſes ſupérieurs : mais il crut qu'il ſeroit plus

agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, & sur le champ il retourna à sa Mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines, se dérobant par-là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers Néophytes, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer, & dont après tant de fatigues il avoit si grand besoin, il ne songea qu'à aller découvrir la Nation des *Tapacures*, qui lui avoit été indiquée par les *Guarayens*. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les *Moxes*, avec qui ils ne faisoient qu'une même Nation. Mais les dissensions qui s'éleverent entr'eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, & qu'ayant le corps bien plus souple & plus leste, ils ne se défendent gueres de ceux qui les attaquent, que par la vîtesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux,

Le Pere Cyprien alla donc visiter ces Infideles : il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les Missionnaires qui leur seroient envoyés, & d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une nation de femmes belliqueuses : qu'à certain temps de l'année elles reçoivent des hommes chez elles ; qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien, fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des rues & des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice : chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays : ils dressent des especes

de trapes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelassées les unes dans les autres & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des fleches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs hôtes: une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande piece de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que par-tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin & les autres plantes d'Europe y croîtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le Pere Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, & parcourut un grand nombre de bourgades; par-tout il trouva des peuples dociles en apparence, & qui paroissoient goûter la Loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux Néo-

phytes qui l'accompagnoient, entendirent, durant la nuit, un grand bruit de tambours dans une peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils presserent le Missionnaire de fuir au plus vîte, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays, & du génie léger & inconstant de la Nation, ce bruit des tambours, & ce mouvement des Indiens armés présageoit quelque chose de funeste pour eux.

Le Pere Cyprien s'apperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit, & ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses Néophytes, qu'il rencontra une compagnie de *Baures* armés de haches, d'arcs & de fleches; ils le menacerent de loin & le chargerent d'injures, en décochant sur lui quantité de fleches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance; mais ils hâterent le pas, & le Pere se sentit blessé au bras & à la cuisse. Les Néophytes épouvantés s'enfuirent

hors de la portée des fleches, & les *Baures* ayant atteint le saint homme, se jetterent sur lui avec fureur & le percerent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jesus & de Marie, & qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une maniere si cruelle. Enfin un de ces barbares lui arrachant la croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le Pere Cyprien Baraze, le 16 de Septembre de l'année 1702, qui étoit la soixante-unieme de son âge, après avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on célébre celle des saints Corneille & Cyprien; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints Martyrs, & s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu, & son zele ardent pour le salut des ames, ne lui faisoient trouver rien d'impossible;

ſa mortification alloit juſqu'à l'excès. Outre les diſciplines ſanglantes & un rude cilice dont il étoit preſque toujours couvert, ſa vie étoit un jeûne perpétuel; il ne vivoit dans tous ſes voyages que des racines qui croiſſent dans le pays; c'étoit beaucoup lorſqu'il y ajoutoit quelque morceau de ſinge enfumé que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône.

Son ſommeil ne dura jamais plus de quatre heures; quand une fois il eut bâti ſon Egliſe, il le prenoit toujours aſſis au pied de l'Autel. Dans ſes courſes preſque continuelles, il dormoit à l'air, ſans ſe précautionner contre les pluies fréquentes ni contre le froid qui eſt quelquefois très-piquant.

Les Miſſionnaires ont coutume, quand ils navigent ſur les rivieres, de ſe ſervir d'un paraſol pour ſe mettre à couvert des rayons de feu que le ſoleil darde à plomb dans un pays ſi voiſin de la zone torride. Pour lui il ne voulut jamais prendre un ſoulagement ſi néceſſaire.

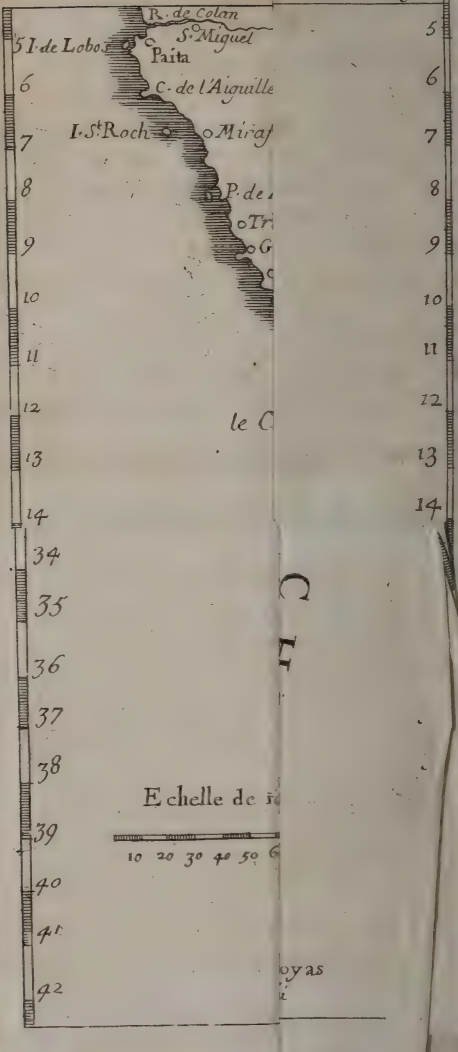
On ſçait combien la perſécution des moſquites eſt inſupportable; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité ſi prodigieuſe, que l'air en eſt obſcurci comme d'une nue épaiſſe; le Pere

Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, l'avoient rendu comme insensible aux injures & aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou & d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des Missionnaires; ils se crurent obligés de l'avertir que des Chrétiens qui respectoient si peu son caractere, étoient punissables; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, & que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées; il leur répondoit avec sa douceur ordinaire, que Dieu sçauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples, & que l'amour des croix & des humiliations étant l'esprit de l'Evangile qu'il leur annonçoit, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

C'étoit dans l'oraiſon qu'il puiſoit une force ſi extraordinaire ; malgré la multitude de ſes occupations, il paſſoit pluſieurs heures du jour & de la nuit en prieres ; la piété avec laquelle il célébroit le ſaint Sacrifice de la Meſſe, en donnoit à tous les aſſiſtans ; les tendres ſentimens de ſa dévotion envers la mere de Dieu, en inſpiroient de ſemblables à ſes Néophytes ; il avoit compoſé pluſieurs Cantiques en ſon honneur, que ces peuples chantoient continuellement ; on n'entendoit gueres autre choſe dans les chemins & dans les places publiques. Leur piété envers cette Mere des miſéricordes eſt ſi bien établie, qu'ils ne manquent jamais d'approcher des Sacremens, toutes les fois qu'on célebre quelqu'une de ſes Fêtes.

Tant de vertus de l'homme apoſtolique furent récompenſées, non-ſeulement par une mort précieuſe, mais encore par la conſolation que Dieu lui donna de voir une Chrétienté nombreuſe & floriſſante, toute formée de ſes mains. Il avoit baptiſé lui ſeul plus de quarante mille Idolâtres ; il avoit trouvé des hommes dépourvus de tout ſentiment d'humanité, & plus féroces que les bêtes mêmes ; & il laiſſoit un grand


R. de Colan
S. Miguel
I. de Lobos
Paita
C. de l'Aiguille
I. St. Roch
Echelle de
10 20 30 40 50
oyas
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
34
35
36
37
38
39
40
41
42

peuple civilisé & rempli des plus hauts sentimens de piété & de Religion. Il n'étoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un compagnon, & il laissoit après lui plus de trente Missionnaires héritiers de ses vertus & de son zèle. Plaise au Seigneur de donner à son Eglise un grand nombre d'ouvriers Evangéliques, qui retracent la vie & les vertus du Pere Cyprien Baraze, & qui, à son exemple, agrandissent le Royaume de Jesus-Christ parmi tant de Nations infidelles.

LETTRE

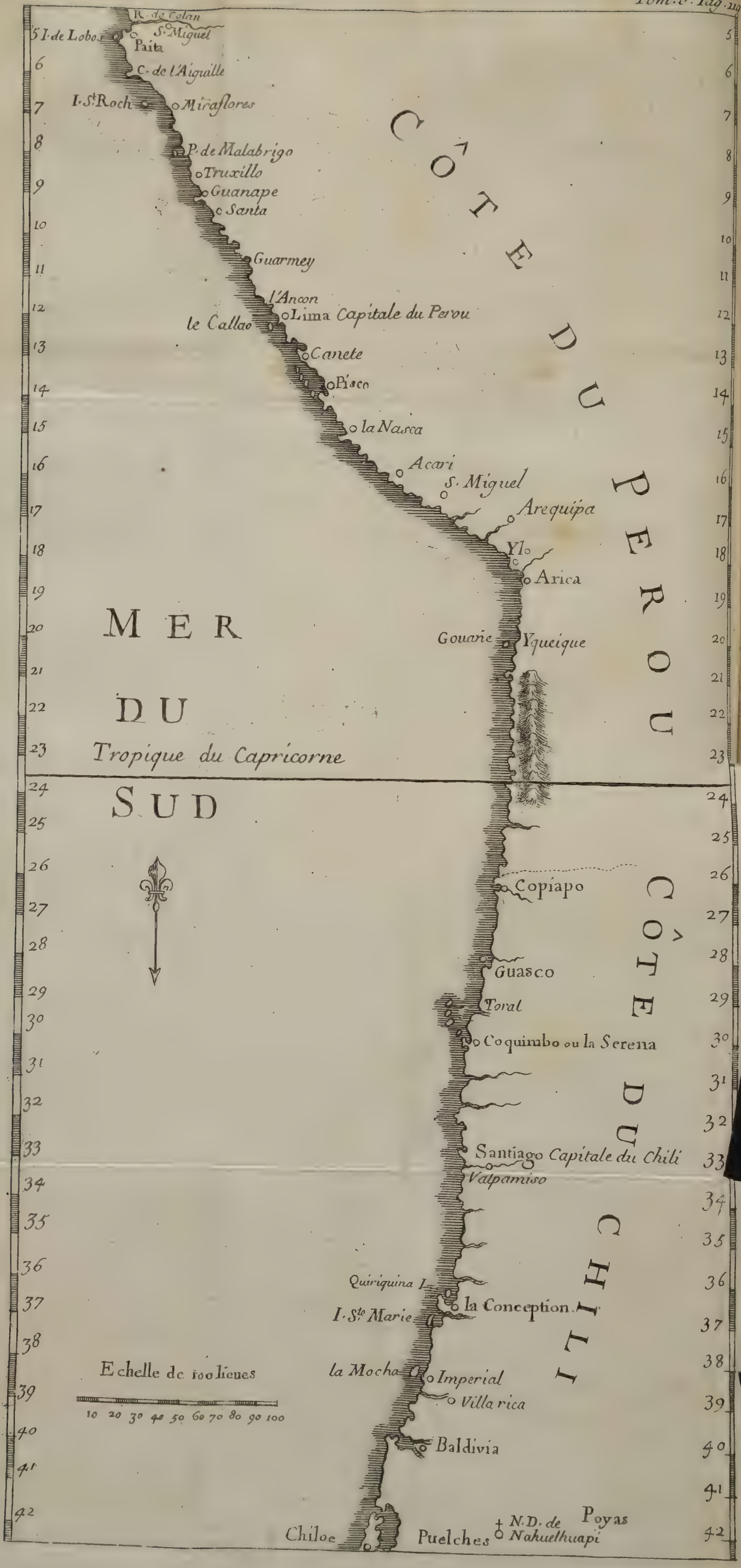
Du Pere Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Lima, ville capitale du Perou, le 20 Mai 1705.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

La protection dont vous honorez tous les Missionnaires de notre Compa-


R. de Colan
S. Miguel
I. de Lobos
Paita
C. de l'Aiguille
I. St. Roch
Miraflores
P. de Malabrigo
Truxillo
Guanape
Santa
Guarmey
l'Ancon
Lima Capitale du Perou
le Callao
Canete
Pisco
la Nasca
Acari
S. Miguel
Arequipa
Ylo
Arica
Gouane
Yqueique
CÔTE DU PEROU
MER DU SUD
Tropique du Capricorne
Copiapo
Guasco
Toral
Coquimbo ou la Serena
Santiago Capitale du Chili
Valpamiso
CÔTE DU CHILI
Quiriquina I.
la Conception
I. Ste. Marie
la Mocha
Imperial
Villa rica
Baldivia
Chiloe
Puelches
N.D. de Nahuelhuapi
Poyas
Echelle de 100 lieues
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

peuple civilisé & rempli des plus hauts sentimens de piété & de Religion. Il n'étoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un compagnon, & il laissoit après lui plus de trente Missionnaires héritiers de ses vertus & de son zèle. Plaise au Seigneur de donner à son Eglise un grand nombre d'ouvriers Evangéliques, qui retracent la vie & les vertus du Pere Cyprien Baraze, & qui, à son exemple, agrandissent le Royaume de Jesus-Christ parmi tant de Nations infidelles.

LETTRE

Du Pere Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Lima, ville capitale du Perou, le 20 Mai 1705.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

La protection dont vous honorez tous les Missionnaires de notre Compa-

gnie, & le zèle avec lequel vous procurez les progrès de la Foi dans les pays les plus éloignés, nous oblige de vous en marquer notre reconnoiſſance. C'eſt pour m'acquitter de ce devoir, & pour vous rendre compte de notre voyage de la Chine dont nous n'avons encore fait que la moitié, que je prends la liberté de vous écrire. Comme dans ce temps de guerre les Anglois & les Hollandois nous fermoient le paſſage des Détroits de la *Sonde* & de *Mataque*, qu'il faut paſſer l'un ou l'autre en faiſant la route des Indes par l'orient; on a jugé plus à propos, pour éviter ce danger, de nous faire prendre le chemin du Détroit de *Magellan* & de la mer du Sud.

Ce fut ſur la fin de l'année 1703 que nous partîmes de Saint-Malo, les Peres de Braſles, de Rives, Hebrard & moi ſur deux (1) vaiſſeaux deſtinés pour aller à la Chine, & commandés par Meſſieurs du Coudray-Perée & Fouquet, hommes habiles, & fort expérimentés dans la navigation. Nous mîmes à la voile le 26 de Décembre avec un vent favorable, qui nous conduiſit

(1) Le Saint Charles & le Murinet.

en

en quinze jours aux Canaries, que nous ne fîmes que reconnoître. Après avoir souffert des calmes fâcheux sous la ligne pendant un mois entier, nous continuâmes notre route; &, après trois mois de navigation, nous nous trouvâmes environ à soixante lieues du Détroit de *Magellan*, que nous voulions passer pour entrer dans la mer du Sud.

Il me paroît assez inutile de vous faire une description de ce fameux Détroit, dont Ferdinand Magellan, si célebre par ses voyages autour du Monde, fit la premiere découverte il y a près de deux cens ans (1). J'ai mieux aimé vous en envoyer un plan correct & fidele, fait sur les dernieres observations, qui sont beaucoup plus exactes que les précédentes. Nous étions déja entrés dans le premier canal qui se présente à l'entrée de ce Détroit, & nous avions même mouillé dans un enfoncement en deça de la baye *Gregoire*, lorsqu'il survint tout à coup un vent si impétueux, qu'il nous rompit successivement quatre cables, & nous

(1) Ce fut en 1520.

fit perdre deux ancres. Nous nous trouvâmes en danger de faire naufrage; mais Dieu, sensible à nos prieres & à nos vœux, voulut bien nous en délivrer pour nous réserver, comme nous l'espérons, à de plus rudes épreuves, & à souffrir une mort plus glorieuse pour la gloire de son nom & pour la défense de notre sainte Religion.

Pendant quinze jours que nous restâmes en ce premier canal pour chercher les ancres que nous avions perdues, & pour faire de l'eau dans une riviere que M. Baudran de Belleſtre, un de nos Officiers, découvrit, & à qui il donna son nom, j'eus le plaisir de descendre quelquefois à terre, pour y glorifier le Seigneur dans cette partie du monde où l'Evangile n'a point encore pénétré. Cette terre est rase & unie, entrecoupée de petites collines. Le terroir me parut assez bon, & assez propre pour être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu le moins large du Détroit, que les Espagnols, sous le regne de Philippe II, bâtirent la forteresse de *Nombre de Dios*, quand ils formerent la téméraire & inutile entreprise de fermer aux autres Nations le passage de *Magellan*, en y bâtissant deux villes. Ils

envoyerent à ce dessein une nombreuse flotte sous la conduite de Sarmiento; mais la tempête l'ayant battue & dissipée, ce Capitaine arriva au Détroit en très-mauvais état. Il bâtit deux forteresses, l'une à l'entrée du Détroit, que je crois être *Nombre de Dios*, & l'autre un peu plus avant, qu'il appella la *Ciudad del Rey Philippe*, apparemment dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui le *Port-Famine*, parce que ces malheureux Espagnols y périrent misérablement, faute de vivre & de tous les autres secours. Cependant il ne paroît aucun vestige de ces forteresses, ni dans l'un, ni dans l'autre endroit. Nous ne vîmes aucun des habitans du pays, parce que ces peuples, aux approches de l'hiver, ont coutume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques vaisseaux François qui nous ont précédé & qui nous ont suivi, en ont vu plusieurs plus avant dans le Détroit. Ils nous ont même assuré que ces peuples, qui paroissent dociles & sociables, sont pour la plupart forts & robustes, d'une taille haute, & d'une couleur basanée, semblable à celle des autres Américains.

Je ne vous parlerai point ici, mon

Révérend Pere, de leur génie ni de leurs coutumes, pour ne rien dire d'incertain ou de faux; mais je prendrai la liberté de vous marquer les ſentimens de compaſſion que la grace & la charité de Jeſus-Chriſt m'inſpirent ſur cela, à la vue des épaiſſes ténebres qui ſont répandues ſur cette terre abandonnée. Je conſidérois d'un côté le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on pût entreprendre la converſion de ces pauvres peuples, & les difficultés immenſes qu'il faudroit ſurmonter; de l'autre, la prophétie de Jeſus-Chriſt touchant la propagation de l'Evangile dans tout l'Univers, me revenoit ſouvent à l'eſprit; que Dieu a ſes temps & ſes momens marqués pour répandre en chaque climat les tréſors de ſa miſéricorde; que depuis vingt ans nos Peres avoient porté l'Evangile dans des lieux auſſi éloignés de la lumiere que ceux-ci; que peut-être Notre-Seigneur ne nous conduiſoit à la Chine par ces routes nouvelles, qu'afin que quelqu'un de nous, touché du beſoin de ces pauvres barbares, ſe déterminât à s'y arrêter; que bien de floriſſantes Miſſions devoient leur origine à un naufrage, ou à quelqu'autre rencontre qui paroiſſoit ne

venir que du hasard; je priois le Seigneur de hâter cet heureux moment; j'osois m'offrir moi-même, si c'étoit sa volonté, pour une si noble entreprise; c'étoit tout ce que je croyois pouvoir faire dans le temps présent. Mais j'ai sçu depuis que mes vœux avoient été prévenus, & qu'ils n'étoient même pas loin d'être accomplis. Car étant arrivé au *Chili*, on nous dit que les Jésuites de ce Royaume-là vouloient, à la premiere occasion, pénétrer jusqu'au Détroit de *Magellan*, dont quelques-unes de leurs Missions ne sont éloignées que de cent lieues. Celle-ci aura de quoi contenter les plus grands courages, les croix y seront abondantes, il y aura de grands froids à soutenir, des déserts affreux à pénétrer, des Sauvages à suivre dans leurs longues courses. Ce sera dans le sud ce qu'est dans le nord la Mission des Iroquois & des Hurons du Canada, pour ceux qui auront la gloire de faire ici ce qu'on fait en ces pays là depuis près d'un siecle avec tant de travaux & de constance.

Après cette petite digression, je reviens à notre voyage. Comme l'accident qui nous étoit arrivé, par la

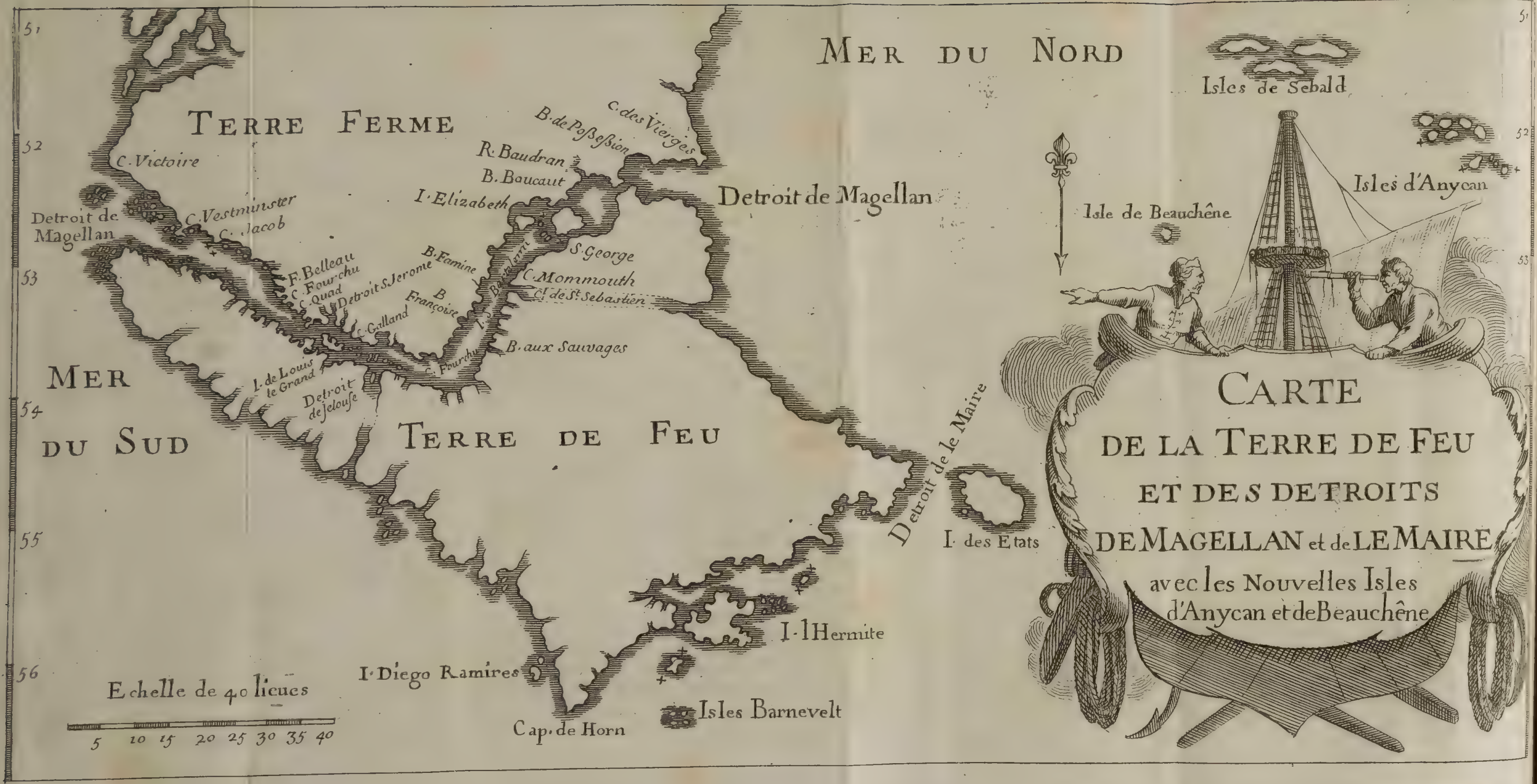
perte de nos cables & de nos ancres ; ne nous permettoit plus de franchir le Détroit de *Magellan*, où l'on est obligé de mouiller toutes les nuits, & que l'hiver du pays approchoit, Messieurs nos Capitaines résolurent, sans perdre de temps, de chercher, par le Détroit de le *Maire*, une route plus sûre & plus facile, pour entrer dans la mer du sud. Ainsi nous levâmes l'ancre le onzieme d'Avril de l'année 1704, pour sortir du Détroit de *Magellan* & pour chercher celui de le *Maire*. Deux jours après nous nous trouvâmes à l'entrée de ce second Détroit, que nous passâmes en cinq ou six heures, par un très-beau temps. Nous rangeâmes d'assez près la côte de la terre *del Fuego*, ou *de Feu*, qui me paroît n'être qu'un Archipel de plusieurs Isles, plutôt qu'un continent, comme on l'a cru jusqu'à présent.

Je dois ici remarquer en passant une erreur assez considérable de nos cartes anciennes & modernes, qui donnent à la *Terre de Feu*, qui s'étend depuis le Détroit de *Magellan* jusqu'à celui de le *Maire*, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Car, selon la supputation exacte que nous avons faite, il paroît certain qu'elle n'a pas plus de

51
52
53
54
55
56
M
TER
C. Victoire
Detroit de M
Detroit de Magellan
C. Vestm
MER DU SUD
EU
I. l Her
Echelle de 40
5 10 15 20 25
Isles Barnevelt

soixante lieues, quoiqu'on lui en donne davantage. La *Terre de Feu* est habitée par des Sauvages, qu'on connoît encore moins que les Peuples de la Terre *Magellanique.* On lui a donné le nom de *Terre de Feu*, à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que dom Garcias de Nodel ayant obtenu du Roi d'Espagne deux frégates pour observer ce nouveau Détroit, y mouilla dans une baye où il trouva plusieurs de ces Insulaires qui lui parurent dociles & d'un bon naturel. Si l'on en croit ces relations, ces Barbares sont blancs comme les Européens; mais ils se défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bisarres. Ils sont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luisantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amere qui croît dans le pays, & dont la fleur est à-peu-près semblable à celle de nos tulipes. Ces Peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols; ils travailloient avec eux, & leur apportoient le poisson qu'ils pê-


CARTE
DE LA TERRE DE FEU
ET DES DETROITS
DE MAGELLAN et de LE MAIRE
avec les Nouvelles Isles
d'Anycan et de Beauchêne
Mer du Nord
Terre Ferme
Mer du Sud
Terre de Feu
Detroit de Magellan
Detroit de Magellan
Detroit de le Maire
C. Victoire
C. Vestminster
C. Jacob
C. des Vierges
B. de Possession
R. Baudran
B. Boucaut
I. Elizabeth
S. George
C. Mommouth
Cl. de St. Sebastien
B. Famine
B. aux Sauvages
F. Belleau
C. Fourchu
C. Quad
Detroit S. Jerome
B. Françoise
C. Galland
C. Fourchu
I. de Louis le Grand
Detroit de Jelouse
Isles de Sebald
Isles d'Anycan
Isle de Beauchêne
I. des Etats
I. l'Hermite
I. Diego Ramires
Cap. de Horn
Isles Barnevelt
Echelle de 40 lieues
5 10 15 20 25 30 35 40
51
52
53
54
55
56

ſoixante lieues, quoiqu'on lui en donne davantage. La *Terre de Feu* eſt habitée par des Sauvages, qu'on connoît encore moins que les Peuples de la Terre *Magellanique.* On lui a donné le nom de *Terre de Feu*, à cauſe de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que dom Garcias de Nodel ayant obtenu du Roi d'Eſpagne deux frégates pour obſerver ce nouveau Détroit, y mouilla dans une baye où il trouva pluſieurs de ces Inſulaires qui lui parurent dociles & d'un bon naturel. Si l'on en croit ces relations, ces Barbares ſont blancs comme les Européens; mais ils ſe défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur viſage par des peintures biſarres. Ils ſont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un cöllier d'écailles de moules blanches & luiſantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire eſt une certaine herbe amere qui croît dans le pays, & dont la fleur eſt à-peu-près ſemblable à celle de nos tulipes. Ces Peuples rendirent toutes ſortes de ſervices aux Eſpagnols; ils travailloient avec eux, & leur apportoient le poiſſon qu'ils pê-

choient. Ils étoient armés d'arcs & de fleches, où ils avoient enchâssé des pierres assez bien travaillées, & portoient avec eux une espece de couteau de pierre, qu'ils mettoient à terre avec leurs armes quand ils s'approchoient des Espagnols, pour leur marquer qu'ils se fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelassés les uns dans les autres; & ils avoient ménagé dans le toît, qui se terminoit en pointe, une ouverture pour donner un libre passage à la fumée. Leurs canots fait d'écorce de gros arbres, étoient assez proprement travaillés. Ils ne pouvoient contenir que sept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long sur deux de large. Leur figure étoit à-peu-près semblable à celle des gondoles de Venise. Les Barbares répétoient souvent, *hoo*, *hoo*, sans qu'on pût dire si c'étoit un cri naturel ou quelque mot particulier à leur langue. Ils paroissoient avoir de l'esprit, & quelques-uns apprirent fort aisément l'Oraison Dominicale.

Au reste, cette côte de la *Terre de Feu* est très-élevée. Le pied des montagnes est rempli de gros arbres épais & fort hauts; mais le sommet est presque toujours couvert de neiges. On trouve en

pluſieurs endroits un mouillage aſſez ſûr & aſſez bon pour faire commodément du bois & de l'eau. En paſſant ce Détroit, nous reconnûmes vers notre gauche, à une diſtance d'environ trois lieues, *la terre des Etats de Hollande*, qui nous parut auſſi fort élevée & fort montagneuſe.

Enfin après avoir paſſé le détroit de le *Maire*, & reconnu au-delà quelques iſles qui ſont marquées dans nos cartes, nous commencâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hyver, par le grand froid, la grêle, les pluies, qui ne ceſſoient point, & par la brièveté des jours qui ne duroient que huit heures, & qui étant toujours très-ſombres, nous laiſſoient dans une eſpece de nuit continuelle. Nous entrâmes donc dans cette mer orageuſe, où nous ſouffrîmes de grands coups de vent, qui ſéparerent notre vaiſſeau de celui que commandoit M. Fouquet, & où nous eſſuyâmes des tempêtes violentes, qui nous firent craindre, plus d'une fois, de tomber ſur quelque terre inconnue. Cependant nous ne paſſâmes pas la hauteur de cinquante-ſept degrés & demi de latitude ſud : & après avoir combattu pendant près de quinze jours, contre

la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoiant le cap de *Hornes*, qui eſt la pointe la plus méridionale de la *Terre de feu.* Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos cartes, qui placent le *cap de Hornes* à cinquante-ſept degrés & demi; ce qui ne peut être: car, quoique nous nous ſoyons élevés juſqu'à cette hauteur, comme je viens de dire, nous ſommes paſſés aſſez au large de ce cap, & nous ne l'avons point reconnu: ce qui nous fait juger que ſa véritable ſituation doit être à cinquante-ſix degrés & demi, tout au plus.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation dans cette mer, conſiſtoit à doubler le cap de *Hornes*, nous continuâmes notre route avec moins de peine, & nous nous trouvâmes peu-à-peu dans des mers plus douces & plus tranquilles: de ſorte qu'après quatre mois & demi de navigation, nous gagnâmes le port de la *Conception* dans le Royaume de *Chili*, où nous mouillâmes le 13 de Mai, ſeconde Fête de la Pentecôte. Nous avons dans cette ville un College de notre Compagnie, où nos Peres nous reçurent avec de grandes démonſtrations d'amitié. La *Con-*

ception eſt une ville épiſcopale, peu riche & peu peuplée, quoique le terroir ſoit fertile & abondant. Auſſi tout y eſt à beaucoup meilleur marché qu'au Perou; excepté les denrées d'Europe, qui s'y vendent beaucoup plus cher. Les maiſons ſont baſſes & mal bâties, ſans meubles & ſans ornemens. Les Egliſes ſe reſſentent de la pauvreté du pays; les rues ſont comme dans nos villages de France. Le port eſt beau, vaſte & sûr: quoique le vent de nord y regne aſſez ſouvent, au moins pendant l'hyver & l'automne. Huit jours après notre arrivée à la *Conception*, le *Murinet*, qui s'étoit ſéparé de nous, comme nous avons dit, vint mouiller dans ce même port, & nous tira de la crainte où nous étions, qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident fâcheux. Nous ne reſtâmes à la *Conception* qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour prendre quelques rafraîchiſſemens, & nous délaſſer un peu des fatigues de notre voyage. Ainſi quinze jours après nous fîmes voile vers le Pérou, ayant laiſſé à la *Conception* le *Murinet*, qui avoit beſoin de plus de temps pour ſe radouber & pour ſe rafraîchir.

Le premier port du Pérou où nous

mouillâmes, fut celui d'*Arica*, à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Cette ville & ce port étoient autrefois très-célebres, parce que c'étoit-là qu'on chargeoit les richesses immenses qui se tiroient des mines de *Potosi*, pour les conduire par mer à *Lima*. Mais depuis que les forbans Anglois ont infesté ces mers par leurs courses & par leurs pirateries, on a jugé à propos de les conduire par terre plus sûrement, quoiqu'avec plus de dépense. Nous restâmes près de cinq mois dans ce port & dans celui de *Hilo*, qui n'en est éloigné que de trente lieues, & qui n'a rien de considérable. Comme nous soupirions avec des vœux ardens vers notre chere Mission de la Chine, nous ne souffrions qu'avec regret un si long & si ennuyeux retardement ; & dès-lors nous commençâmes à craindre que nos vaisseaux ne fissent pas le voyage de la Chine. Ce qu'il y a de plus particulier au Pérou, c'est qu'on n'y voit jamais ni pluye, ni grêle, ni tonnerre, ni éclair. Le temps y est toujours beau, serain & tranquille. Un vent de midi qui souffle ordinairement, & qui est ici comme le nord en France, rafraîchit l'air, & le rend plus supportable : mais les tremblemens de

terre y ſont fréquens, & nous y en avons eſſuyé deux ou trois depuis que nous y ſommes.

Après avoir fait un ſi long ſéjour à *Arica* & à *Hilo*, nous nous avançâmes vers *Lima*, & nous vînmes mouiller à *Piſco*, qui n'en eſt éloigné que de quarante lieues. Il y avoit autrefois près de ce port, une ville célebre, ſituée ſur le rivage de la mer; mais elle fut preſqu'entiérement ruinée & déſolée par le tremblement de terre qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682, & qui cauſa auſſi un dommage très-conſidérable à *Lima*: car la mer ayant quitté ſes bornes ordinaires, engloutit cette ville malheureuſe, qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin, à un bon quart de lieue de la mer. Nous y avions un beau & grand college qu'on commence à rebâtir dans la nouvelle ville. Comme le Révérend Pere Recteur de *Lima* nous avoit invités de venir par terre à cette ville capitale du Pérou, qui eſt près du *Callao*, où nos vaiſſeaux devoient ſe rendre, nous y allâmes le Pere de Braſle & moi, pour prendre un peu de repos après un ſi long & ſi ennuyeux voyage. Nos Peres Eſpagnols, qui nous attendoient depuis long-temps

avec impatience, nous reçurent avec toute ſorte de démonſtrations d'eſtime, & d'une charité tendre & ſincere.

Lima, capitale du Pérou, & la réſidence ordinaire du Viceroi, eſt plus grande qu'Orléans. Le plan de la ville eſt beau & régulier. Elle eſt ſituée dans un terrein uni, au pied des montagnes. Elle eſt baignée d'une petite riviere qui n'a pas beaucoup d'eau, mais qui groſſit extraordinairement dans l'été, par les torrens qui tombent des montagnes voiſines, quand les neiges ſe fondent. Il y a, au milieu de *Lima*, une belle & grande place, bornée d'un côté par le palais du Viceroi, qui n'a rien de magnifique ; & de l'autre, par l'Egliſe Cathédrale & le palais de l'Archevêque. Les deux autres côtés ſont fermés par des maiſons particulieres, & par quelques boutiques de Marchands. On voit encore aujourd'hui les triſtes effets de la ruine & de la déſolation générale que cauſa le tremblement de terre dont j'ai parlé. Comme ces tremblemens de terre ſont aſſez fréquens au Pérou, les maiſons n'y ſont pas fort élevées. Celles de *Lima* n'ont preſque qu'un étage ; elles ſont bâties de bois ou de terre, & couvertes d'un toît plat, qui ſert de

terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les rues sont belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, & entrecoupées, de distance en distance, par des rues de traverse moins larges, pour la facilité & la commodité du commerce. Les Eglises de *Lima* sont magnifiques, & bâties selon les regles de l'art & sur les plus excellens modeles d'Italie. Les autels sont propres & superbement parés ; & quoique les Eglises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien entretenues. L'or & l'argent n'y sont point épargnés ; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matiere ; & l'on ne voit rien ici, pour l'orfévrerie, qui approche de la délicatesse ni de la beauté des ouvrages de France & d'Italie. Nous avons cinq maisons à *Lima*, dont la principale est le College de Saint-Paul.

Le port de *Lima*, qu'on nomme ordinairement le *Callao*, n'en est éloigné que de deux lieues ; c'est un port très-bon & très-sûr, capable de contenir mille vaisseaux. Il y en a ordinairement vingt ou trente, dont les Marchands se servent pour faire leur commerce au *Chili*, à *Panama*, & en d'autres ports de la Nouvelle Espagne. Le Roi Ca-

tholique y a auſſi quelques vaiſſeaux ; mais ils ſont déſarmés, & pourriſſent inutilement dans l'eau. La fortereſſe commande le port, elle eſt bonne & fournie d'une nombreuſe artillerie toute de bronze.

Ce ſeroit ici le lieu, mon Révérend Pere, de vous faire une exacte deſcription de ce fameux Royaume, de ſon Gouvernement ancien & moderne, de ſes mines ſi célebres dans toute l'Europe, de ſes qualités, des mœurs de ſes habitans, des fruits & des plantes qui lui ſont particulieres : mais comme cela demanderoit plus de temps & beaucoup plus d'habileté que je n'en ai, vous trouverez bon que je me diſpenſe de ce travail, & que je finiſſe ainſi ma relation.

Il y avoit déja quelques mois que nous goûtions le repos dans *Lima*, & que nous nous diſpoſions à nous remettre en mer pour aller à la Chine, lorſque Meſſieurs nos Capitaines nous déclarerent que, ſe trouvant hors d'état d'entreprendre un ſi long voyage, ils étoient obligés de s'en retourner en France. Cette réſolution ne nous ſurprit point : ils avoient leurs raiſons ; mais elle nous affligea ſenſiblement ; parce

que nous nous voyions par-là frustrés, au moins pour un temps, de nos plus douces espérances. Ainsi, après avoir recommandé instamment cette affaire à Notre-Seigneur, & demandé les lumieres du Saint-Esprit, pour sçavoir ce que nous devions faire dans une si triste conjoncture, nous prîmes la résolution d'aller au Mexique, & de passer de là aux Philippines, d'où il nous seroit aisé de nous rendre à la Chine. Le Pere de Rives, un de nos chers compagnons, voyant ses forces extrêmement épuisées par les travaux d'un si long voyage, se trouva obligé de retourner en France avec les vaisseaux qui nous ont apportés en ce pays. Pour nous, à qui Dieu a conservé jusqu'ici la santé, quoique nous connoissions toutes les difficultés du fatigant trajet qui nous reste à faire, nous l'entreprenons, tous pleins de courage & d'espérance que le ciel nous protégera, & nous conduira heureusement au terme après lequel nous soupirons. C'est la grace que nous prions tous nos Peres de demander pour nous, afin que nous puissions sacrifier nos vies dans le ministere glorieux de la prédication de l'Evangile, & de la conversion des Infi-

deles, en suivant toujours, pour regles de notre conduite, les saintes maximes & les avis plêins de sagesse que vous eûtes la bonté de nous donner, quand nous eûmes l'honneur de recevoir vos ordres. Je suis, avec une très-vive reconnoissance & un attachement très-respectueux, &c.

LETTRE

Du Pere Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Dez, de la même Compagnie, Recteur du College de Strasbourg. Sur deux nouvelles Missions établies depuis quelques années dans l'Amérique Méridionale.

A Lima, ville Capitale du Perou, le 26 Mai 1705.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je me suis déja donné l'honneur de vous écrire par la voie de *Panama* (1);

---

(1) Ville située sur la mer du Sud, dans l'Isthme qui sépare l'Amérique méridionale de l'Amérique septentrionale.

je le fais aujourd'hui par nos vaiſſeaux François, qui retournent en France, & qui nous abandonnent au milieu de notre courſe, ne ſe trouvant pas en état d'aller à la Chine, comme ils ſe l'étoient propoſé. Ce contretemps eſt fâcheux, & nous jette dans de terribles embarras: mais Dieu qui veut mettre notre patience à l'épreuve, nous a inſpiré aſſez de force & de courage pour continuer notre voyage, & pour chercher par le Mexique & par les Philippines un chemin juſqu'ici inconnu aux Miſſionnaires François, pour entrer à la Chine. Nous ne nous ſommes déterminés à prendre ce parti, qu'après avoir ſouvent conſulté Dieu dans l'oraiſon, & connu auſſi certainement que nous le pouvons, que cette réſolution lui eſt agréable, & qu'elle convient au bien de notre Miſſion, & à la fidélité que nous devons à une vocation auſſi ſainte que la nôtre. Nous n'ignorons pas les obſtacles que nous avons à ſurmonter, ni les dangers que nous allons courir: mais comme les ſouffrances & les contradictions ſont un caractere des plus aſſurés de l'œuvre de Dieu, nous ne nous étonnons pas de celles que nous trouvons à l'accompliſ-

ſement de ſes deſſeins ſur nous, étant diſpoſés par ſa miſéricorde à recevoir de ſa main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer, & faiſant avec plaiſir un ſacrifice de nos vies, & de tout ce que nous avons de plus cher, pour ſuivre la voix qui nous appelle, & pour nous rendre dignes de prêcher l'Evangile & de faire connoître Jeſus-Chriſt, & la gloire de ſon Nom aux Nations qui nous ſont deſtinées. Dieu qui par la force de ſon bras tout-puiſſant a conduit à la Chine un grand nombre de Miſſionnaires, parmi tant de travaux & tant de périls, nous fera auſſi, comme nous l'eſpérons, la même grace, s'il veut ſe ſervir d'inſtrumens auſſi foibles & auſſi inutiles que nous ſommes ; & s'il permet que nos péchés & nos infidélités nous rendent indignes de cette grace que nous attendons de ſa grande miſéricorde, nous adorerons humblement ſa juſtice, & nous nous eſtimerons heureux de mourir au milieu d'une ſi ſainte entrepriſe.

Ainſi bien loin de croire que notre ſort ſoit à plaindre, je vous prie de remercier Notre-Seigneur de nous avoir jugés dignes d'être traités comme ſes amis. Ceux qui ont goûté la conſolation

qu'il y a, de n'avoir point d'autre appui que Dieu ſeul, & de ſe repoſer dans le ſein de ſon aimable Providence, peuvent ſe former une juſte idée du bonheur dont nous jouiſſons. Cet état nous eſt d'autant plus cher, qu'il nous met dans une ſituation à peu-près ſemblable à celle où ſe trouva autrefois le grand Apôtre des Indes S. François Xavier, lorſqu'il cherchoit, comme nous, à pénétrer dans le vaſte Empire de la Chine. C'eſt pourquoi nous l'avons choiſi pour notre Patron, & pour le protecteur de notre voyage, que nous ne doutons pas qui ne ſoit heureux ſous la protection d'un ſi grand Saint. Nous avons cependant encore plus de cinq mille lieues à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrons arriver qu'en dix-ſept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverſer la Nouvelle Eſpagne, pour nous rendre à la ville Capitale du Mexique, & delà à *Acapulco* (1), d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de Mars de l'année prochaine 1706 pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau, & bien ſingulier.

---

(1) Fameux Port de la mer du Sud dans la Nouvelle Eſpagne.

Il me semble même que c'eſt une diſpoſition particuliere de la Providence, qui veut nous former par là aux travaux & aux exercices de la vie Apoſtolique, en permettant que nous parcourions ainſi cette étendue immenſe de terres infidelles, & que nous ſoyons témoins des travaux & du zele infatigable de nos peres, qui ſont répandus dans ces vaſtes provinces de l'Amérique, & qui y travaillent à planter ou à maintenir la foi. On voit de jour en jour de nouveaux accroiſſemens dans cette portion de l'héritage du Seigneur, par la découverte de nouveaux peuples, & par l'induſtrie toute divine dont ſe ſervent ces admirables ouvriers pour gagner à JESUS-CHRIST ces Nations barbares, qui ſont depuis ſi long-temps abandonnées. Quel fonds d'inſtructions n'avons-nous pas devant les yeux, dans la vie ſainte & laborieuſe de ces hommes Apoſtoliques, qui ont établi la glorieuſe Miſſion des *Moxes*, qui appartient à la province du Perou? Quels exemples ne trouvons-nous pas dans la patience héroïque de ces peres, dans leur détachement univerſel de toutes les commodités de la vie, dans le courage invincible avec lequel ils ont frayé des chemins juſqu'alors im-

praticables, & où les armes conquérantes des Espagnols n'avoient jamais pénétré ; enfin dans ce zele tout divin & plein d'une sagesse surnaturelle, avec lequel ils ont établi une Chrétienté nombreuse & florissante, parmi des barbares presqu'aussi sauvages que les bêtes féroces. Comme je ne puis encore vous entretenir des fruits de nos travaux Apostoliques, j'entrerois volontiers dans ce vaste champ, où je trouverois non-seulement de quoi m'édifier & m'instruire moi-même, mais de quoi satisfaire le zele ardent que vous avez pour la propagation de la Foi. Comme ce travail demanderoit plus de loisir & d'habileté que je n'en ai, je me contenterai de vous donner ici une légere idée de l'état, où se trouve aujourd'hui cette florissante Mission.

J'envoye au Pere le Gobien l'histoire (1) de la vie & de la glorieuse mort du R. P. Cyprien Baraze, l'un des premiers fondateurs de cette Mission, qui mérita, il y a deux ans & demi, de recevoir la couronne du martyre (2), après avoir travaillé pendant plus de vingt-sept ans à la conversion de ces peuples. On trou-

(1) Cette relation est imp. à la p. 77 de ce vol.
(2) Ce fut le 16 de Septembre 1702.

vera dans cette histoire, qu'un des plus saints & des plus habiles Prélats (1) du Perou a fait imprimer à Lima l'année 1704 quels ont été les progrès & les commencemens de cette Mission; quelle est la nature, la qualité & la situation du pays; quelles sont les coutumes & les mœurs de ce Peuple nouvellement converti. Pour moi je me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les Missionnaires ont introduit, & l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit & un succès incroyable.

Cette Mission qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la Zone Torride, au douzieme degré de latitude méridionale. Elle est séparée du Perou par les hautes montagnes appellées *Cordilieras*, qu'elle a à l'orient. Du côté du midi elle n'est pas éloignée des Missions du *Paraguay* : mais du côté de l'occident & du nord ce sont des terres immenses, qui ne sont pas encore découvertes, & qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des Ouvriers Apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente Missionnaires de notre

(1) D. Nicolas Urbain de Matha, Evêque de la Ciudad de la Paz.

Compagnie, qui ſont employés à cultiver cette pénible Miſſion. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille ames, dont ils ont formé quinze ou ſeize bourgades, qui ne ſont éloignées les unes des autres que de ſix à ſept lieues. Chaque bourgade eſt bâtie dans le terrein qui a paru le plus propre pour la ſanté, & pour y procurer l'abondance : les rues en ſont égales & tirées au cordeau, les maiſons uniformes. On aſſigne à chaque famille la portion de terre qui lui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, & celui qui en eſt le chef eſt obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de ſa maiſon l'oiſiveté & la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'eſt que les familles ſont à-peu-près également riches, c'eſt-à-dire, que chaque maiſon a aſſez de bien pour ne pas tomber dans la miſere ; mais aucune n'en a en ſi grande abondance qu'elle puiſſe vivre dans la moleſſe & dans les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, ſoit en terres, ſoit en beſtiaux, chaque bourgade a des biens qui ſont en commun, & dont on applique le revenu à l'entretien de l'Egliſe & de l'Hôpital, où l'on reçoit les pauvres & les vieillards que leur âge met hors

d'état de travailler. On emploie une partie de ces biens aux ouvrages publics, & à fournir aux étrangers & aux Néophytes ce qui leur est nécessaire, en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces & ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit, parmi les personnes les plus sages & les plus vertueuses de la bourgade, des Juges & des Magistrats pour avoir soin de la police, pour punir le vice, & pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitans. Chaque faute a son châtiment particulier réglé par les Loix. Il y a ordinairement deux Missionnaires en chaque bourgade : les Juges & les Magistrats dont je viens de parler, ont tant de respect & de déférence pour ces Peres, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les Peres de leur côté sont dans un travail continuel. Ils emploient le matin à célébrer les saints mysteres, à entendre les confessions qui sont fréquentes, & à donner audience à ceux qui viennent les consulter & leur proposer leurs doutes. Ils font l'après-dînée une explication de la doctrine Chrétienne ; ils visitent les pauvres &

les malades, & finissent la journée par la priere publique, qu'on fait tous les soirs dans l'Eglise. Les jours de fête on y ajoute le sermon le matin & les vêpres le soir. Rien n'est plus édifiant que la maniere dont l'office divin se fait dans cette nouvelle Mission. S'il n'y a pas beaucoup de Ministres pour le service des autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de dévotion parmi ces nouveaux Chrétiens. Comme ces peuples ont du goût pour le chant & pour les instrumens, chaque Eglise a sa musique. Le nombre des Musiciens & des autres Officiers de l'Eglise est assez grand, parce qu'on a attaché des privileges particuliers aux offices qui regardent plus immédiatement le Service divin & le soulagement des pauvres. Toutes les Eglises sont grandes & bien bâties, extrêmement propres & embellies d'ornemens de peinture & de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef & une aîle de chaque côté, ces Eglises ont leur chœur, qui est couronné d'un dôme fort propre. La grandeur & la beauté de ces édifices

charment les Indiens, & leur donnent une haute idée de notre ſainte Religion.

Une des plus grandes difficultés que les Miſſionnaires aient à vaincre dans la converſion de ces peuples, a été la diverſité des langues qui régnoit parmi eux. Pour remédier à un ſi grand inconvénient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'Evangile, on a choiſi parmi plus de vingt langues différentes celle qui eſt la plus générale & qui a paru la plus aiſée à apprendre, & on en a fait la langue univerſelle de tout ce peuple, qui eſt obligé de l'apprendre. On en a compoſé une Grammaire qu'on enſeigne dans les écoles, & que les Miſſionnaires étudient eux-mêmes quand ils entrent dans cette Miſſion, parce que c'eſt la ſeule langue dont ils ſe ſervent pour prêcher & pour catéchiſer.

Comme le Supérieur de cette Miſſion a une intendance générale ſur toutes les bourgades, il a choiſi pour le lieu de ſa réſidence celle qui eſt au centre de la Province; il a dans ſa maiſon une bibliotheque, qui eſt commune à tous les Miſſionnaires, & une pharmacie remplie de toutes ſortes de remedes, qu'on diſtribue à toutes les bourgades, ſelon le beſoin qu'elles en ont. Tous les Miſ-

ſionnaires s'aſſemblent une fois l'année en ce lieu-là, pour y faire une retraite ſpirituelle, & pour y délibérer enſemble ſur les moyens d'avancer la converſion de ces peuples, & de procurer le bien de cette Egliſe naiſſante. Cependant, le Supérieur de cette Miſſion n'eſt pas ſi attaché au lieu où il fait ſa demeure ordinaire, qu'il ne viſite tous les ans chaque Egliſe, & qu'il ne faſſe même des excurſions dans les pays voiſins, pour gagner des âmes à Jeſus-Chriſt. Les dernieres lettres qu'on a reçues de cette Miſſion, nous apprennent qu'il y a plus de cent mille hommes qui, charmés de la vie ſainte & heureuſe que menent leurs compatriotes ſous la conduite des Miſſionnaires, demandent avec inſtance des ouvriers pour les inſtruire en notre ſainte Religion; mais la diſette des ſujets & de ſecours n'a pu encore permettre à nos Peres d'aller travailler à l'inſtruction de ces peuples, dont la converſion ſeroit ſuivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on aſſure que ces vaſtes pays ſont extraordinairement peuplés.

Comme on a reconnu, par une longue expérience, que le commerce des Eſpagnols étoit très-préjudiciable aux Indiens, ſoit parce qu'ils les traitent avec

trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, ſoit parce qu'ils les ſcandaliſent par leur vie licencieuſe & déréglée, on a obtenu un Décret de Sa Majeſté Catholique, qui défend à tous les Eſpagnols d'entrer dans cette Miſſion, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la compoſent : de ſorte que ſi, par néceſſité ou par haſard, quelque Eſpagnol vient en ce pays-là, le P. Miſſionnaire, après l'avoir reçu avec charité, & exercé à ſon endroit les devoirs de l'hoſpitalité chrétienne, le renvoie enſuite dans les terres des Eſpagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, mon Révérend Pere, eſt tiré des lettres des Peres qui travaillent en cette Miſſion ; je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit ; au contraire, j'ai omis pluſieurs circonſtances très-édifiantes, & pluſieurs moyens que l'eſprit de Dieu a ſuggéré à ces fervens ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle Chrétienté, & y entretenir la pureté & la ſainteté des mœurs.

Voilà donc, mon Révérend Pere, ce peuple choiſi de Dieu, cette Nation deſtinée, en ces derniers temps, à renouveller la ferveur, la dévotion, la vivacité de la foi, & cette parfaite union

des cœurs qu'on admiroit autrefois dans les premiers Chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie ſainte & fervente de ces Néophytes ne doit-elle pas confondre les Chrétiens de ces derniers temps, qui, au milieu de tant de ſecours, de lumieres & de graces, deshonorent la ſainteté de notre Religion & la dignité du nom Chrétien ? C'eſt ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds & impénétrables jugemens de la ſageſſe de Dieu, qui a fait paſſer à ces peuples enſevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaiſſes ténebres de l'infidélité, ces graces & ces lumieres, dont tant d'ames, élevées avec ſoin dans le ſein du Chriſtianiſme, abuſent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles, dignes de votre piété, ſi j'entreprenois de vous parler de la fameuſe Miſſion du *Paraguay*, ſi ſouvent perſécutée, &, malgré ſes perſécutions, toujours ſi floriſſante, qu'elle eſt le modele de toutes celles qui s'établiſſent de nouveau dans l'Amérique méridionale. Mais, comme on a écrit l'hiſtoire de cette Miſſion, où l'on peut s'inſtruire des vertus héroïques des ouvriers qui l'ont cultivée, & de la fer-

veur des Néophytes qui la composent; je me dispenserai de vous en parler ici; & je me bornerai à vous faire connoître une nouvelle Mission fondée depuis deux ans dans les terres les plus méridionales de l'Amérique, d'où l'on espere, avec le temps, pouvoir pénétrer jusques au Détroit de Magellan, que nous avons reconnu dans notre voyage. Comme cette Mission appartient à la Province du *Chili*, qui a peu d'ouvriers, & qui est chargée de plusieurs autres Missions, tant des Espagnols que des naturels du pays déjà convertis, elle ne peut employer qu'un petit nombre de sujets à cultiver ce vaste champ. D'ailleurs, cette Mission demande des qualités singulieres dans les Missionnaires qu'on y envoie. Il faut qu'ils ayent un tempérament fort & robuste, un détachement parfait de toutes les commodités de la vie, enfin, une douceur insinuante, une force, un courage, une constance à l'épreuve des difficultés les plus insurmontables au milieu d'un peuple barbare. Mais quelque féroce & indomptée que soit cette Nation, elle s'assujettira sans peine au joug de la Religion Chrétienne, pourvu que le zèle des hommes apostoliques soit soutenu de cette sagesse surna-

turelle qui n'envisage que Dieu, de ce désintéressement qui ne cherche que le salut des âmes, & sur-tout de cette douceur qui gagne le cœur avant que d'assujettir l'esprit. Il y a près de trente ans que le Révérend Pere Nicolas Mascardi, de notre Compagnie, homme illustre par les grands travaux qu'il a soufferts, & par les peuples qu'il a convertis, employa plusieurs années à défricher ce champ stérile & inculte, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il y recueillit une moisson abondante, & qu'il mérita ensuite d'y recevoir la couronne du martyre, comme la digne récompense de ses travaux apostoliques. Depuis ce temps-là, cette terre, arrosée d'un sang si précieux, a donné de si belles espérances, que plusieurs Jésuites de la Province du *Chili* se sont offerts pour continuer l'entreprise du Révérend Pere Nicolas Mascardi, dont le nom est devenu vénérable à ceux mêmes qui l'ont martyrisé; puisque ce sont ces peuples qui, touchés, ce semble, du repentir de leur crime, & prévenus intérieurement par les graces que ce saint homme leur obtient de Dieu, ont demandé eux-mêmes, depuis long-temps, des Peres de notre Compagnie pour leur enseigner

le chemin du Ciel. Plusieurs même d'entr'eux assurent qu'il leur a apparu, & qu'il les a consolés, en leur promettant qu'il viendroit des Missionnaires pour les instruire & pour les convertir. En effet, soit que ce fait soit véritable, ou que ce bruit se soit répandu sans fondement, Dieu a suscité depuis deux ans le Pere Philippe de la Laguna, pour mettre la main à une œuvre si importante au salut des âmes. Comme il m'est tombé entre les mains une relation que ce Pere a écrite à un de ses amis, pour lui rendre compte de ses travaux & des moyens dont il s'est servi pour établir cette Mission, j'en ai fait un petit abrégé que je joins à cette lettre.

RELATION

De l'établissement de la Mission de Notre-dame de Nahuelhuapi, *tirée d'une Lettre du Révérend Pere Philippe de la Laguna, de la Compagnie de Jesus.*

Il y avoit déjà quelques années que Dieu, par une vocation spéciale, & par un effet singulier de sa miséricorde,

m'appelloit à la converſion des Indiens qu'on appelle *Pulches* & *Poyas*, qui ſont vis-à-vis de *Chiloé*, & de l'autre côté des montagnes, aux environs de *Nahuelhuapi*, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ 42 dégrés de latitude méridionale. Le ſouvenir encore récent des vertus héroïques du Révérend Pere Nicolas Maſcardi, avoit fait naître & augmentoit toujours en moi le deſir d'aller recueillir ce qu'il avoit ſemé; &, comme le ſang des Martyrs eſt fécond, je ne doutois pas que je ne duſſe y recueillir une heureuſe & abondante récolte. Je ſoupirois ainſi ſans ceſſe après cette chere Miſſion, & je nourriſſois au fond de mon cœur ces ſaints deſirs, ſans oſer les produire au dehors; parce qu'en enviſageant les choſes avec les yeux de la prudence humaine, ce projet me paroiſſoit preſque impoſſible. Cependant, comme ma vocation étoit l'ouvrage de Dieu, je m'abandonnai entre ſes mains, & je lui laiſſai le ſoin de préparer les moyens les plus convenables à l'exécution des deſſeins qu'il m'inſpiroit. Je reconnus bientôt que ma confiance lui étoit agréable : car la providence, qui nous conduit par des voies ſecrettes & toujours

admirables, permit que mes Supérieurs me nommerent Vice-Recteur du College de *Chiloé*, & m'ordonnerent de venir à *Sant'Iago*, Capitale du *Chili*, pour quelques affaires qui demandoient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les Supérieurs à me faire venir à *Sant'Iago*. En effet, ayant trouvé heureusement dans le port de *Chiloé* un vaisseau qui faisoit voile pour *Val-Paraysso*, qui est le port de cette ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, & je communiquai au Révérend Pere Provincial le dessein que Dieu m'avoit inspiré d'établir une nouvelle Mission à *Nahuelhuapi*. Il approuva ma résolution, & me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Je commençai par intéresser les personnes les plus saintes & les plus zélées de s'unir à moi, afin d'obtenir, à force de prieres & d'austérités, les graces qui m'étoient nécessaires dans une entreprise si difficile. Surtout je recommandai cette affaire à un saint Religieux de notre Compagnie, le Frere Alphonse Lopez, vénérable par l'innocence de sa vie, par la sainte sim-

plicité qui regne dans toutes ses actions, par un don extraordinaire d'oraison, & sur-tout par une tendre dévotion envers la sainte Vierge, de qui il recevoit souvent des faveurs extraordinaires. Je lui promis même que je mettrois cette Mission sous la protection d'une si puissante Avocate, & que toutes les Eglises que j'éléverois au vrai Dieu, seroient dédiées à cette mere de miséricorde, s'il obtenoit ce que je demandois. Quelques jours après, ce saint Frere m'aborda d'un air gai, & me dit que je misse toute ma confiance en Dieu, & que l'entreprise que je méditois réussiroit.

Il y avoit des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvois rien faire sans l'agrément du Gouverneur du *Chili*; & ce Seigneur étoit contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs qu'on n'avoit pu soutenir, soit parce que le trésor du Roi se trouvant épuisé, il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle Mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à Notre-Seigneur, qui est le maître des cœurs, & je promis de dire trente Messes & de jeûner trente jours

au pain & à l'eau, en l'honneur de la sainte Trinité, si j'obtenois la permission du Gouverneur; je mis même cette promesse par écrit, mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insçu, au Gouverneur. Quelques jours après ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à Notre-Seigneur, je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le Gouverneur. Je dis même en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allois au Palais, & que je ne retournerois pas au College sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de M. le Gouverneur, qui lisoit le papier de ma promesse qu'on lui avoit mis entre les mains, & sans attendre que je lui parlasse: *Allez, mon Pere*, me dit-il, *votre affaire est faite, j'y donne volontiers les mains; & soyez persuadé que je favoriserai votre zele en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres & les intentions du Roi mon maître. Allez gagner des ames à Jesus-Chist, mais souvenez-vous de prier Dieu pour Sa Ma-*

jesté & pour moi. Je dois vous avouer ici, mon cher Pere, que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; & dès lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des peines & des fatigues que je devois essuyer pour son amour dans le voyage que j'allois entreprendre, pour me rendre au lieu de ma Mission.

Ainsi après avoir remercié Dieu d'une grace si particuliere, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnerent, j'achetai des ornemens d'Eglise, des curiosités propres pour faire de petits présens aux Indiens, & les provisions nécessaires pour mon voyage, & je me mis en chemin au mois de Novembre de l'année 1703, avec le Pere Joseph Maria Sessa, que les Supérieurs me donnerent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les avantures fâcheuses qui nous arriverent, & les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cens lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens & des rivieres, des montagnes & des fo-

rêts, ſans ſecours & ſans guides, dans une diſette générale de toutes choſes. Mon compagnon tomba malade d'une fievre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au College le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient, & par-là je me vis preſque ſeul & abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom Eſpagnol eſt ſi odieux, qu'on ne peut échapper à leur fureur & à leur cruauté, quand on a le malheur de tomber entre leurs mains. Mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une maniere merveilleuſe, après m'avoir jugé digne de ſouffrir quelque choſe pour ſon amour, pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc, plein de courage & de ſanté, au terme deſiré de ma Miſſion de *Nahuel-huapi*. Les *Caciques* (1) & les Indiens me reçurent comme un Ange envoyé du ciel. Je commençai à élever un autel ſous une tente avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtît une Egliſe. Je viſitai les principaux du pays, & je les invitai à venir s'établir

(1) Ce ſont les Chefs & les Gouverneurs du peuple.

auprès de moi, pour fonder une petite bourgade, & pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon miniſtere. J'eus la conſolation de voir les Néophytes qui avoient été baptiſés autrefois par le Révérend Pere Nicolas Maſcardi, aſſiſter aux Offices divins, & à l'explication de la Doctrine chrétienne avec une ferveur, une dévotion & une faim ſpirituelle, qui me donna de grandes & ſolides eſpérances de leur fermeté dans la foi, & de la ſincérité de leurs promeſſes. J'allai enſuite conſoler les malades & les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver, & je baptiſai quelques enfans du conſentement de leurs parens.

La conſolation que je goûtois de ces heureux commencemens, s'augmenta beaucoup par l'arrivée du Pere Joſeph Guillelmo, que les Supérieurs m'envoyoient pour prendre la place du Pere Seſſa. Nous concertâmes enſemble les moyens les plus propres pour établir ſolidement notre Miſſion, & nous réſolûmes que pendant qu'il reſteroit à *Nahuelhuapi* pour y bâtir une petite Egliſe & une maiſon, j'irois à *Baldivia* ſolliciter la protection de M. le Gouverneur en faveur des Néophytes. J'engageai les

Caciques d'écrire une lettre obligeante à ce Gouverneur, pour lui demander son amitié & sa protection. J'arrivai au commencement d'Avril de l'année 1704 à *Baldivia*, avec ces Députés, que M. le Gouverneur Dom Manuel Auteffia reçut avec beaucoup de joie & de tendresse, me donnant mille marques d'estime & de bienveillance, & me promettant de favoriser de tout son pouvoir, ce nouvel établissement. Je ne restai à *Baldivia*, qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation; ainsi j'en partis vers le milieu du même mois d'Avril, avec les deux Députés que M. le Gouverneur chargea de sa réponse pour les *Caciques*. En voici la teneur.

Messieurs,

J'ai appris avec beaucoup de joie par votre lettre, & par le témoignage de vos Députés, le bon accueil que vous avez fait aux Missionnaires de la Compagnie de Jesus, & la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte Religion. Ainsi après avoir solemnellement rendu grace à Dieu, souverain Seigneur du ciel & de la terre,

d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand Monarque des Espagnes & des Indes, Philippes V mon Seigneur & mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité & d'années. C'est pourquoi, comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a honoré, je vous offre & vous promets de sa part, pour toujours, son amitié & sa protection, pour vous & pour ceux qui imiteront votre exemple; en vous avertissant en même temps, que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité & d'obéissance au Roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur & votre défenseur contre tous vos ennemis; c'est pourquoi dès aujourd'hui, moi & mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié, & une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins; & comme j'espere que vous serez très-fidele à exécuter ce que je vous prescris au nom du Roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant

ici le ſceau de mes armes. A Baldivia le 8 d'Avril 1704.

DOM MANUEL DE AUTEFFIA.

A mon retour de *Baldivia* à *Nuhuel-huapi*, je trouvai une petite Egliſe déja bâtie, les Néophytes pleins de ferveur, & pluſieurs Catéchumenes diſpoſés à recevoir le Baptême, par le zele du Pere Jean-Joſeph Guillelmo mon compagnon. La lettre du Gouverneur fut reçue avec ſatisfaction de tout le peuple; ainſi nous commençâmes à travailler ſérieuſement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déja bâti une petite maiſon & jetté les fondemens d'une plus grande Egliſe, parce que les Nations circonvoiſines commencent à venir nous trouver. Cependant comme le pays où je me ſuis établi, eſt habité par deux peuples, dont les uns s'appellent *Pulches*, & les autres *Poyas*, il ſemble qu'il y ait entr'eux de la jalouſie & de l'émulation; car les *Pulches* ont voulu me détourner de travailler à la converſion de leurs voiſins, en me diſant que c'eſt une Nation fiere, cruelle & barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter.

Pour moi qui connoiſſois la douceur & la docilité des *Poyas* qui m'avoient

ſollicité inſtamment de les inſtruire, je vis bien que les *Pulches* n'agiſſoient que par paſſion. C'eſt pourquoi quelques jours après ayant aſſemblé les principaux de cette Nation, je leur parlai avec beaucoup de force, & je leur repréſentai les raiſons qui m'empêchoient de ſuivre leur ſentiment. Je leur dis que Dieu vouloit ſauver également tous les hommes ſans acception de perſonne; que les Miniſtres de Jeſus-Chriſt ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune Nation, ſans une injuſte prévarication; qu'ils étoient envoyés pour inſtruire & baptiſer tous les peuples; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement Chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le ſalut & la converſion des *Poyas*, qui étoient les freres de Jeſus-Chriſt, les héritiers de ſon Royaume, & rachetés également par ſon ſang précieux qui avoit été verſé pour tout le monde; que l'obſtacle qu'ils vouloient mettre à la converſion de leurs voiſins, étoit un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait ineſtimable de la foi, & pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faiſant violer le précepte de la cha-

rité. Ces raiſons firent impreſſions ſur leur eſprit, & ils me promirent ſur le champ de ne ſe point oppoſer à l'inſtruction & à la converſion des *Poyas*. Enfin après avoir vaincu cet obſtacle qui pouvoit retarder le progrès de l'Evangile, & avoir diſpoſé les cœurs & les eſprits de ceux qui m'avoient témoigné plus d'empreſſement pour recevoir le ſaint baptême, je choiſis un jour ſolemnel pour faire la cérémonie avec plus d'éclat, & je les baptiſai tous. J'ai maintenant la ſainte conſolation de voir le changement merveilleux que la grace de Jeſus-Chriſt a fait dans leurs mœurs & dans leur conduite, tant ils ſont fervens & attachés à leurs devoirs.

Voilà, mon cher Pere, les prémices de mes travaux apoſtoliques. Priez le Seigneur qu'il nous envoye des ouvriers zélés & laborieux, qu'il diſpoſe l'eſprit & le cœur de ce nombre infini de peuples qui nous environnent à recevoir la foi, & que le Seigneur daigne répandre ſa bénédiction ſur mon miniſtere. Je ne vous ferai point de deſcription du pays, & je ne vous parlerai point des mœurs & des coutumes de ce peuple, parce qu'il y a trop peu de temps que je ſuis ici pour les bien connoître.

J'en serai plus instruit l'été prochain ; car j'espere parcourir tout le pays, pour en prendre une parfaite connoissance, afin de pouvoir établir des Missions dans les lieux que je trouverai plus propres pour cela. Ce pays s'étend jusqu'au détroit de Magellan, il a plus de cent lieues d'étendue de ce côté-là ; du côté de la mer du nord, il en a bien davantage. Je n'ose me flatter que Dieu veuille se servir d'un instrument aussi foible que je suis, pour gagner à Jesus-Christ cette grande étendue de pays ; mais j'espere que sa providence, qui veille à la conversion des infideles, suscitera des hommes animés de son esprit pour venir prendre part à nos travaux, & pour achever ce que nous avons si heureusement commencé.

PHILIPPE DE LA LAGUNA.

Voilà, mon Révérend Pere, un abregé fidele de la relation qui m'est tombée entre les mains. Quoique vous ni voyiez pas ces conversions éclatantes & nombreuses que vous souhaiteriez d'apprendre par un effet de votre zele, je ne doute point cependant que vous ne la lisiez avec plaisir & ne remerciez Dieu de vouloir bien se servir du ministere

de nos freres, pour étendre par-tout la gloire de ſon nom. Je vous prie, mon Révérend Pere, en finiſſant cette lettre, de vouloir bien protéger notre Miſſion de la Chine, qui vous a toujours été ſi chere, de nous procurer des hommes apoſtoliques, pleins de zèle & de l'eſprit de Dieu, & m'obtenir, par vos prieres, les ſecours ſpirituels dont j'ai beſoin pour me rendre capable du ſaint miniſtere auquel il a plû à Notre-Seigneur de m'appeller. Je ſuis, avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Labbe, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Labbe, de la même Compagnie.

A la Conception de Chili,
ce 8 Janvier 1712.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

J'ai l'honneur de vous écrire auſſi-tôt qu'il m'a été poſſible de le faire, & je me

me persuade que vous lirez avec quelque plaisir le Journal que je vous envoie de mon voyage depuis le Port-Louis jusqu'à la ville de la Conception, où nous mouillâmes le 26 de Décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13 Septembre 1710, que nous mîmes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetterent dans le port, quoique nous eussions fait trente lieues au large, nous apperçûmes le 29 l'isle des Sauvages peu éloignée de Madere. Nous passâmes le lendemain entre Porto-Santo & Madere sans les pouvoir reconnoître.

Le 30 nous mouillâmes dans la rade de Tenerife pour y faire de l'eau. Une escadre Angloise qui avoit paru la veille y avoit jetté l'alarme. Le capitaine général que j'allai saluer avec notre capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'eussions pas apperçue. Le soir comme je retournois à bord, il y eut une seconde alarme ; on alluma des feux sur les hauteurs de l'isle pour assembler au plutôt les milices; mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette isle est habitée par les Espagnols ; on y voit une montagne qu'on appelle le Pic, qui s'éleve jusqu'au-dessus des nues ; nous l'apperce-

vions encore à quarante lieues au-delà. Nous demeurâmes huit jours dans la rade de cette isle. Deux jours avant que d'en partir, sur le soir nous fûmes spectateurs d'un petit combat naval qui se donna à une lieue de nous entre un brigantin Anglois de six canons, & une tartane Françoise qui n'avoit qu'un canon & quatre pierriers; ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part & d'autre. Après quoi la tartane s'approcha de nous, & nous demanda du secours: on fit passer trente hommes dans la tartane, & on en mit quinze dans la chaloupe; ils eurent bientôt joint le bâtiment Anglois, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousquetterie. Cependant les Espagnols ne voulurent pas permettre qu'on l'emmenât, quoiqu'ils convinssent qu'il étoit de bonne prise: on le laissa à la priere du Consul François.

Nous partîmes de cette isle le 7 de Décembre, & le 10 à midi nous nous trouvâmes directement sous le tropique du cancer ayant de hauteur 23 degrés 30 minutes. Le 11 on commença de voir des poissons volans qui sont d'un très-bon goût; ils ont quatre ailes; deux au-dessus de la tête, & deux proche la

queue. Ils ne ſortent de l'eau & ne ſe mettent à voler, que quand ils ſont pourſuivis par les dorades & les bonites. Pluſieurs donnerent dans les voiles; d'autres ſe caſſerent la tête contre le corps du navire, on en voyoit qui étoient ſuſpendus aux cordages, & il y en eut qui nous tomberent dans les mains.

Le 15 on découvrit une des Iſles du cap verd appellée *Bona viſta.* La nuit du 15 au 16, vers les 11 heures du ſoir, j'apperçus le volcan de l'iſle-de-feu, & je le fis remarquer à quelques Officiers. On mit auſſi-tôt en panne pour ne pas s'expoſer à échouer ſur les roches qui ſont aux environs de cette iſle. Dès que le jour parut, on découvrit l'iſle fort diſtinctement, nous n'en étions éloignés que de ſix à ſept lieues; nous paſſâmes aſſez proche d'elle, & étant par ſon travers, nous fûmes pris du calme qui dura le reſte du jour. Nous eûmes le loiſir de conſidérer ce volcan; il ſort d'une montagne qui eſt à l'eſt de l'iſle, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élancer dans les airs, & des étincelles en forme de gerbes qui ſe perdent dans les nues. Ces iſles ſont habitées par les Portugais, qui y ſont en petit nombre; elles paroiſſent fort ſtériles; la terre y eſt en-

tiérement brûlée par la chaleur extrême du climat.

Le 20 Décembre, nous nous trouvâmes par les 5 degrés de latitude, & les calmes nous prirent. Nous y reſtâmes quarante jours de ſuite, & nous eûmes beaucoup à ſouffrir de l'exceſſive chaleur & de la diſette d'eau. Du reſte, le poiſſon fourmilloit autour du navire, & nous en vêcûmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agréable & de conſolant pour nous, c'eſt que de cent quarante perſonnes que nous étions dans le vaiſſeau, il n'y en eut aucune qui tombât malade.

Le 10 de Février 1711, nous paſſâmes la ligne, & le 18 du même mois on reconnut la côte du Bréſil, que l'on commença à ranger. Le 21, nous mouillâmes proche les iſles Sainte-Anne; elles ſont au nombre de trois; quelques briſans ſemblent en former une quatriéme. Elles ſont toutes couvertes de bois; la terre ferme n'en eſt éloignée que de trois ou quatre lieues. On trouve ſur ces iſles quantité de gros oiſeaux, qu'on nomme *Foux*, parce qu'ils ſe laiſſent prendre ſans peine; en peu de temps nous en prîmes deux douzaines. Ils reſſemblent aſſez à nos canards, à la réſerve

du bec qu'ils ont plus gros & arrondi; leur plumage eſt gris; on les écorche comme on fait les lapins.

Le 22, nous doublâmes le Cap *Friou*. En le doublant, nous apperçûmes un navire Portugais. On lui donna la chaſſe tout le jour & la nuit. Le lendemain on s'en rendit maître. Il avoit 14 pieces de canon : ſa cargaiſon étoit de vin & d'eau-de-vie. Après qu'on eut emmariné ce bâtiment, nous le menâmes à l'Iſle-Grande, où nous avions deſſein de faire de l'eau. Nous n'y demeurâmes que fort peu de temps, ſur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchoient à nous ſurprendre; ce qui nous fut confirmé par le bruit de 50 ou 60 coups de fuſil, que nous entendîmes dans le bois auprès duquel nous avions mouillé.

Le 5 Mars, nous doublâmes le Cap du Tropique, qu'on appelle ainſi, parce qu'il eſt directement ſous le tropique du Capricorne. Le 14, nous découvrîmes l'Iſle de Gal, & peu après l'Iſle de Sainte-Catherine, où nous mouillâmes le ſoir pour y faire de l'eau.

Le 2 Avril, jour du Jeudi-Saint, nous eûmes un gros temps qui nous prit à minuit, & qui dura juſqu'au ſamedi vers

le midi. Nous vîmes alors, pour la premiere fois, des damiers, que l'on nomme ainſi, parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux noirs & blancs. Cet oiſeau ſe prend d'ordinaire avec l'hameçon. Quand nous eûmes paſſé la ligne, nous vîmes dans un temps de calme un grand nombre de requins : c'eſt un animal terrible. Il vient au tour des navires, & dévore tout ce qu'on laiſſe tomber. Il eſt dangereux de ſe baigner pour lors. Le requin, d'un ſeul coup de dent, coupe un homme en deux. Nous en prîmes pluſieurs & de fort gros, qui peſoient plus de 600 livres. On les prend avec un hameçon peſant ſix ou ſept livres, auquel on attache un morceau de chair. Cet animal qui eſt très-vorace, avale tout à coup l'un & l'autre. Il faut plus de 50 hommes pour l'élever & le mettre à bord : encore faut-il être ſur ſes gardes, car d'un coup de ſon gouvernail, (c'eſt ainſi qu'on appelle ſa queue, il rompra & jambes & cuiſſes de celui qu'il pourra joindre. Son cœur eſt fort petit, à proportion de ſa groſſeur; mais il eſt d'une vivacité étonnante. Je l'ai fait arracher à pluſieurs; & quoiqu'il fût ſéparé du corps & percé de coups de couteau,

il palpitoit encore durant trois & quatre heures, & avec tant de violence, qu'il repoussoit la main qui le pressoit fortement contre du bois.

Le 10 du même mois, on reconnut à la couleur de l'eau que nous étions dans la riviere de la Plate, où nous avions dessein d'entrer pour vendre notre prise à *Buenos-ayres*. On sonda ce jour-là, & on trouva 40 brasses de fond. Le lendemain on se trouva à 4 brasses, ce qui fit juger que nous étions sur le banc des Anglois & en danger de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi, parce que plusieurs vaisseaux Anglois y ont échoué & péri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la riviere pour se retirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'Isle des Loups : c'est une terre stérile, toute couverte de pierres & de sables, où les loups marins se retirent. Cet animal a la tête semblable aux chiens : il a pardevant deux aîlerons qui lui servent de pattes; dans tout le reste, il ressemble à un poisson.

Le 15, on découvrit les montagnes de Maldonal & l'Isle de Flore, & le 16 on mouilla dans la baye de *Montevidiol*, qui est un Cap de la terre-ferme. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant

ſans avoir des pilotes du pays, parce que cette riviere eſt remplie de bancs où plusieurs vaiſſeaux ſe ſont perdus.

Le lendemain on fit partir le canot pour *Buenos-ayres*, d'où nous étions encore éloignés de 40 lieues, afin de donner avis au Gouverneur de notre arrivée, & de prendre des pilotes qui puſſent nous conduire au port. Cette contrée eſt délicieuſe. La terre y eſt couverte d'une multitude innombrable de beſtiaux: on y voit preſque de tous côtés des plaines à perte de vue, coupées & arroſées par de petites rivieres & des ruiſſeaux qui y entretiennent une verdure perpétuelle, où de grands troupeaux de bœufs & de vaches s'engraiſſent. Les cerfs & les autruches y ſont ſans nombre: les perdrix & les faiſans s'y prennent à la courſe, & on les tue à coup de bâton. Les canards, les poules d'eau & les cygnes y ſont très-communs. Ce ſeroit l'endroit du monde le plus commode pour ſe rafraîchir, s'il n'y avoit rien à craindre pour les vaiſſeaux; mais cette riviere eſt fort dangereuſe: le 26, nous penſâmes périr d'un coup de vent, qui nous jetta ſur une roche cachée ſous l'eau, dont nous nous tirâmes heureuſement.

Le 1er de Mai, nous mouillâmes à trois lieues de *Buenos-ayres* : cette Ville n'eſt pas achevée, les maiſons y ſont aſſez mal bâties ; elles ne ſont la plupart que de terre : on y voit une forteresſe qui n'eſt pas conſidérable ; nous y avons un collége où l'on enſeigne les humanités.

Vous vous attendez ſans doute, mon Révérend Pere, que je vous entretienne ici de la floriſſante Miſſion du Paraguay, où l'on voit ſe retracer l'innocence & la piété des premiers fideles. Cette Miſſion conſiſte en quarante groſſes bourgades, habitées uniquement par des Indiens qui ſont ſous la direction des Peres Jéſuites Eſpagnols. Les plus conſidérables bourgades ſont de 15 à 20 mille ames : ils choiſiſſent tous les ans le chef qui doit préſider à la bourgade, & le Juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intérêt & la cupidité, cette ſource de tant de vices, eſt entiérement bannie de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recueille chaque année, ſont mis en dépôt dans des magaſins publics, dont la diſtribution ſe fait à chaque famille, à proportion des perſonnes qui la compoſent. La ſimplicité & la candeur de ces bons

Indiens eſt admirable. Des Miſſionnaires qui ont gouverné long-temps leur conſcience, m'ont aſſuré que, dans preſque toutes leurs confeſſions, à peine trouve-t-on matiere pour l'abſolution. Après la grace de Dieu, ce qui les a conſervés, & ce qui les conſerve encore dans une ſi grande innocence de mœurs, c'eſt l'attention particuliere des Rois d'Eſpagne à ne pas permettre qu'ils aient la moindre communication avec les Européens. Si la néceſſité du voyage oblige les Eſpagnols à paſſer par quelqu'une des bourgades Indiennes, il leur eſt défendu expreſſément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maiſon deſtinée pour leur logement, où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur eſt néceſſaire ; les trois jours expirés, on les conduit hors de la bourgade, à moins que quelque incommodité ne les y arrête.

Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention, mais ils en ont beaucoup pour imiter toutes ſortes d'ouvrages qui leur tombent entre les mains, & leur adreſſe eſt merveilleuſe. J'ai vu de leur façon de très-beaux tableaux, des livres imprimés correctement, d'autres, écrits à la main avec beaucoup de délicateſſe ;

les orgues & toutes sortes d'instrumens de musique y sont communs : ils font des montres, ils tirent des plans, ils gravent des cartes de géographie ; enfin ils excellent dans tous les ouvrages de l'art, pourvu qu'on leur en fournisse des modeles. Leurs Eglises sont belles, & ornées de tout ce que leurs mains industrieuses peuvent travailler de plus parfait.

Il seroit difficile de vous faire connoître, d'un côté, combien il en a coûté de peines & de travaux aux Missionnaires pour gagner ces peuples à Jesus-Christ, & pour les instruire parfaitement des vérités chrétiennes ; &, d'un autre côté, jusqu'où va l'attachement & la tendresse de ces Néophytes, pour ceux qui les ont engendrés en Jesus-Christ. Un des Missionnaires m'a raconté, que, navigeant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau & fut incontinent emporté par le courant. Aussitôt les Indiens se jetterent dans la riviere ; les uns nageant entre deux eaux le portoient sur leur dos, les autres le soutenoient par les bras, tous le menerent ainsi jusqu'au bord du fleuve, sans craindre

pour eux-mêmes le péril dont ils se délivrerent.

Après cette petite digreſſion, je reviens à la ſuite de mon voyage. La ſaiſon étant trop avancée pour paſſer le Cap de Horn, nous fûmes contraints d'hiverner dans la riviere ; car nous avions alors l'hiver dans ces contrées, pendant que vous aviez l'été en Europe. Nous nous poſtâmes proche des iſles de Saint-Gabriel, à une lieue de terre. Auſſitôt que nous eûmes mouillé, pluſieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande, & d'autres rafraîchiſſemens. Ces Indiens vont à la chaſſe des bœufs, qu'ils prennent fort aiſément : ils ne font que leur jetter au col un nœud coulant, & enſuite ils les menent par-tout où ils veulent. Avant notre départ, des Indiens d'une autre Caſte vinrent nous trouver : ils ſont la plûpart idolâtres, belliqueux & redoutés dans toute l'Amérique méridionale. Il regne parmi ces peuples un uſage qui nous ſurprit étrangement : leur coutume eſt de tuer les f mmes dès qu'elles paſſent trente ans : ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que 24 ans : un de ces Indiens me dit qu'elle étoit déja bien

vieille, & qu'elle n'avoit plus gueres à vivre, parce que dans peu d'années on devoit l'aſſommer. Nos Peres ont converti à la foi un aſſez grand nombre d'Indiens de cette Caſte. Il eſt à ſouhaiter pour les femmes qu'on les puiſſe tous convertir.

Le 25 de Septembre, on mit à la voile pour ſortir de la riviere, & le lendemain on vint mouiller à *Montevidiol*. Lorſque nous y paſſâmes au mois d'Avril en montant la riviere, nous penſâmes y périr : nous y courûmes un danger bien plus grand cette ſeconde fois. Nous y fûmes pris d'un ouragan ſi affreux, que, pendant ſix heures, nous nous crûmes perdus ſans reſſource. Cinq ancres que nous avions mouillées ne purent tenir, & nous tombions ſur la côte toute eſcarpée de pointes de rochers, où il n'étoit pas poſſible de nous ſauver. Je vis alors couler bien des larmes & former beaucoup de ſaintes réſolutions. On fut ſur le point de couper tous les mats pour ſoulager le navire : mais avant que d'en venir à cette exécution, j'exhortai l'équipage à implorer le ſecours de Dieu. Nous fîmes un vœu à ſainte Roſe, Patrone du Pérou, & nous promîmes qu'auſſi-tôt que nous ſerions ar-

rivés au premier port du Pérou, nous irions en procession à l'église, nuds pieds & en habits de pénitens; que nous y entendrions une messe chantée solemnellement, & que nous participerions aux saints mysteres avec toute la dévotion dont nous étions capables. A peine eûmes-nous fait ce vœu, que nous nous apperçûmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres qui jusqu'alors n'avoient fait que glisser sur le fond sans pouvoir mordre, s'arrêterent tout à coup, & peu-à-peu le vent s'appaisa.

Le 30, nous partîmes de *Montevidiol*, & sortant d'un danger, nous tombâmes dans un autre où notre navire devoit mille fois périr, si nous eussions eu du vent. Nous rangeâmes l'Isle de Flore à la portée du canon; & étant par son travers, nous échouâmes sur une pointe de roche, où immanquablement le navire se fût ouvert, si nous n'eussions pas été en calme. Nous nous en tirâmes sans aucun dommage: le vent contraire qui survint ensuite, nous obligea de rester quelques jours proche de l'Isle. Nous eûmes la curiosité d'y aller: on n'y voit que des loups & des lions marins. Le lion marin ne differe du loup marin, que par de longues soies qui lui

pendent du col. Nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux : on en tua quelques-uns : le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer : il suffit de les frapper sur le bout du nez, & incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure ; mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers, ou un peu avancés dans les terres : comme ils ne sont que ramper, il est aisé de leur couper le chemin : cependant si vous faisiez un faux pas, & qu'ils pussent vous atteindre, ce seroit fait de votre vie : d'un seul coup de dent, ils couperoient le corps d'un homme en deux.

Le 1^er^ de Novembre nous passâmes le détroit le Maire en peu de temps, parce que les courans nous étoient favorables. Nous entrâmes le soir dans la baye du bon Succès pour y faire de l'eau. Cette baye est de la Terre-de-Feu, vis-à-vis de l'extrémité de l'isle des Etats, qui forme, avec la Terre-de-Feu, le canal ou détroit le Maire. Nous y restâmes cinq jours. La veille de nôtre départ, comme nous étions à terre, un Indien sortit du bois voisin, auquel on fit signe d'approcher. Il approcha en

effet, mais toujours en défenſe, tenant ſon arc prêt à tirer. On lui préſenta du pain, du vin & de l'eau-de-vie; mais à peine l'avoit-il portée à la bouche qu'il la rejettoit. On lui fit faire le ſigne de la croix, & on lui mit un chapelet au col. Comme nous entrions dans le canot pour retourner à bord, il jetta un cri qui reſſembloit à une eſpece de heurlement mêlé de je ne ſçai quoi de plaintif; il parut auſſi-tôt une trentaine d'autres Indiens, à la tête deſquels étoit une femme toute courbée de vieilleſſe. Ils s'approcherent du rivage pouſſant de ſemblables cris, & tâchant par des ſignes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils étoient tout nuds, à la réſerve de la ceinture qui étoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur viſage étoit peint de rouge, de noir & de blanc. Ils portoient au col un collier fait de coquillages, & au poignet des bracelets de peau. Ils ne ſe ſervent que de fleches, & au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fuſil, taillée en fer de pique. Ces gens-là me parurent aſſez dociles, & je crois que leur converſion ne feroit pas difficile.

Le 5 nous ſortîmes de ce port, & les

courans qui y sont très-violens, nous firent passer & repasser cinq fois le détroit.

Le 15 nous doublâmes le cap de Horn par les 57 degrés 40 minutes latitude méridionale. Nous eûmes durant trente jours des vents violens & contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots & des vents qui nous emportoient, tantôt au sud, tantôt à l'ouest, & qui ne nous firent pas faire vingt lieues en route. Il faisoit un froid fort piquant. Ce qui nous consola dans ce mauvais temps, c'est que pendant plus de quarante jours nous n'eûmes jamais de nuit.

Le 9 de Décembre étant par les 50 degrés, nous découvrîmes un navire: on l'attendit; c'étoit le vaisseau nommé le Prince des Asturies, de soixante-six pieces de canon. Il étoit réduit à une étrange extrémité, car il manquoit absolument de vivres. On l'assista de tout ce que l'on put. J'y trouvai le Pere Covarruvias, Jésuite Espagnol, qui revenoit de Rome avec la qualité de Provincial de la province du Chili, à qui je procurai quelques rafraîchissemens.

Le 21 étant par les 37 degrés 40 minutes, nous découvrîmes la terre: nous

n'étions éloignés que de vingt lieues de la Conception. Nous y entrâmes le ſoir. Il y avoit trois navires François prêts à retourner en Europe, ſçavoir les deux Couronnes, le Saint Jean-Baptiſte, & le Comte de Torigni. Le Pere Baborier arriva deux jours après nous, & nous continuerons le voyage enſemble. Ce Pere me parut bien uſé des fatigues de la mer, & encore plus des travaux que ſon zèle lui a fait entreprendre dans le navire ſur lequel il étoit.

Voilà, mon Révérend Pere, bien du temps que nous ſommes ſortis de France, & il faut encore plus d'un an avant que nous puiſſions arriver à la Chine. Il ſemble que cette terre chérie fuie devant nous. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices, en l'union deſquels je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Jacques de Haze, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Jean-Baptiste Arendts, Provincial de la même Compagnie dans la Province Flandro-Belgique.

A Buenos-Aires, ce 30 Mars 1718.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Depuis trente années que, par la miséricorde de Dieu je me suis consacré à ces Missions, rien ne m'a été plus sensible que de me voir éloigné de ceux avec qui j'ai passé mes premieres années, & dont le souvenir m'est toujours infiniment cher. Mais le Seigneur qui nous a séparés, nous réunit dans le même esprit & dans le même dessein que nous avons de procurer sa gloire.

Après avoir passé vingt-deux ans auprès des Indiens, on m'en a retiré pour me donner le gouvernement du

College du Paraguay : c'eſt un fardeau qui étoit au-deſſus de mes forces, & dont j'ai été chargé malgré moi : je m'attendois à finir mes jours avec mes chers Néophites, & je n'ai pu les quitter ſans douleur. Il n'eſt pas ſurprenant, mon Révérend Pere, qu'un Miſſionnaire qui a cultivé pendant pluſieurs années une peuplade nombreuſe d'Indiens, conſerve pour eux un tendre attachement, ſur-tout lorſqu'il voit que Dieu bénit ſes inſtructions, & qu'il trouve dans les peuples qui lui ſont confiés, une piété ſolide, un véritable amour de la priere, & la plus vive reconnoiſſance envers ceux qui les ont tirés du ſein des forêts, pour les réunir en un même lieu, & leur enſeigner la voie du Ciel. C'eſt ce que je trouvois dans mes Néophites. Vous jugerez vous-même combien cette ſéparation me fut amere par le ſimple récit de ce qui ſe paſſa lorſque je fus ſur le point de les quitter.

Le jour que je partis du bourg Notre-Dame de Lorette, cinq mille Indiens me ſuivirent fondant en larmes, élevant les mains au Ciel, & me criant d'une voix entrecoupée de ſanglots : Hé quoi, mon Pere, vous nous abandonnez donc ? Les

meres levoient en l'air leurs enfans que j'avois baptisés, & me prioient de leur donner ma derniere bénédiction. Ils m'accompagnerent ainsi pendant une lieue entiere jusqu'au fleuve où je devois m'embarquer. Quand ils me virent entrer dans la barque, ce fut alors que leurs cris & leurs gémissemens redoublerent. Je sanglottois moi-même, & je ne pouvois presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux, & je vous avoue que je ne crois pas avoir jamais ressenti de douleur plus vive.

Nous reçûmes, en l'année 1717, un secours de soixante-dix Missionnaires. Il y en avoit onze de la seule province de Baviere, pleins de mérite & de zèle. Je fus surpris de ne point voir dans ce nombre un seul de nos Peres de Flandres : ce n'est pas que je m'imagine que l'ardeur pour les Missions les plus pénibles se soit tant soit peu ralentie parmi eux, mais je me doute que les Supérieurs, dans la crainte de perdre de bons sujets, en auront retenu cette année-là plusieurs qui aspiroient au bonheur de joindre leurs travaux aux nôtres. Oserois-je vous le dire, mon Révérend Pere, ne craignons point que Dieu se

laiſſe vaincre en libéralité : pour un homme de mérite que vous accorderez à ces Miſſions, il vous en donnera dix autres qui auront encore plus de vertu & plus de talens que celui dont vous vous ſerez privé.

La même année les beſoins de notre Miſſion m'appellerent à Cordoue du Tucuman. Je fis ce voyage, qui eſt de trois cens lieues, accompagné de quelques-autres Miſſionnaires, dont deux furent maſſacrés par les barbares, avec environ trente *Guaraniens* leurs Néophites. Ils ſe jetterent d'abord ſur le Pere Blaiſe de Sylva (c'eſt le nom du premier qui avoit gouverné pendant neuf ans cette province), ils lui cafferent toutes les dents, ils lui arracherent les yeux, & enſuite l'aſſommerent à coups de maſſue. Le Pere Joſeph Maco (c'eſt le ſecond), fut tué preſque au même inſtant, & je vis toute en feu la barque où il étoit. Je devois m'attendre au même ſort, car ils venoient fondre ſur moi avec fureur ; mais les Indiens qui m'accompagnoient dans ma barque, s'aviſerent de décharger quelques-uns de leurs mouſquets qui les mirent en fuite.

Ces Barbares qu'on appelle *Payagas*, errent continuellement ſur les fleuves,

dans des canots qu'ils font aller avec une vîtesse extrême, & ils tendent de perpétuelles embûches aux Chrétiens & aux Missionnaires. Ce sont eux qui massacrerent, il y a peu de temps, le Pere Barthelemy de Blende, de la maniere que je vous le raconterai dans la suite de cette lettre.

La Mission des *Guaraniens* & celle des *Chiquites* sont fort étendues. Les premiers sont rassemblés dans trente bourgades différentes, situées sur les bords du fleuve *Parana*, & du fleuve *Uruguay*. Les seconds, qu'on appelle *Chiquites*, parce qu'ils habitent dans des cabanes fort basses, sont du côté du Pérou, & l'on pénétre dans leur pays par la ville de Sainte-Croix de la Sierra. Il y a vingt-huit ans que le Pere de Arce en fit la découverte, il les rassembla, avec des travaux infinis, en cinq bourgades, qui sont très-nombreuses, & qui se peuplent tous les jours de nouveaux fideles. Des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages, séparent ces deux Nations.

Il y a deux chemins pour se rendre chez les *Chiquites*, le premier, en passant par le Pérou; ce chemin est fort long, & c'est néanmoins celui que nos Mission-

naires ſont obligés de prendre : il eſt entrecoupé de rivieres qu'on ne peut paſſer à gué qu'en certaines ſaiſons de l'année. On pourroit tenir un autre chemin qui eſt la moitié plus court, en s'embarquant ſur le fleuve Paraguay, mais il a été inconnu juſqu'ici, & c'eſt toujours inutilement qu'on a tenté d'en faire la découverte. Le fleuve & les terres par où il faudroit paſſer, ſont occupées par des peuples barbares, ennemis jurés des Eſpagnols, & de ceux qui profeſſent le Chriſtianiſme. Les uns ſont toujours à cheval, & battent ſans-ceſſe la campagne : ils ne ſe ſervent point de ſelles, & ils montent leurs chevaux à nud. De toutes ces Nations barbares, c'eſt la Nation des *Guaycuréens* qui eſt la plus nombreuſe, & en même-temps la plus féroce. Le gibier eſt leur nourriture ordinaire ; & quand il leur manque, ils vivent de lézards, & d'une eſpece de couleuvres fort grandes. Les autres, au contraire, demeurent preſque toujours ſur le fleuve, où ils rodent continuellement dans des canots faits de troncs d'arbres : ils ne vivent guere que de poiſſon : ils ſont preſque tous de la Nation des *Payaguas*, Nation perfide & cruelle, qui eſt ſans ceſſe

cesse en embuscade pour surprendre & massacrer les Chrétiens. Tous ces Barbares adorent le Démon, & l'on dit qu'il se montre à eux de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau.

Sur la fin de l'année 1714, le Pere Louis de Rocca, Provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux *Chiquites*, par le fleuve Paraguay. Il choisit, pour cette entreprise, deux hommes d'une vertu rare & d'un courage extraordinaire ; sçavoir, le Pere de Arce & le Pere de Blende, qui travailloient avec un grand zèle dans la Mission des *Guaraniens*. Le Pere Laurent Daffe, Missionnaire de la Province Gallo-Belgique, s'étoit offert pour cette expédition en la place du Pere de Blende ; mais les Supérieurs eurent d'autres vues sur lui, & lui donnerent le soin d'une bourgade de quatre mille Indiens.

Les deux Missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trente Néophites Indiens qu'on leur avoit donné pour les accompagner, dont quelques-uns sçavoient la langue des *Payaguas*. Ils arriverent au commencement de l'année 1715, à la ville de l'Assomption, qui

eſt comme la capitale du Paraguay. Quand ils y eurent pris quelques jours de repos, le Pere Recteur du College leur fit équiper un vaiſſeau où l'on mit les proviſions néceſſaires pour une année. Ce fut le vingt-quatre Janvier qu'ils s'embarquerent : ils furent conduits au vaiſſeau par le Gouverneur & par les principaux de la ville. Le vaiſſeau étoit précédé de deux eſquifs qui alloient à la découverte, afin de prévenir toute ſurpriſe de la part des Barbares.

Ils avoient fait plus de cent lieues ſur le fleuve, ſans trouver un ſeul de ces Infideles, lorſqu'ils apperçurent une barque remplie de *Payaguas* qui étoient ſans arme & ſans défenſe. Ces Barbares aborderent le vaiſſeau dans la poſture de gens qui demandoient du ſecours. En effet, ils raconterent d'une maniere très-touchante la triſte ſituation où ils ſe trouvoient. « Nous ſommes en proie, » dirent-ils, à deux ennemis redoutables » qui infeſtent l'un & l'autre rivage, & » qui ont conjuré notre perte : aux » *Guaycuréens*, d'une part, nos ennemis » jurés ; &, de l'autre, aux Braſiliens » qui viennent tout récemment de ſur- » prendre dans le bois pluſieurs de nos » femmes & de nos enfans, & les ont

» emmenés pour en faire leurs esclaves.
» C'en est fait de notre Nation, si
» vous n'avez pitié de nos malheurs:
» nous ne demandons pas mieux que de
» vivre, comme les autres Indiens, sous
» la conduite des Missionnaires, de pro-
» fiter de leurs instructions, & d'em-
» brasser la foi Chrétienne; ne nous
» refusez pas cette grace».

Les deux Peres furent touchés de ce discours : ils permirent aux *Payaguas* de les suivre dans leurs canots, & ils les conduisirent dans une isle assez vaste, où ils étoient à couvert des insultes de leurs ennemis. Ce fut là que les *Payaguas* formerent à la hâte une espece de village où ils s'établirent avec leurs femmes & leurs enfans. Le Pere de Blende passoit les jours & les nuits à apprendre leur langue, afin de les instruire, & il le faisoit avec succès, car la crainte les avoit rendus si dociles, qu'ils écoutoient avec avidité les instructions du Missionnaire, & les répétoient sans cesse, de sorte que toute l'isle retentissoit continuellement du nom de Jesus-Christ.

Cependant le Pere de Arce qui cherchoit à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des *Chiquites*, essaya

de mettre pied à terre en différens endroits, mais ce fut inutilement. Les *Guaycuréens* qui avoient pressenti son dessein, tenoient la campagne, & ils étoient en si grand nombre, qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le Pere prit donc le parti de chercher une autre route. Il laissa dans l'isle un de ses Néophites pour continuer d'instruire les *Payaguas*, & il se fit accompagner par quelques-uns d'eux qui le suivoient dans leurs canots. Après diverses tentatives toutes inutiles, il arriva enfin à un lac d'une grandeur immense, où le fleuve Paraguay prend sa source.

Les *Payaguas* qui étoient à la suite des Missionnaires, voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre des Brasiliens, projetoient secretement entr'eux de tuer ceux qui étoient dans le vaisseau, & de s'en emparer : ils cachoient leur perfide dessein sous des marques spécieuses d'amitié & de reconnoissance, tandis qu'ils observoient avec soin ce qui se passoit dans le vaisseau, & qu'ils épioient le moment d'exécuter leur projet. Le Pere de Arce se trouvant au milieu du lac, jugea que, gagnant le rivage, il pourroit se frayer un chemin chez les

Chiquites. C'eſt pourquoi il laiſſa le Pere de Blende dans le vaiſſeau, avec quinze Néophites Indiens & deux Eſpagnols qui conduiſoient la manœuvre; & il le chargea de l'attendre ſur ce lac juſqu'à ce qu'il ramenât le Pere Provincial qui étoit allé viſiter les bourgades des *Chiquites* par le chemin du Pérou. Il ſe mit donc, avec quinze autres Indiens, dans les deux eſquifs; & s'étant pourvu des proviſions néceſſaires, il gagna le rivage qui étoit fort éloigné. Il y aborda avec ſes compagnons, il ſe fit lui-même une route vers les *Chiquites*, &, après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs bourgades.

Les *Payaguas* voyant partir le Pere de Arce & un bon nombre d'Indiens, jugerent qu'il étoit temps de ſe rendre maîtres du vaiſſeau : ils allerent chercher leurs compagnons qui étoient dans l'iſle; &, ſous prétexte de venir écouter les inſtructions du Miſſionnaire, ils monterent tous dans le vaiſſeau. Auſſi-tôt qu'ils y furent entrés, ils ſe jetterent avec furie ſur nos gens qu'ils trouverent déſarmés, & ils les tuerent à coups de dards. Ils épargnerent néanmoins trois perſonnes; le Pere de Blende dont les manieres tout-à-fait aimables

avoient gagné le cœur du chef des *Payaguas ;* un des deux Eſpagnols qui gouvernoient le vaiſſeau, dont ils avoient beſoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite ; & un Néophite de leur Nation, qui, ſçachant parfaitement leur langue, devoit ſervir d'interprête. Ce fut, autant qu'on peut le conjecturer, au mois de Septembre de l'année 1715, qu'ils firent ce cruel maſſacre, & qu'ils enleverent le vaiſſeau.

Auſſi-tôt que les *Payaguas* ſe virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres Barbares le commandant du vaiſſeau, qui leur étoit déſormais inutile. Leur chef fit dreſſer une méchante hutte pour ſervir de logement au Pere de Blende, & il laiſſa auprès de lui le Néophite qu'il avoit amené pour lui ſervir d'interprête. On peut aiſément ſe figurer ce que le Miſſionnaire eut à ſouffrir ſous un ciel brûlant, & au milieu d'un peuple ſi féroce. Il ne ceſſoit tous les jours de leur prêcher la loi Chrétienne, ſoit par lui-même, ſoit par le moyen de ſon interprête ; il n'épargnoit ni les careſſes ni les marques d'amitié, capables de fléchir leurs cœurs : tantôt il leur repréſentoit les feux éternels de l'enfer, dont ils ſeroient

infailliblement la victime, s'ils persévéroient dans leur infidélité & dans leurs désordres : d'autre fois il leur faisoit la peinture des récompenses que Dieu leur promettoit dans le Ciel, s'ils se rendoient dociles aux vérités qu'il leur annonçoit. Il parloit à des cœurs trop durs pour être amollis : ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, sur-tout les jeunes gens qui ne pouvoient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence & à la dissolution avec laquelle ils vivoient : ils regarderent le Pere comme un censeur importun, dont il falloit absolument se défaire, & sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent le temps que leur chef, qui aimoit le Missionnaire, étoit allé dans des contrées assez éloignées ; & aussi-tôt qu'ils le sçurent partis, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme apostolique. François (c'est le nom du Néophite qui étoit son interprête) se douta de leur dessein : il eut le courage d'aller assez loin au-devant d'eux, & de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteints, il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditoient, & il s'efforça, tantôt par des prieres, tantôt par des menaces, de

les détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher, il ne fit qu'avancer à soi-même le moment de sa mort : ces Barbares se jetterent sur lui, l'emmenerent assez loin, & le massacrerent à coups de dards. Ce Néophite avoit passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade des *Guaraniens*, où il avoit vécu dans une grande innocence, & il s'étoit présenté de lui-même aux Missionnaires pour les accompagner dans leur voyage.

Cette mort ne put être ignorée du Pere de Blende, & il vit bien qu'on ne tarderoit pas à le traiter avec la même inhumanité. Il passa la nuit en prieres pour demander à Dieu les forces qui lui étoient nécessaires dans une pareille conjoncture, & se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompoit point ; dès le grand matin il entendit les cris tumultueux de ces barbares qui avançoient vers sa cabane. Il mit aussi-tôt son chapelet au col, & il alla au-devant d'eux sans rien perdre de sa douceur naturelle : quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux, il se mit à genoux, la tête nue, &, croisant les mains sur

la poitrine, il attendit, avec un visage tranquille & serain, le moment auquel on devoit lui arracher la vie. Un des jeunes *Payaguas* lui déchargea d'abord un grand coup de massue sur la tête, & les autres le percerent en même temps de plusieurs coups de lance. Ils le dépouillerent aussi-tôt de ses habits, & ils jetterent son corps sur le bord du fleuve pour y servir de jouet à leurs enfans : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se déborderent.

Ce fut ainsi que le Pere de Blende consomma son sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa constance, & ils publierent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vu mourir personne avec plus de joie & de tranquillité. Il étoit né à Bruges le 24 d'Août de l'année 1675 de parens considérables par leur noblesse, par leurs richesses, & encore plus par leur probité & leur vertu. Ce fut dans une famille si Chrétienne qu'il puisa dès son enfance les sentimens de la plus tendre piété. Il entra dans notre Compagnie à Malines, où en peu de temps il fit de grands progrès dans les vertus propres de son état. Après avoir enseigné les belles lettres & achevé ses études de Théologie, il fit de fortes instances auprès

de ſes Supérieurs pour les engager à lui permettre de ſe conſacrer aux Miſſions des Indes : il obtint avec peine la permiſſion qu'il demandoit avec tant d'ardeur, & il fut deſtiné à la Miſſion du Paraguay. Il ſe rendit en Eſpagne, & étant obligé d'y faire quelque ſéjour juſqu'au départ des vaiſſeaux, il y édifia ceux qui le connurent, par ſon zele & par ſa piété.

Il s'embarqua au port de Cadix avec l'Archevêque de Lima, & un grand nombre de Miſſionnaires qui alloient dans l'Amérique : à peine ſe trouverent-ils en pleine mer, qu'ils furent attaqués & pris par la flotte Hollandoiſe, nonobſtant le paſſeport qu'ils avoient de la feue Reine d'Angleterre. Ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux priſonniers de mettre pied à terre ; il n'y eut que l'Archevêque de Lima qu'on retint dans ſon Vaiſſeau avec le Pere de Blende qui lui ſervoit d'interprête, parce que les Hollandois vouloient les tranſporter en Hollande. Le Prélat fut ſi charmé du Miſſionnaire, qu'il le prit pour le directeur de ſa conſcience : il eut la conſolation de l'avoir toujours avec lui, non-ſeulement en Hollande, mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flan-

dre & par la France pour s'en retourner en Eſpagne. Les choſes ayant changé de face, & le Prélat n'étant plus deſtiné pour l'Amérique, il fit tous ſes efforts pour retenir auprès de lui le Pere de Blende, juſqu'à lui offrir une penſion conſidérable. Le Pere fut ſenſible à cette marque d'eſtime & de confiance que lui donnoit un Prélat ſi reſpectable, mais en même-temps il le conjura de ne pas s'oppoſer à la volonté de Dieu qui l'appelloit à la Miſſion des Indes. Il s'embarqua donc une ſeconde fois, & il arriva le 11^{e} d'Avril à Buenos-ayres.

Il étoit d'une douceur, d'une modeſtie, & d'une innocence de mœurs ſi grande, qu'il étoit regardé comme un ange, & c'eſt le nom que lui donnoient communément ceux qui avoient quelque liaiſon avec lui. Il avoit une dévotion tendre pour Notre-Seigneur & pour ſa ſainte Mere, & il ſe portoit à toutes les choſes qui concernent le ſervice divin avec une ferveur qui éclatoit juſques ſur ſon viſage, principalement lorſqu'il célébroit les Saints Myſteres. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Buenos-ayres, il fut envoyé dans le pays des *Guaraniens*, où, après avoir appris la langue,

il se consacra à leur instruction. S'étant offert pour l'expédition dont j'ai parlé, il finit ses travaux, ainsi que je viens de le dire, par une mort aussi illustre qu'elle est précieuse aux yeux de Dieu. On a sçu les particularités de sa mort d'un des *Payaguas* qui en fut témoin oculaire, & qui étant tombé entre les mains des Espagnols, fut envoyé par le Gouverneur du Paraguay dans les bourgades des *Guaraniens*, pour y être instruit des vérités chrétiennes.

Revenons maintenant au Pere de Arce. Il étoit chargé, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette Lettre, de découvrir le chemin le plus court par le fleuve Paraguay, qui devoit faciliter aux Missionnaires l'entrée dans le pays des *Chiquites*, & donner le moyen aux Provinciaux de visiter les bourgades nouvellement chrétiennes. La route qu'on tenoit par le Pérou étoit peu praticable : outre les fatigues d'un voyage de près de 800 lieues qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay : c'est ce qui a fait qu'aucun Provincial n'a pu jusqu'ici visiter ces Missions : le seul Pere de Rocca s'est senti

assez de force pour une si pénible entreprise. Il alla donc par la voie ordinaire du Pérou, jusqu'à la bourgade de Saint Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay. Il avoit réglé que de-là il envoyeroit un Missionnaire avec plusieurs Indiens *Chiquites* jusqu'au fleuve pour y joindre le Pere de Arce; que ces Indiens emmeneroient le Pere de Blende, qui remplaceroit chez les *Chiquites* le Missionnaire; que pour lui il retourneroit au Paraguay avec le Pere de Arce par le fleuve : & que de cette maniere on connoîtroit parfaitement ce chemin qui étoit très-court, en comparaison de celui du Pérou, & qui engageoit à beaucoup moins de dépenses & de fatigues.

Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avoit projetté : mais s'étant rendu au lieu marqué, & n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau; de plus le Missionnaire qu'il avoit envoyé, ayant rapporté à son retour que tous les soins qu'il s'étoit donné pour le découvrir avoient été inutiles, il perdit toute espérance, & il prit la résolution de s'en retourner dans la Province par le même chemin par lequel il étoit venu. Il avoit déja quitté la Nation

des *Chiquites*, & il étoit bien au-delà de Sainte-Croix de la Sierra, lorſqu'il lui vint un exprès avec des lettres du Pere de Arce, par leſquelles il marquoit ſon arrivée dans l'une des bourgades des *Chiquites*, & il le prioit de revenir ſur ſes pas, afin de s'en retourner au Paraguay par le chemin qu'il avoit enfin découvert. Le Pere de Rocca balançoit s'il s'expoſeroit de nouveau aux fatigues qu'il avoit eſſuyées, & aux riſques qu'il avoit couru dans un voyage ſi long & ſi difficile: ceux qui l'accompagnoient l'en diſſuadoient fortement; mais comme il eſt d'un courage que nulle difficulté ne rebute, il ſe détermina à rebrouſſer chemin, & il dépêcha un Indien pour en donner avis au Pere de Arce. Celui-ci jugeant qu'il étoit inutile d'attendre le Pere de Rocca, partit auſſi-tôt avec quelques *Chiquites* pour ſe rendre au lac, où il avoit laiſſé le vaiſſeau, afin d'y diſpoſer toutes choſes pour le retour: mais en y arrivant il fut bien étonné de ne trouver ni vaiſſeau ni barque. Comme il n'avoit nulle défiance de la perfidie des *Payaguas*, il crut que les proviſions ayant manqué au Pere de Blende, qui n'avoit pas reçu de ſes nouvelles depuis trois

mois, il s'en étoit retourné au Paraguay. Sur quoi il prit une résolution qui fait assez connoître l'intrépidité avec laquelle il affrontoit les plus grands périls : il fit couper sur le champ deux arbres qui ne sont pas fort gros dans ces contrées-là ; il les fit creuser & joindre ensemble en forme de bateau, & c'est sur une si fragile machine qu'il résolut de faire trois cens lieues avec six Indiens (car le bateau n'en pouvoit pas contenir davantage) pour se rendre au Paraguay, où il avoit dessein d'équiper un autre vaisseau sur le quel il viendroit chercher le Pere de Rocca. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre à ce Pere, dans laquelle il l'instruisoit de l'embarras où il s'étoit trouvé, & du parti qu'il avoit pris : en même-temps il le prioit instamment de demeurer quelques mois parmi les *Chiquites*, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Cependant le Pere de Rocca arriva à la bourgade des *Chiquites* la moins éloignée du fleuve, & ayant appris que le Pere de Arce avoit pris les devants pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour l'aller joindre. C'étoit au mois de Décembre où les

pluies font abondantes & continuelles : il étoit monté fur une mule qui n'avançoit qu'à peine dans ces terres graffes & marécageufes ; fouvent même il étoit obligé de defcendre & de marcher dans l'eau & dans la fange, dont la mule ne pouvoit fe tirer fans ce fecours. Il avoit fait environ cinquante lieues, toujours trempé de la pluie, & ne pouvant prendre de repas & de fommeil que fur quelque colline qui s'élevoit au-deffus de l'eau, lorfqu'il reçut la lettre du Pere de Arce. Ces triftes nouvelles l'affligerent fenfiblement, mais il adora avec une parfaite foumiffion les ordres de la Providence, & il s'en retourna vers les *Chiquites* d'où il venoit. Il fut un mois dans ce voyage, où il fouffrit toutes les incommodités qu'on peut imaginer.

Cependant le Pere de Arce & fes fix Néophytes navigeoient dans leur petit bateau fur le grand fleuve Paraguay. Ils furent apperçus des *Guaycuréens* qui les affaillirent & les maffacrerent impitoyablement. C'eft ce qu'on a appris du même *Payagua*, qui a fait le détail de la mort du Pere de Blende. Il n'a pu dire ni le lieu ni les circonftances de la mort du Pere de Arce : ce qu'il

y a de certain, c'eſt que ce Miſſionnaire a prodigué ſa vie dans une occaſion où il s'agiſſoit de procurer la gloire de Dieu, & de faciliter la converſion des Indiens. Il nâquit le 9 Novembre de l'année 1651, dans l'iſle de Palma l'une des Canaries. Ses parens, qui étoient Eſpagnols, l'envoyerent en Eſpagne pour y faire ſes études. Ce fut-là qu'il entra dans notre Compagnie. Il vint enſuite dans la Province du Paraguay, & il enſeigna pendant trois ans, avec ſuccès, la Philoſophie à Cordoue du Tucuman. Peu après étant attaqué d'une maladie mortelle, il s'adreſſa à ſaint François Xavier qu'il honoroit particuliérement; & il fit vœu de ſe dévouer, le reſte de ſes jours, au ſalut des Indiens, ſi Dieu lui rendoit la ſanté. Il la recouvra auſſi-tôt contre toute eſpérance. Après avoir paſſé quelques années dans la Miſſion des *Guaraniens*, il entra chez les *Chiriguanes* qui confinent avec le Pérou: le naturel féroce & indomptable de ces peuples rendirent ſes travaux preſque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connoiſſance de la Nation des *Chiquites*; & ayant trouvé un Indien qui ſçavoit parfaitement leur langue, il ſe mit à

l'apprendre, afin d'être en état de travailler à leur converſion. Quelques Néophytes *Guaraniens* l'accompagnerent chez les *Chiquites*. Il raſſembla ces Barbares diſperſés dans les forêts, avec des peines & des fatigues dont le détail ſeroit trop long. Enfin, avec le ſecours de quelques Miſſionnaires qu'on lui envoya, il forma cinq nombreuſes peuplades : de ſorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle Chrétienté. C'étoit un homme fort intérieur, détaché entiérement de lui-même, d'un courage à tout entreprendre, infatigable dans les travaux, intrépide au milieu des plus grands dangers ; en un mot, qui avoit les vertus propres d'un homme apoſtolique.

Telle a été, mon Révérend Pere, la mort toute récente de ces deux Miſſionnaires. Si nous apprenons dans la ſuite quelqu'autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part. Leur ſang fertiliſera ſans doute ces terres infideles, & y produira, ſelon la penſée de Tertullien, le précieux germe de la foi. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices en l'union deſquels je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.

A la ville de Las Corrientes, ce 26 Septembre 1730.

Mon Révérend Pere,

La paix de Notre Seigneur.

A peine suis-je arrivé dans ces Missions auxquelles j'aspirois depuis si long-temps, que j'ai l'honneur de vous écrire & de vous faire, comme je vous le promis en partant, le détail de ce qui s'est passé dans le cours de mon voyage.

Ce fut le 24 de Décembre de l'année 1729, que nous sortîmes de la baye de Cadix. Les cinq premiers jours, nous eûmes à essuyer une tempête presque continuelle: mais elle nous fut favorable, en ce qu'elle nous mit bientôt à la vue du fameux Pic de Ténériffe. Ensuite les calmes ou les vents

contraires nous retinrent jufqu'au jour des Rois, que nous entrâmes, vers les dix heures du matin, dans la baye de Sainte-Croix de l'Ifle de Ténériffe. Nous y reftâmes quelques jours pour faire nos provifions d'eau, de mats, de vivres, &c., & pour donner le temps de s'embarquer à quelques familles Canariennes, lefquelles devoient peupler Montévide, fituée à l'embouchure du grand fleuve de la Plata.

Si vous voulez avoir une jufte idée de l'Ifle Ténériffe, imaginez-vous un amas de montagnes & de rochers affreux entre lefquels fe trouve le Pic. Il fe découvre rarement, parce qu'il eft prefque toujours dans les nues ou entouré de brouillards. On dit qu'il a perpendiculairement deux lieues & demie de hauteur. Quoi qu'il en foit, il eft certain qu'il n'eft pas au-deffus de la premiere région de l'air : car il eft tellement couvert de neige, que, quand le foleil l'éclaire, il n'eft prefque pas poffible de fixer les yeux fur fon fommet. La grande Canarie eft fi efcarpée, que, quoiqu'elle foit à quatorze lieues de diftance de cette baye, on voit néanmoins toutes les côtes.

Pendant que nous étions à la vue de

l'Isle, les habitans de la ville de Laguna apperçurent nos navires du haut de leurs montagnes ; & nous prenant pour des Anglois, ils en donnerent avis au Capitaine général de Sainte-Croix & des Isles Canaries. Quatre mille Canariens parurent armés de fusils ; ils n'avoient pas encore vu de si grands vaisseaux dans leur baye. Mais leur frayeur se dissipa aussi-tôt que nous les eûmes salués de onze coups de canon. Ils vinrent à bord de notre navire, qui étoit la Capitaine, & nous apporterent divers rafraîchissemens.

Nous ne remîmes à la voile que le 21 Janvier vers les sept heures du matin, avec un bon vent froid nord-ouest. Nous n'étions pas encore tout-à-fait hors du détroit que forment la grande Canarie & l'Isle de Ténériffe, que les vents nous devinrent contraires. Il nous fallut louvoyer pendant deux jours entre ces Isles ; & ce n'étoit pas sans crainte que le sud-est, qui soufloit alors, ne nous jouât quelque mauvais tour. Enfin, le 24, les vents furent nord-est, & nous commençâmes à faire bonne route ; & il n'y a guere eu de plus heureuse navigation que la nôtre, puisque nous jettâmes l'ancre devant Buenos-Ayres

trois mois après notre départ de Téneriffe.

Si vous étiez un peu Pilote, je pourrois vous envoyer mon journal : car il est bon de vous dire que je prenois hauteur tous les jours. Notre premier Pilote comptoit plus sur mon point pour assurer le sien, que sur celui du second Pilote ; jusques-là qu'il ne vouloit pas pointer sa carte avant que j'eusse pointé la mienne ; & alors il pointoit en ma présence.

Comme nous donnions la route aux deux autres navires qui nous accompagnoient, le navire Saint-François vint un jour nous dire de prendre plus à l'est, & qu'il s'estimoit par 359 degrés de longitude. Le premier Pilote me pria de faire la correction depuis notre départ de la pointe de la grande Canarie ; je convins avec lui, à quelques minutes près, & nous nous estimâmes par 357 degrés de longitude : c'est pourquoi nous ne voulûmes pas changer de route, & les autres prirent le parti de nous suivre.

Le 26 de Janvier, nous arrivâmes au Tropique du Cancer, & nous commençâmes à entrer sous la Zone Torride ; mais comme le soleil étoit dans

la partie du ſud, la chaleur fut ſupportable.

Le 3^e^ de Février, qu'il faiſoit ſans doute grand froid chez vous, nos Miſſionnaires commencerent à ſe plaindre du ſoleil; mais c'étoit s'en plaindre de bonne heure. Enfin, le 7 du même mois, je convins ſans peine avec eux qu'il faiſoit chaud. Nous étions alors par 4 degrés 6 minutes de latitude nord, c'eſt-à-dire, preſqu'au milieu de la Zone Torride.

Pour nous rafraîchir, nous fûmes ſurpris, l'après-midi, d'un calme tout plat. Sur le ſoir, le Ciel s'obſcurcit, & nous avertit d'être ſur nos gardes. Un navire préſente alors un ſpectacle fort ſerieux: vous en ſeriez certainement édifié, car il n'y a point de Maiſon Religieuſe où le ſilence ſoit mieux obſervé. Notre vaiſſeau, qui portoit trois cens hommes d'équipage, paroiſſoit une vraie Chartreuſe. La mer étoit charmante & unie comme une glace, mais le Ciel devint affreux. On ne peut ſe figurer de nuit plus terrible: d'épouvantables éclats de tonnerre ſe faiſoient entendre, & ne finiſſoient point; le Ciel s'ouvroit à chaque inſtant, & à peine pouvoit-on reſpirer. L'air étoit

embraſé, point de pluie, & pas le moindre ſouffle de vent. C'eſt ce qui fut notre ſalut : car ſi la mer eût été d'auſſi mauvaiſe humeur que le Ciel, ç'eut été fait de nous. Nous reſtâmes en calme le 8 & le 9, & nous continuâmes à beaucoup ſouffrir de la chaleur.

Il ne faut pas oublier de vous marquer de quelle maniere les matelots reçoivent ces feux follets, que les anciens appelloient Caſtor & Pollux, lorſque l'on en voyoit deux ; & Helena, quand il n'en paroiſſoit qu'un. Je vous ai dit que tout notre bord gardoit un morne ſilence. Nos matelots le rompirent vers minuit, lorſqu'ils apperçurent Helena ſur la dunette du grand mat.

Ce feu eſt ſemblable à la flamme d'une chandelle de groſſeur médiocre, & de la couleur d'un bleu blanchâtre. Ils commencent d'abord à entonner les Litanies de la ſainte Vierge, & quand ils les ont achevées, ſi le feu continue, comme il arrive ſouvent, le Contremaître le ſalue à grand coups du ſifflet dont il ſe ſert pour commander à l'équipage. Lorſqu'il diſparoît, ils lui crient tous enſemble : Bon voyage. S'il paroît de nouveau, les coups de ſifflet recommencent

recommencent, & se terminent par le même souhait d'un heureux voyage.

Ils sont persuadés que c'est S. Elme, protecteur des gens de mer, qui vient leur annoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse & descend jusqu'à la pompe, ils se croyent perdus sans ressource. Ils prétendent que, dans un certain navire, S. Elme ayant paru sur la girouette du grand mât, un Matelot y monta, & trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent S. Elme, qui étoit de l'Ordre de S. Dominique, tenant à la main un cierge allumé.

Ils sont si entêtés de cette idée, que le Chapelain du navire le S. François ayant voulu les désabuser, ils s'en offenserent extrêmement, & peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'hérétique. Un jour que je me trouvai sur le tillac avec le second Pilote & le Contremaître, ils me demanderent ce que je pensois de ce phénomene : je leur en dis mon sentiment, & je leur en expliquai la cause ; ce que je n'aurois eu garde de faire en présence des Matelots.

Enfin, le 9 Février, le vent commença à fraîchir, & nous reçûmes un de ces coups terribles qu'on nomme

ouragans. Malheur au navire qui se trouve à la voile. Heureusement nous avions pris nos précautions, car la mer parut tout-à-coup en fureur.

Ces vents terribles viennent ordinairement du sud-est, & sont accompagnés d'un déluge d'eau, qui, par son poids, empêche la mer de s'élever lorsqu'ils passent. Ils durent pour l'ordinaire un demi-quart d'heure; ensuite la mer est très-agitée : puis succede le calme que nous trouvâmes bien long, car il dura quatre jours, & la chaleur étoit excessive. Enfin vint un petit vent qui, soufflant de temps en temps, nous aida à passer la Ligne le 16 vers minuit, par 357 degrés de longitude, selon notre estime.

Le 18, que le Ciel étoit beau & serain, on fit la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de baptême. C'est un jour de Fête pour l'équipage, & je ne crois pas qu'il y ait de comédie plus divertissante que celle qu'il nous donna.

Le 19 il s'éleva un sud-est, & nous eûmes bon frais. Nous faisions route avec le navire Saint-François, qui étoit une petite demi-lieue à côté de nous au-dessous du vent. Il voulut faire une

courtoisie, qui étoit de nous passer par la proue, mais il la paya cher : il piqua le vent de maniere que son mât de grande hune se rompit, & amena, par sa chute, le grand perroquet & le perroquet d'artimon, avec toutes leurs voiles & leurs cordages. Nous allâmes aussi-tôt le reconnoître, afin de lui prêter secours, s'il en avoit besoin ; mais, par un double bonheur, cette avarie arriva pendant le temps du dîner, & les mâts & les voiles tomberent dans le vaisseau ; sans quoi, la mer étant assez grosse, il couroit risque de se perdre, avant qu'on eût pu couper tous les cordages.

Autant qu'un Navire présente je ne sçai quoi de majestueux, lorsqu'il marche avec toutes ses voiles, autant paroît-il ridicule lorsqu'on le voit ainsi démâté. On tâcha de réparer ce désordre, mais vainement : le mat du grand hunier qu'ils avoient de relais, ne se trouva pas assez sûr, de sorte qu'ils ne purent porter le reste du voyage, ni le grand perroquet, ni leur grand hunier, sinon avec les trois ris serrés. Le perroquet d'artimon qu'on avoit aussi de relais, fut trop court, & ne pouvoit porter qu'une demi-voile, de maniere que

tous les ſoirs il reſtoit cinq à ſix lieues derriere nous, & nous obligeoit de ſerrer toutes les nuits de voiles, pour lui donner le temps de nous joindre ; ce qui nous retint ſur mer près de trois ſemaines plus que nous ne devions y être. Cependant nous arrivâmes à Montevide dans le fleuve de la Plata huit jours après lui, ainſi que je le dirai plus bas.

Le vingt-ſixieme, que nous étions par dix degrés de latitude ſud, & par trois cens cinquante-deux degrés de longitude, le ſoleil nous paſſa à Pic, dans un ciel très-ſerain. Il ſe préparoit à nous bien chauffer, mais un vent d'eſt qui nous faiſoit faire deux lieues par heure, l'en empêcha.

Enfin le 11 de Mars nous ſortîmes de la Zone torride, & nous vînmes chercher l'hyver, en vous envoyant l'été dont nous étions bien las.

Le douzieme, nous penſâmes être ſurpris d'un de ces ouragans dont je vous ai parlé : & à peine eûmes-nous le temps de ſerrer nos voiles. La mer étoit horrible : j'étois reſté ſur le tillac avec les deux pilotes, & les autres Miſſionnaires étoient dans la chambre.

A peine eûmes-nous amené les voiles, qu'un coup de mer donna contre la poupe

avec tant de fureur, que le Navire s'en ébranla, comme s'il eût donné sur un banc de sable. La pluie qui redoubla alors, me fit descendre dans la chambre, où je les trouvai tous à genoux & à demi morts de peur. Le coup de mer avoit remonté de la poupe par quatre grandes fenêtres qu'on tenoit toujours ouvertes, & en avoit bien mouillé plusieurs; les autres crurent qu'ils étoient sur le point de couler à fond. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant ainsi consternés, & eux-mêmes revenus de leur frayeur prirent le parti d'en rire avec moi.

Le treizieme après midi le débris d'un Navire nous passa par le côté: il portoit encore le grand mat. Nous criâmes de toutes nos forces, pour voir s'il n'y avoit point quelque malheureux qui eût échappé du naufrage, mais personne ne nous répondit. Nous ne fûmes pas sans inquiétude, car le navire Saint Martin nous avoit perdu dès le quatorzieme degré de latitude nord, & nous craignions qu'il ne lui fût arrivé quelque disgrace.

Le vingt-cinquieme, fête de l'Annonciation, l'équipage crut voir la terre: la joie fut grande parmi tous les passagers. Nous crûmes que c'étoit la côte du Brésil, car nous étions par la hauteur

du rio grande ; mais ayant pris le large ; & le ſoleil ayant bien éclairci l'horiſon, cette terre, qui étoit apparemment de la neige, diſparut tout à coup. Il eſt vrai que l'eau avoit changé de couleur, c'eſt pourquoi nous ſondâmes, & nous ne trouvâmes que cinquante braſſes d'eau : mais il nous parut que nous étions ſur un banc de ſable, nommé *le Placer*, qui court cinquante lieues le long de la côte du Bréſil ; & à midi, ayant ſondé de nouveau, nous ne trouvâmes plus de fond.

Le lendemain 26, ayant couru partie au large & partie vers la terre, nous nous trouvâmes par quatre-vingt braſſes. Le 27, à deux heures après midi, nous ne trouvâmes que vingt braſſes ; nous étions par trente-quatre degrés & demi de latitude ; mais il étoit trop tard pour entreprendre de chercher la terre, nous fûmes obligés de mettre à la cape.

Le 28 un brouillard épais qui s'étoit élevé, nous empêcha de courir : il ſe diſſipa vers le midi, & nous ne vîmes plus le navire ſaint François, qui s'étoit haſardé à aller découvrir la terre, & qui en effet la reconnut en peu d'heures. Pour nous qui fûmes pris de calme, nous ne pûmes la reconnoître que le 30e à midi,

C'étoit l'Isle de Castillos qui n'est pas éloignée du Cap de Sainte Marie, lequel est à l'embouchure du fleuve de la Plata.

Le 31^{e}. un petit vent nous faisoit courir la côte ; mais vers les cinq heures du soir, n'ayant pu monter une pointe de terre, il nous fallut virer de bord, & bien nous en prit, car à peine avions-nous viré, qu'il s'éleva un vent furieux du sud-est. Ce fut le seul danger évident que nous courûmes, car il y avoit à craindre que nous n'allassions nous perdre sur la côte. Nous nous dégageâmes, & nous prîmes tellement le large, que le 2 d'Avril nous ne trouvâmes plus de fond, ayant couru plus de cinquante lieues de large à la mer.

Enfin le vent changea, mais les trois jours suivans, nous fûmes presque toujours en calme. Le peu de vent qui survint le 6^{e}, nous mit par la hauteur du Cap de Sainte Marie, & le lendemain nous apperçûmes l'Isle de *Lobos*, qui est la premiere que forme le fleuve de la Plata.

Le navire Saint François avoit mouillé le deuxieme du mois devant Montevide, où les Espagnols ont établi une Colonie, & où ils ont bâti une forteresse pour s'opposer au dessein que les Portugais avoient de s'en emparer. Le troisieme

navire, nommé Saint Martin, qui nous avoit si fort inquiété, y étoit arrivé dès le 29 Mars, avec les familles qu'il transportoit de la grande Canarie. Nous n'eûmes ce bonheur que le neuvieme à sept heures du soir; il arriva en même temps une grande tartane qu'on avoit envoyé nous chercher jusqu'aux Castillos. Le navire Saint François avoit pris le même jour la route de Buenos-ayres.

Comme le plus grand nombre des Missionnaires étoit sur notre bord, que nous avions un gros temps à essuyer, & que le fleuve de la Plata est plus dangereux que la mer, notre Procureur général étoit dans de grandes inquiétudes.

Le dixieme après midi nous levâmes l'ancre de Montevide, & le jour suivant à onze heures nous apperçûmes le navire Saint François qui mouilla l'ancre pour nous attendre. Nous nous saluâmes par une décharge de tout notre canon.

Un instant après notre Procureur général vint à notre bord, transporté de joie de retrouver tous ses Missionnaires en parfaite santé, après environ trois mois que nous étions partis des Canaries: de huit cens personnes que nous étions dans les trois vaisseaux, il n'y a eu qu'un

ſoldat à bord du S. François, qui ſoit mort à l'entrée du fleuve de la Plata : il n'y eut pas même de malades, & l'on peut dire que nous arrivâmes en plus grand nombre que nous n'étions partis de Teneriffe, car pluſieurs Canariennes, qui s'étoient embarquées ſur le vaiſſeau de Saint Martin étant enceintes, accoucherent durant le voyage.

Il n'y a que quarante lieues de Montevide à Buenos-ayres ; mais comme le fleuve eſt ſemé de bancs de ſable, on ne peut y naviger qu'avec une extrême précaution, & il faut mouiller toutes les nuits. Cela eſt aſſez agréable pour ceux qui ne ſont point obligés de virer au Cabeſtan : mais c'eſt alors l'enfer des matelots. Chaque navire fait voile avec ſes deux chaloupes, qui vont devant lui à un quart de lieue, toujours la ſonde à la main, & qui marquent par un ſignal la quantité d'eau qui ſe trouve.

Enfin le quinzieme Avril jour du Vendredi Saint un peu après le ſoleil couché, nous jettâmes l'ancre devant Buenos-ayres à trois lieues de la ville, & nous ne débarquâmes que le dix-neuvieme, parce que les Officiers royaux n'avoient pu venir plutôt faire leur viſite.

Le fleuve de la Plata est très-poissonneux ; il abonde principalement en Dorades : l'eau en est excellente, on n'en boit pas d'autre, mais elle est très-laxative, & si avant que d'y être accoutumé, on en boit avec excès, elle purge extraordinairement.

Vous jugez bien que tant de Missionnaires nouvellement arrivés, ne furent pas long-temps sans être partagés dans les différentes Missions auxquelles on les destinoit : treize furent envoyés d'abord aux Missions des *Garanis :* le R. P. Provincial emmena les autres avec lui à Cordoue du Tucuman. Il me laissa à Buenos-ayres jusqu'à son retour, pour me conduire lui-même dans d'autres Missions dont il devoit faire la visite.

Je me consolois de ce retardement, parce que je retrouvai dans cette ville une Mission aussi laborieuse que celle des Indiens réunis dans les peuplades. Elle m'occupoit jour & nuit, & Dieu bénit mes travaux.

Il y avoit à Buenos-ayres plus de vingt mille negres ou négresses qui manquoient d'instruction, faute de sçavoir la langue Espagnole. Comme le plus grand nombre étoit d'Angola, de Congo & de Loango, je m'avisai d'apprendre la

langue d'Angola, qui eſt en uſage dans ces trois Royaumes. J'y réuſſis, & en moins de trois mois, je fus en état d'entendre leurs confeſſions, de m'entretenir avec eux, & de leur expliquer la Doctrine chrétienne tous les Dimanches dans notre Egliſe.

Le R. Pere Provincial, qui fut témoin de la facilité que Dieu me donnoit d'apprendre les langues, avoit le deſſein de m'envoyer dans les Miſſions des Chiquites, dont la Langue extrêmement barbare, exerce étrangement la patience de ceux qui travaillent à la converſion de ces peuples. Ce ſont des ſauvages naturellement cruels, parmi leſquels il faut avoir toujours ſon ame entre ſes mains.

Il y avoit environ un an que j'étois occupé à l'inſtruction des negres de Buenos-ayres, lorſque je fis reſſouvenir le R. P. Provincial de l'eſpérance qu'il m'avoit donnée de me conſacrer à la Miſſion des Chiquites. Il me mena avec lui, ſans cependant me rien dire de la détermination qu'il avoit priſe.

Quand nous fûmes arrivés à la ville de Santafé, je lui demandai ſi nous ne paſſerions pas plus loin. Il me répondit que l'état déplorable où ſe trouvoit la province, que les infideles infeſtoient

de toutes parts, ne permettoit gueres l'entrée de ces Miſſions ; qu'il ne ſçavoit pas même s'il pourroit aller à Cordoue, pour y continuer ſa viſite.

Ses raiſons n'étoient que trop bien fondées : le nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés dans la Province, occupoit tous les paſſages, & il n'y avoit nulle ſûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-ayres à *Santafé.*

La façon dont on voyage au milieu de ces vaſtes déſerts, eſt aſſez ſinguliere. On ſe met dans une eſpece de charrette couverte, où l'on a ſon lit & ſes proviſions de bouche. Il faut porter juſqu'à du bois, à moins qu'on ne paſſe par les forêts. Pour ce qui eſt de l'eau, on n'en manque gueres, parce qu'on trouve fréquemment des ruiſſeaux ou des rivieres ſur les bords deſquels on s'arrête. Nous fîmes ſoixante lieues ſans preſque aucun riſque, mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernieres qui reſtoient à faire juſqu'à *Santafé.*

Les barbares *Guaycarus* ſe ſont rendus maîtres de tout ce pays ; ils courent continuellement la campagne, &, plus d'une fois, ils ont tâché de ſurprendre

la ville de *Santafé*. Ils ne font jamais de quartier ; ceux qui tombent entre leurs mains, ont auſſi-tôt la tête coupée ; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nuds, & ſe peignent le corps de différentes couleurs, excepté le viſage ; ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes ſont l'arc, les flèches, une lance & un dard, qui ſe termine en pointe aux deux bouts, & qui eſt long de quatre à cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part ; ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé.

Ces barbares ne ſont pas naturellement braves ; ce n'eſt qu'en dreſſant des embuſcades qu'ils attaquent leurs ennemis ; mais avant que de les attaquer, ils pouſſent d'affreux hurlemens, qui intimident de telle ſorte ceux qui n'y ſont pas faits, que les plus courageux en ſont effrayés & demeurent ſans défenſe ; ils redoutent extrêmement les armes à feu, & dès qu'ils voyent tomber quelqu'un des leurs, ils prennent tous la fuite ; mais il n'eſt pas facile, même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne reſtent pas un moment à cheval

dans la même posture. Ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied, & d'un fouet, composé de quatre ou cinq lanieres d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quand ils se voyent poursuivis de près, ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes, & se jettent dans la riviere, où ils nagent comme des poissons, ou bien ils s'enfoncent dans d'épaisses forêts, dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur peau, à la longue, s'endurcit de telle sorte, qu'ils deviennent insensible aux piquures des épines & des ronces, au milieu desquelles ils courent sans même y faire attention.

Ces infideles nous tinrent pendant trois nuits dans de continuelles allarmes, & sans une escorte qu'on nous avoit envoyée, & qui faisoit continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns d'eux venoient de temps en temps examiner si nous étions sur nos gardes, enfin, nous arrivâmes heureusement à *Santafé*.

Comme le passage m'étoit fermé pour entrer dans la Mission des Chiquites,

je fus envoyé à celle des *Guaranis*. Ces Indiens réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la foi, & retracent à nos yeux la vie & les vertus des premiers fideles. De *Santafé* à la premiere peuplade, on compte deux cens vingt lieues, & cent cinquante jusqu'à la ville de *Las Corrientes*, par où je devois passer, & d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

J'ai déja dit que dans ces pays-ci, on voyage dans des charrettes couvertes; cette voiture étoit très-incommode pour le chemin que j'avois à faire, ayant à traverser huit ou neuf rivieres qui sont très-rapides quand il a plû, & une vingtaine de ruisseaux où l'on a presque les mêmes dangers à essuyer.

La maniere dont on passe ces rivieres vous surprendra sans doute, car je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'on y trouve des ponts comme en Europe. Ceux qui voyagent dans ces charrettes, les déchargent & les attachent à la queue des chevaux, qui les tirent à la nage. Souvent il arrive que les charrettes & les chevaux, emportés par les courans, disparoissent en un instant. La charge, & ceux qui ne sçavent pas nager, passent dans de petites nacelles, qu'on nomment *Pelota*: c'est un cuir de bœuf

fort ſec, dont on releve les quatre coins en forme de petit bateau. C'eſt à celui qui s'y trouve de ſe tenir bien tranquille ; car pour peu qu'il ſe donne de mouvement, il ſe trouve auſſi-tôt dans l'eau. C'eſt ainſi que je paſſai la célebre riviere *Corriente.*

Ce n'eſt pas là le ſeul péril qu'on ait à craindre ; les chemins ſont ſemés d'infideles nommés *Charuas* ; ils ſe diſent amis des Eſpagnols ; mais, à dire vrai, c'eſt ce qu'on appelle en Europe de francs voleurs de grand chemin. Ils ne vous tuent pas ſi vous leur donnez ſur le champ ce qu'ils demandent ; mais pour peu que vous héſitiez, c'en eſt fait de votre vie. Ils ſont nuds & armés de lances & de fleches. Quand ils vous parlent, ils ſe mettent en des poſtures, & font des contorſions de viſage auſſi affreuſes que ridicules : ils prétendent montrer par-là qu'ils ne craignent tien, & qu'ils ſont gens de réſolution.

J'en vis une troupe à dix lieues de *Santafé ;* ils ſont plus humains que ceux de leur Nation qui vivent dans les forêts, parce qu'ils ſe trouvent dans une étendue de pays où il y a quelques habitations Eſpagnoles. Il y avoit parmi eux un jeune homme de quatorze à quinze

ans. Je l'embraſſai avec amitié, & je tâchai de le retirer des mains de ces barbares; mais je ne pus rien gagner ſur ſon eſprit. Ils n'ont aucune demeure fixe; leurs maiſons ſont faites de nattes; & quand ils s'ennuyent dans un lieu, ils plient bagage, & portent leurs maiſons dans un autre.

Je reviens à la maniere dont je fis mon voyage, car je ne veux vous rien laiſſer ignorer de ce qui me regarde. Il n'étoit point queſtion de prendre des charrettes, parce que ceux qui emploient cette voiture tombent d'ordinaire entre les mains des *Charuas*. Je pouvois remonter la riviere *Parana*, mais on ne le jugea pas à propos; car, outre qu'il eût fallu y employer plus de deux mois, j'avois tout à craindre des infideles *Payaguas*, qui rôdent continuellement ſur ce grand fleuve. On détermina qu'étant d'un tempérament robuſte, je pourrois faire le voyage à cheval.

Ce fut donc le 18 d'Août que je partis de *Santafé*, accompagné de trois Indiens & de trois Mulatres, avec quelques chevaux & quatre mules. Je portois avec moi mon crucifix, mon bréviaire, un peu de pain & de biſcuit, avec une vache coupée par longues tranches, qu'on avoit fait ſécher au ſoleil. J'avois de

plus mon lit, & une petite tente en forme de pavillon.

Quand on se trouve à dix lieues de *Santafé*, ce n'est plus qu'un vaste désert plein de forêts, par où il faut passer pour se rendre à Sainte-Lucie, qui est une peuplade Chrétienne, éloignée de plus de cent lieues. Ces forêts sont remplies de tigres & de couleuvres, & l'on ne peut s'écarter de sa troupe, même à la portée du pistolet, sans courir de grands risques. Les gens de ma suite allumoient de grands feux pendant la nuit, & reposoient autour de ma tente.

C'est la coutume des *Charuas* de se retirer dans leurs maisons de nattes, au coucher du soleil, & de n'en point sortir durant la nuit, quand même ils entendroient le mouvement des voyageurs. C'est ce qui nous donnoit plus de facilité à éviter leur rencontre. Vers le midi, nous nous arrêtions dans quelque coin de la forêt à l'abri du soleil, mais sans cesser d'être à la merci des tigres & des couleuvres. Une heure avant le coucher du soleil, nous remontions à cheval, & le lendemain matin nous nous trouvions à dix ou douze lieues des *Charuas*. Nous prenions alors trois ou quatre heures de sommeil; mais de crainte qu'il ne prît fantaisie à ces bar-

bares de suivre la piste de nos chevaux, & de courir après nous au galop, nous nous remettions en route jusqu'à la nuit.

C'est ainsi qu'en treize jours j'arrivai à la ville de *Las Corrientes*. Nous pouvions faire ce voyage en dix jours, si nous eussions eu de meilleurs chevaux, quoique néanmoins on ne marche pas ici comme on voudroit; l'eau regle les journées, selon qu'elle est plus ou moins éloignée.

Ce qui m'a le plus fatigué dans ce voyage, ce sont les chaleurs brûlantes du climat. Un jour nous fûmes contraints pour nous en garantir, de nous enfoncer dans l'endroit le plus épais de la forêt. Je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus agréable; j'étois environné de jasmins d'une odeur charmante.

Outre les ardeurs insupportables du soleil, les barbares avoient mis le feu dans le bois, pour en faire sortir les tigres, dont ils se nourrissent. Quelquefois nous avions le feu à notre gauche, & il nous falloit marcher sur la terre encore fumante. D'autre fois, il falloit nous arrêter pour n'être pas coupés par les flammes.

C'est ce qui arriva un jour où le feu gagna l'autre côté d'un ruisseau assez

large, où nous nous croyions en ſûreté. Nous nous ſauvâmes à la hâte; mais, comme le vent nous portoit au viſage, il ſembloit que nous fuſſions à la bouche d'un four.

Enfin, j'arrivai ici en parfaite ſanté. Je n'ai plus que ſoixante-dix lieues à faire pour me rendre à mon terme. Il me faudra traverſer un marais pendant quatre lieues, & l'on m'aſſure que ce ſera bien marcher ſi je fais ces quatre lieues en deux jours.

Je pourrai dans la ſuite vous mander des choſes plus intéreſſantes. Deux nouveaux Miſſionnaires viennent d'entrer dans le pays des *Guananas*, pour travailler à la converſion des infidèles qui l'habitent. Ces Indiens ſont, dit-on, d'un excellent naturel. Comme cette nouvelle Miſſion n'eſt pas éloignée de celle de *Parana*, ſi j'y reſte, je ſerai à portée d'être informé des bénédictions que Dieu répandra ſur leurs travaux, & je ne manquerai pas de vous en faire part.

Il ne faut pas juger de ce pays par comparaiſon avec celui d'Europe. Les fatigues qu'on a à eſſuyer, ſur-tout dans les voyages, ſont inconcevables. On paſſe tout-à-coup des chaleurs les plus ardentes à un froid glaçant.

Cependant, malgré ces fatigues, il y a peu de Miſſionnaires qui n'aillent au-delà de ſoixante ans. La plûpart de ceux que nous avons trouvés, étoient ſi infirmes & ſi caſſés de vieilleſſe, qu'il falloit les porter en chaiſe à l'Egliſe pour y remplir les fonctions de leur miniſtere. Il ſemble que Dieu ait différé à les récompenſer de leurs travaux, qu'ils euſſent des ſucceſſeurs de leur zèle. Peu de temps après notre arrivée, ils acheverent leur carriere les uns après les autres. Je recommande à vos prieres la converſion de tant de barbares, & ſuis avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE

Du Pere Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.

A Buenos-Ayres, ce 21 Juin 1732.

Mon Révérend Pere,

La paix de Notre Seigneur.

Il y a environ deux ans que je vous écrivis de la ville de *Las Corrientes*, par où je passois pour me rendre aux Missions des *Guaranis*, auxquelles j'étois destiné, & où j'arrivai au mois d'Octobre de l'an 1730. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de ces peuples; graces à la protection de Dieu, & au goût singulier qu'il m'a donné pour les langues les plus difficiles, en peu de mois d'une application constante, je fus en état de confesser les Indiens, & de leur annoncer les vérités du salut.

Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mysteres de cette langue,

je fus ſurpris d'y trouver tant de majeſté & d'énergie ; chaque mot eſt une définition exacte qui explique la nature de la choſe qu'on veut exprimer, & qui en donne une idée claire & diſtincte. Je ne me ſerois jamais imaginé qu'au centre de la barbarie l'on parlât une langue, laquelle, à mon ſens, par ſa nobleſſe & par ſon harmonie, ne le céde gueres à aucunes de celles que j'avois appriſes en Europe ; elle a d'ailleurs ſes agrémens & ſes délicateſſes, qui demandent bien des années pour la poſſéder dans ſa perfection.

La Nation des Indiens *Guaranis* eſt partagée en trente peuplades, où l'on compte cent trente-huit mille ames, qui, par la ferveur de leur piété, & par l'innocence de leurs mœurs, nous rappellent les premiers ſiécles du Chriſtianiſme. Mais ces peuples reſſemblent aſſez à ces terres arides qui ont beſoin d'une continuelle culture. Ce qui ne frappe pas les ſens, ne laiſſe dans leurs eſprits que des traces légeres ; c'eſt pourquoi il faut ſans ceſſe leur inculquer les vérités de la foi, & ce n'eſt que par les ſoins aſſidus qu'on ſe donne à les inſtruire, qu'on les maintient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ces contrées ſont infeſtées de bêtes

féroces, & ſur-tout de tigres ; on y trouve diverſes ſortes de ſerpens, & une infinité d'inſectes qui ne ſont pas connus en Europe. Parmi ces inſectes, il y en a un ſingulier, que les Eſpagnols nomment *Piqué*, & les Indiens *Tung* : il eſt de la groſſeur d'une petite puce : il s'inſinue peu-à-peu entre cuir & chair, principalement ſous les ongles, & dans les endroits où il y a quelques calus. Là il fait ſon nid & laiſſe ſes œufs. Si l'on n'a ſoin de le retirer promptement, il ſe répand de tous côtés, & produit les plus triſtes effets dans la partie du corps où il s'eſt logé ; d'où il arrive qu'on ſe trouve tout-à-coup perclus ou des pieds ou des mains, ſelon l'endroit où s'eſt placé l'inſecte. Heureuſement on eſt averti de la partie où il s'eſt gliſſé, par une violente démangeaiſon qu'on y ſent. Le remede eſt de miner peu-à-peu ſon gîte avec la pointe d'une épingle, & de l'en tirer tout entier, ſans quoi il ſeroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiſeaux y ſont en grand nombre, mais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt ſortes de perroquets ; les plus jolis ne ſont pas plus gros qu'un petit moineau ; leur chant eſt

eſt à peu près ſemblable au chant de la linotte, ils ſont verts & bleus, & quand on les a pris, en moins de huit jours on les rend ſi familiers, qu'ils viennent ſur le doigt du premier qui les appelle.

C'eſt ſur-tout dans les marais qu'on voit des oiſeaux de toute eſpece, qui ſurprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, & par la diverſité de leur bec, dont la forme eſt ſinguliere. Les oiſeaux de proie y abondent, & il y en a d'une énorme grandeur.

Voilà tout ce que je vous puis dire d'un pays où je n'ai pas fait un long ſéjour, bien que je cruſſe y paſſer une partie de ma vie. Mais des ordres ſupérieurs m'appellent avec trois autres Miſſionnaires dant une autre Miſſion, qui doit en quelque façon nous être plus chere, puiſqu'on nous y promet de grands travaux, des croix, des tribulations de toutes les ſortes, & peut-être le bonheur de ſceller de notre ſang les ſaintes vérités que nous allons annoncer dans ces contrées barbares. Ces Peuples ſe nomment *Chiriguanes.*

Pour vous donner quelques connoiſſances de cette Nation, il faut reprendre les choſes de plus loin. Lorſque les

Guaranis se soumirent à l'Evangile, & que réunis par les premiers Missionnaires dans diverses Peuplades, ils commencerent à former une nombreuse & fervente Chrétienté, il se trouva parmi eux un certain nombre d'infideles, dont on ne put jamais vaincre la férocité, & qui refuserent opiniâtrément d'ouvrir les yeux aux lumieres de la foi.

Ces barbares craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple, prirent la résolution d'abandonner leur terre natale & d'aller chercher un asyle dans d'autres contrées ; dans cette vue ils passerent le fleuve Paraguay, & avançant dans les terres, ils fixerent leur demeure au milieu des montagnes.

Les Nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés en conçurent de la défiance, & après avoir délibéré sur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes, elles jugerent qu'étant nés sous un Ciel brûlant, & passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient résister long-temps aux rigueurs d'un si rude climat, & qu'ils y périroient bientôt de miseres. *Chiriguano*, disoient-elles en leur

langue, c'est-à-dire, le froid les détruira; & c'est de-là qu'est venu le nom de *Chiriguanes*, qu'ils ont conservé, pour se distinguer davantage des *Guaranis*, dont ils étoient sortis, & pour oublier entiérement leur patrie.

Ces Nations se trompoient dans leurs conjectures; les *Chiriguanes* multiplierent prodigieusement, & en assez peu d'années leur nombre monta à trente mille ames. Comme ces peuples sont naturellement belliqueux, ils se jetterent sur leurs voisins, les exterminerent peu-à-peu, & s'emparerent de toutes leurs terres.

Les *Chiriguanes* occupent maintenant une vaste étendue de pays sur les rivieres *Picolmaio* & *Parapiti*. On a tenté plusieurs fois de leur porter le flambeau de la foi, mais ces diverses tentatives n'ont eu aucun succès, & l'on n'a pu encore adoucir leur naturel féroce. Il y a cinq ou six ans que nous avions deux ou trois Peuplades; on en comptoit encore deux, dont l'une étoit gouvernée par trois Peres Dominicains, & l'autre par un Religieux Augustin.

Ces heureux commencemens donnoient quelque espérance, & l'on se flattoit de vaincre insensiblement leur opiniâtreté, & de les gagner à Jesus-Christ,

lorſque les Miſſionnaires Jéſuites découvrirent le complot qu'ils avoient formé, d'ôter la vie aux hommes apoſtoliques, qui travailloient avec tant de zele à leur converſion. Ils en informerent auſſitôt les Peres de ſaint-Dominique & le Religieux Auguſtin, afin qu'ils ſe précautionnaſſent contre la fureur de ces barbares ; celui-ci profita de l'avis ; mais les Peres de ſaint-Dominique étant avec un nombre de Chrétiens dans une eſpece de petit fort paliſſadé, ſe crurent en état de ſe défendre ſi l'on venoit les y attaquer. Leurs paliſſades ne tinrent pas long-temps contre la multitude des Indiens, & ces Peres furent maſſacrés d'une maniere cruelle.

La nouvelle de leur mort ne fut pas plutôt répandue dans les villes de *Tarija* & de Sainte-Croix de *la Sierra*, que les Eſpagnols réſolurent d'en tirer une prompte vengeance. Ils allerent chercher ces infideles juſques dans leurs plus hautes montagnes, en tuerent un grand nombre, & firent pluſieurs eſclaves.

Quelque temps après les Indiens *Chiquites*, qui ſont la terreur de toutes ces Nations, ſe joignirent aux Eſpagnols de Sainte-Croix, pénétrerent dans les montagnes des *Chiriguanes*, en tuerent trois cens, & en firent environ mille eſclaves.

Ces deux expéditions humilierent étrangement l'orgueil de ces barbares, qui se regardoient comme invincibles; ils ouvrirent enfin les yeux sur les malheurs dont ils étoient menacés; ils demanderent la paix, & pour preuve de la sincérité de leurs démarches, ils prierent instamment qu'on leur envoyât des Missionnaires Jésuites.

C'est sur les lettres pressantes que le Révérend Pere Provincial reçut du Viceroi de Lima, & du Président de l'Audience royale de *Chaquisaca*, qu'il me retira de la Mission des *Guaranis* pour me faire passer dans celles des *Chiriguanes*. J'ai l'avantage de sçavoir déjà leur langue, parce que c'est la même que celle des Indiens *Guaranis*, & par-là dès le lendemain de mon arrivée chez ces Barbares, je pourrai travailler à leur instruction. S'ils deviennent dociles aux vérités de l'Evangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste pays nommé *Chaco*. C'est-là le centre de la grande province du *Paraguay*, & en même temps l'asyle & comme le boulevard de l'infidélité. Ce pays est environné en partie vers le nord par les *Chiriguanes*: il a au sud *Las Corrientes*; *Salta* à l'occident, & à l'orient le grand fleuve *Paraguay*.

Pour ce qui est des *Chiriguanes*, quoiqu'ils habitent sous la Zone torride, les affreuses montagnes dont leur pays est couvert rendent le climat excessivement froid : ils ont à leur tête des Caciques qui sont des especes d'Enchanteurs adonnés aux sortileges & aux opérations magiques. Ce sont ces Chefs qui doivent être le premier objet de notre zèle, & ce n'est qu'après leur avoir fait goûter les vérités chrétiennes, qu'on peut espérer de se faire écouter du reste de la Nation. Cela seul doit vous faire juger des efforts que fera le démon, pour empêcher la destruction de son Empire, & des obstacles que nous aurons à surmonter pour établir la foi parmi ces Peuples.

Graces à Dieu, qui par sa miséricorde m'a appellé aux fonctions apostoliques, & qui m'inspire l'amour que je sens au fond du cœur pour ces pauvres barbares; je ne suis nullement effrayé, ni des fatigues que j'aurai à essuyer, ni des périls auxquels ma vie va être sans cesse exposée. C'est maintenant que je me regarde véritablement comme Missionnaire, parce que je vais éprouver tout ce que cet emploi a de plus laborieux & de plus pénible.

Je me souviens qu'étant sur mon dé

part d'Europe, & allant de Lille à Douay avec un de nos Peres, il me fit remarquer une vieille chaumiere qui tomboit en ruine, & me dit en riant : *telle sera aux Indes l'habitation du Pere Chomé.* Je vous avoue que j'en serois très-content, si je la trouvois parmi mes chers *Chiriguanes* : si j'en veux une semblable, il faudra que je la construise moi-même, & que je mette en œuvre le peu que je sçai d'architecture. Pour ce qui est de mes repas, si je veux me les procurer, ce ne pourra être qu'à la sueur de mon front, en cultivant moi-même la terre, pour en recueillir un peu de maïs; encore heureux, si lorsqu'il sera en herbe, les barbares n'y font pas paître leurs mules, comme il est arrivé à quelques-uns de nos Missionnaires qui se sont efforcés assez inutilement de les retirer de l'infidélité.

Cependant j'ai je ne sçai quelle confiance, que l'heure marquée par la Providence pour la conversion d'un si grand peuple, est enfin arrivée. Si la semence de l'Evangile jettée dans les cœurs de ces infideles y fructifie, ainsi que je l'espere de la Divine miséricorde, quantité de Nations voisines, encore plus barbares, présenteront un vaste

champ au zèle des plus fervens Missionnaires. Vous sentez assez tout le besoin que j'ai du secours de vos prieres. Je vous les demande avec instance, & suis avec beaucoup de respect, &c.

LETTRE

Du Pere Guillaume d'Etré, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Joseph Duchambge, de la même Compagnie.

A Cuença, dans l'Amérique méridionale, le 1er Juin 1731.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je ne sçai comment il s'est pu faire que depuis vingt-trois ans que je suis dans ces Missions de l'Amérique méridionale, je n'aie point reçu de vos lettres, & que vous n'en ayez point reçu pareillement des miennes. Je l'attribue en partie aux guerres que l'Espagne a eu à soutenir, & en partie aux malheurs qui nous sont arrivés: car, en premier

lieu, un vaisseau qui portoit deux de nos Missionnaires en Europe; sçavoir, le Pere Garrofali, & le Pere Delgado, fut pris par les Anglois entre Carthagene & Porto-Belo, & ces deux Peres laissés sur le bord de la mer, furent obligés de retourner à Quito. En second lieu, le Pere Castafieda & le Pere de la Puente, ayant été choisis pour aller à Rome, le premier est demeuré à Madrid dans l'emploi de Procureur Général de nos Missions; le second, y retournant accompagné de cinquante-cinq nouveaux Missionnaires, & apportant quantité de riches ornemens pour nos Eglises, a fait malheureusement naufrage. Quoi qu'il en soit, j'espere que cette lettre-ci n'aura pas le sort des autres; & pour suppléer au détail que je vous y faisois, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces Nations infidelles, & des diverses peuplades chrétiennes, qui se forment sur l'un & l'autre bord du grand fleuve Maragnon, ou, comme d'autres l'appellent, de la riviere des Amazones.

Ce fut en l'année 1706 que j'y arrivai, & mon premier soin fut d'apprendre la langue *del Inga*, qui est la langue générale de toutes ces Nations.

Quoique cette langue ſoit commune à tous les peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve ; cependant la plupart de ces Nations ont leur langue particuliere, & il n'y en a que quelques-uns dans chaque Nation qui entendent & qui parlent la langue dominante.

Auſſitôt que je commençai à entendre & à parler la langue *del Inga*, on me confia le ſoin de cinq Nations peu éloignées les unes des autres ; ſçavoir, des *Chayabites*, des *Cavapanas*, des *Parañapuras*, des *Muniches* & des *Ottanaves*. Ces Nations habitent le long de la riviere *Guallaga*, aſſez près du lieu où cette riviere ſe jette dans le fleuve Maragnon.

Après avoir paſſé ſept ans avec beaucoup de conſolation parmi ces peuples, à les inſtruire des vérités du ſalut, & à les entretenir dans la pratique des vertus chrétiennes, un plus vaſte champ s'ouvrit à mon zèle, & je l'aurois cru bien au-deſſus de mes forces, ſi je n'avois été perſuadé, que quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici bas ſa place, il ne manque pas de ſoutenir notre foibleſſe. On me nomma Supérieur Général & Viſi-

teur de toutes les Missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, & sur toutes les rivieres qui, du côté du nord & du midi, viennent se décharger dans ce grand fleuve.

Il ne m'étoit pas possible d'apprendre toutes les langues de ces diverses Nations; ces langues ayant aussi peu de rapport entr'elles, que la Langue Françoise en a avec la Langue Allemande. Le parti que je pris, pour n'être point inutile à la plus grande partie de ces peuples, fut d'avoir recours à ceux qui sçavoient en même-temps, & leur Langue naturelle, & la Langue *del Inga.* Avec leur secours, je traduisis en dix-huit Langues, par questions & par réponses, la Doctrine Chrétienne, & tout ce qu'on doit enseigner à ces Néophytes, soit en leur administrant les Sacremens, soit en les disposant à une sainte mort. Par ce moyen-là, sans entendre leur langue particuliere, je venois à bout de les instruire des vérités de la Religion.

Ce qui coûte le plus à un Missionnaire, qui ne connoît pas encore le génie de ces peuples, c'est d'entendre leurs confessions; elles deviennent quel-

quefois embarrassantes, selon la maniere dont on s'y prend, pour les interroger ; car il faut sçavoir qu'ils répondent bien moins selon la vérité aux questions qu'on leur fait, que conformément au ton & à la maniere dont on les interroge. Si on leur demande, par exemple, avez-vous commis tel péché ? Ils vous répondront *ari* qui veut dire *oui*, quoiqu'ils en soient très-innocens. Si on leur dit, n'avez-vous pas commis tel péché? ils répondent *mana*, qui signifie *non*, quoiqu'ils en soient très-coupables. Si ensuite vous faites les mêmes questions, prenant un autre tour, ils avoueront ce qu'ils ont nié, ou ils nieront ce qu'ils ont avoué.

C'est un autre embarras quand on veut tirer d'eux, combien de fois ils sont tombés dans le même péché. Ils sont si grossiers, qu'ils ne sçavent pas faire le moindre calcul. Les plus habiles d'entre eux ne comptent que jusqu'à cinq, & plusieurs ne vont pas plus loin que jusqu'au nombre deux. S'ils veulent exprimer les nombres trois, quatre, cinq, ils diront deux & un, deux & deux, deux fois deux & un : ou bien pour exprimer le nombre cinq, ils montreront les cinq doigts de la main droite ;

& s'il faut compter jusqu'à dix, ils montreront de suite les doigts de la main gauche. Si le nombre qu'ils veulent exprimer passe dix, ils s'asseyent à terre, & montrent successivement les doigts de chaque pied, jusqu'au nombre vingt. Comme cette maniere de s'expliquer est peu décente au Tribunal de la Pénitence, un Confesseur doit s'armer de patience, & leur entendre répéter le même péché, autant de fois qu'ils l'ont commis; ils diront, par exemple, j'ai fait tel péché une fois, je l'ai fait une autrefois, & ainsi du reste.

J'eus la consolation d'apprendre dans mes premieres excursions, que quatre nombreuses Nations infideles paroissoient disposées à écouter les Missionnaires & à embrasser la foi. Et en effet, elles renoncerent à l'idolâtrie, & se convertirent, les unes plutôt, & les autres plus tard, de la maniere que je vais vous le raconter.

Ces Nations sont les *Itucalis*, qui demeurent sur les bords d'une riviere nommée *Chambira Yacu*, laquelle vient se rendre dans le Maragnon, les *Yameos* qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du nord; les *Payaguas* & les *Iquiavates* qui habitent le

long de la rive orientale de la grande riviere *Napo*, laquelle ſe jette, comme les autres, dans le Maragnon.

Ceux qui marquerent le plus d'empreſſement pour ſe ſoumettre à l'Evangile, furent les *Itucalis*. Ils allerent d'eux-mêmes viſiter les Egliſes des peuplades chrétiennes ; ils demanderent avec inſtance un Miſſionnaire ; ils promirent de bâtir au plutôt une Egliſe ſemblable à celles qu'ils voyoient, avec une maiſon pour le Pere qui voudroit bien les inſtruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite, je trouvai l'égliſe & la maiſon achevées. Je demeurai un grand mois avec eux, & ils me fournirent libéralement tout ce qui étoit néceſſaire à ma ſubſiſtance. Tous les jours, matin & ſoir, ils venoient réciter les prieres, & entendre l'inſtruction que je faiſois aux uns en leur propre langue, & aux autres en la langue générale *del Inga*. Je conférai le baptême aux enfans que leurs parens me préſenterent, & à environ deux cens adultes que je trouvai ſuffiſamment inſtruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux inſtruire le reſte de leurs compatriotes, en leur promettant que

je reviendrois bientôt les voir, & donner le baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir.

Ces peuples sont plus séveres dans leurs mœurs, & ont moins d'obstacle au Christianisme que les autres infideles: malgré les chaleurs brûlantes du climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nuds. D'ailleurs, la polygamie qui est en usage parmi presque toutes ces Nations, n'est point permise chez eux, & ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est ce qui rend leur conversion plus aisée, & le Missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur mariage, en leur administrant ce Sacrement selon les cérémonies de l'Eglise.

Les *Yameos*, qui sont à une journée plus bas, dans les forêts voisines du *Maragnon*, ayant eu occasion de fréquenter une Nation toute Chrétienne de leur voisinage, demanderent pareillement un Missionnaire. Le Pere qui a la conduite des *Omaguas*, les alla voir, leur bâtit une église, les instruisit des vérités chrétiennes, & donna le baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette Nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre événement que je vais rap-

porter, donna lieu à l'établiſſement de trois peuplades dans la Province des *Yquiavates* & des *Payaguas*, qui habitent les terres arroſées par la grande riviere de *Napo*. Voici comment la choſe arriva. Des Indiens infideles avoient ſéduit & débauché un aſſez bon nombre de nos Néophites, & les avoient entraînés avec eux dans leurs habitations qui ſont le long de la riviere *Ucayalle*. J'appris cette nouvelle avec le plus vif ſentiment de douleur; & mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées, pour les ramener au bercail. Mais qu'aurois-je pu faire moi ſeul au milieu de ces Barbares? C'eût été me livrer témérairement & ſans fruit à leur fureur.

J'étois dans ces perplexités, lorſque ſix braves Eſpagnols, à la tête deſquels étoit le capitaine Cantos, s'offrirent de m'accompagner avec un nombre d'Indiens Chrétiens, capables de ſe faire reſpecter des Infideles. On fixa le jour du départ, & lorſqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots, qui formoient une petite armée navale. Chaque Eſpagnol commandoit cinquante Indiens. Les Eſpagnols étoient armés de leurs ſabres & de leurs fuſils:

les Indiens portoient leurs armes ordinaires, qui sont la lance, l'arc & les fleches. Nous descendîmes ainsi le fleuve *Maragnon* en fort bon ordre.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Ucayalle*, qui se jette dans le *Maragnon* du côté du midi, je reçus une lettre du Pere Louis Coronado, Missionnaire des *Payaguas*, qui déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les *Yquiavates* lui avoient député trente Indiens de leur Nation, pour le prier, ou de venir lui-même chez eux, ou de leur envoyer quelqu'un qui pût présider à la construction de l'église qu'ils vouloient bâtir, afin que le Pere qui leur seroit destiné, trouvât tout prêt à son arrivée, & qu'il n'eût plus qu'à les instruire; qu'il avoit reçu ces députés avec les plus grandes marques d'affection; & qu'après les avoir bien régalés, il leur avoit fait présent de ferremens, de couteaux, de fausses perles, de pendans d'oreilles, d'hameçons & d'autres bagatelles semblables, qui sont fort estimées de ces peuples; & qu'en les renvoyant, il leur avoit confié son domestique Espagnol, nommé Manuel Estrada, pour les aider à bâtir leur église; que ces perfides, séduits & in-

cités par quelques Indiens de la riviere *Putumayo*, ſoulevés contre les Peres Franciſcains leurs Miſſionnaires, avoient tué cet Eſpagnol en trahiſon; que lui-même étoit comme aſſiégé dans ſon quartier, avec un Frere Franciſcain, & vingt-cinq Néophites, ſans oſer paroître au dehors, & qu'on étoit obligé de faire tour à tour la ſentinelle, & d'être continuellement au guet, pour éviter toute ſurpriſe de la part de ces Barbares; qu'enfin ils ſe trouvoient dans un danger très-preſſant, & qu'il me prioit inſtamment de venir au plus vîte à leur ſecours.

Le capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit auſſi-tôt débarquer les troupes qui la compoſoient, & les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, & je leur en expliquai le contenu en langue *del Inga*. L'indignation fut générale, & tous s'écrierent qu'il n'y avoit point à délibérer, & que, ſans perdre un ſeul moment, il falloit ſe rembarquer, pour aller délivrer le Miſſionnaire, & venger la mort de l'Eſpagnol.

Comme je vis les Indiens fort animés,

à la vengeance, je pris à part le capitaine, & je le priai de ne pas souffrir qu'on répandît le sang de ces malheureux ; qu'à la bonne heure, on leur inspirât de la terreur, pour réprimer leur férocité, mais qu'il falloit user de bonté & de clémence, pour adoucir leur naturel, & les gagner à Jesus-Christ ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi Chrétienne, mais par la vertu de la croix ; que c'est pour cela que, dans nos courses apostoliques, nous la portons pendue au col, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces Infideles, que ce sont là les seules armes que nous opposons à leur résistance, & avec lesquelles nous tâchons de les soumettre à l'Evangile ; qu'enfin, il n'ignoroit pas que son pouvoir étoit borné ; qu'il ne lui étoit pas permis, dans les causes capitales, de faire aucun acte de justice, & encore moins de condamner à mort les coupables, mais que sa fonction étoit seulement de se saisir de leurs personnes, & de les faire conduire à la ville de *Quito*, où leur procès devoit s'instruire & se juger. Le capitaine, qui étoit plein de zele & de piété, entra sans peine dans mes vues, & me promit de s'y conformer.

Nous embarquâmes sur l'heure, & nous dirigeâmes notre route vers la riviere de *Napo*. Le capitaine rangea notre petite flotte en ordre de bataille, comme s'il se fût agi de livrer un combat. Il ordonna que dix canots, où seroient cinquante Indiens avec leur chef Espagnol, formeroient l'avant-garde; qu'un pareil nombre de canots feroient l'arriere-garde; que les trente canots qui restoient, feroient le corps de bataille, & que les chasseurs & les pêcheurs destinés à fournir les vivres, seroient à couvert par l'arriere-garde. Ces précautions sont nécessaires, quand on navige sur ce grand fleuve, pour n'être pas insulté par ces Barbares, lesquels sont souvent embusqués dans les bois qui regnent le long du fleuve, & vous attendent au passage, pour fondre tout-à-coup sur vous, s'ils s'apperçoivent que vous ne soyez pas sur vos gardes.

Dans le cours de notre navigation, les exercices ordinaires de piété se pratiquoient avec la même assiduité que dans les peuplades. Une heure avant le coucher du soleil, tous débarquoient, à la réserve de quelques Indiens qu'on laissoit pour la garde des canots. Aussi-

tôt tous les Indiens ſe mettoient à couper des branches d'arbres, & à dreſſer des cabanes qu'ils couvroient de feuilles de palmiers : en une demi-heure, le camp étoit formé. Ils allumoient enſuite des feux, pour faire cuire les racines & les proviſions qu'apportoient ceux qui ſont chargés de la chaſſe & de la pêche. On trouve en ce pays-ci toute ſorte de gibier & de bêtes fauves, comme ſangliers, daims, ſinges, perroquets, perdrix, canards, oyes, quantité d'oiſeaux de riviere de toute eſpece, & grand nombre d'animaux dont les noms ſont inconnus en Europe. Les rivieres fourniſſent toute ſorte de poiſſons, & entr'autres la vache marine, que les Eſpagnols nomment *pece buey* : c'eſt un poiſſon d'un goût délicat, & qui ſeul peut ſervir de repas à cinquante perſonnes. Quand tout étoit prêt, le Capitaine faiſoit la diſtribution des viandes, & chacun prenoit ſa réfection.

Après le ſouper, je récitois le chapelet, les litanies de la ſainte Vierge & les autres prieres avec les Eſpagnols; & un ancien Néophyte les récitoit avec les Indiens en leur langue, & il ajoutoit à la fin un acte de contrition, &

une priere pour les agonisans, & pour le repos des ames des fidèles défunts. Après quoi chacun se retiroit en sa cabane pour y prendre son repos. Pendant la nuit on renouvelloit trois fois les sentinelles; & les Espagnols, chacun à leur tour, faisoient la ronde, pour s'assurer que les sentinelles, & ceux qui gardoient les canots, faisoient leur devoir.

Le signal du lever se donnoit une heure avant le lever du soleil, par un coup de fusil que tiroit le capitaine, & au bruit des tambours, des trompettes & des autres instrumens Indiens. Pendant ce temps-là, je dressois mon autel pour le saint sacrifice de la messe. Ensuite, tous s'étant mis à genoux, je faisois le signe de la croix en langue *del Inga*, que je vais vous rapporter ici, afin de vous donner quelque idée de cette langue. *Sancta cruz pac anancharaicu aucaicucunamanta quispiguaycu Dios apuicu yaya churi Espiritu Santo sutinpi. Amen Jesu.* Puis je récitois le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les commandemens de Dieu & de l'Eglise, les sept Sacremens & un abrégé de la doctrine chrétienne. J'y ajoutois, les dimanches & fêtes, une petite exhortation. Après

quoi venoit la messe, pendant laquelle les Indiens chantoient des cantiques, qui ont rapport à toutes les actions du sacrifice. Au sortir de la messe, on se rembarquoit, & l'on continuoit la navigation dans le même ordre jusqu'à dix heures, qu'on alloit à terre pour y préparer le dîner, la Providence fournissant abondamment à nos besoins par le moyen de nos chasseurs & de nos pêcheurs.

Enfin, après trois semaines de navigation, nous arrivâmes à la vue de la peuplade des *Payaguas*. Dès que nous fûmes apperçus du Pere Coronado & des autres Indiens, qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regarderent comme des Anges descendus du Ciel, qui venoient à leur secours, & ils témoignerent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluerent. On leur répondit par sept coups de fusil, & par les fanfares des tambours, des trompettes & des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le capitaine ordonna que les cinquante canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, & s'avanceroit beaucoup plus haut que

la peuplade ; que tous les canots aborderoient tous à la fois, chacun ſelon ſon rang ; & qu'ayant tous enſemble mis pied à terre, les ſix Eſpagnols, à la tête des Indiens, iroient ſe ranger en ordre de bataille au milieu de la place, qui eſt vis-à-vis de l'égliſe. Le Pere Coronado nous attendoit revêtu de ſa chappe ; & après nous avoir conduit à l'égliſe, & nous avoir préſenté de l'eau bénite, il entonna le *Te Deum* en action de graces, que les chantres Indiens continuerent au ſon des tambours & des trompettes.

Cependant notre petite armée étoit ſur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les *Payaguas*, qui n'avoient jamais rien vu de ſemblable, & jetta parmi eux la conſternation : leurs Caciques & pluſieurs d'entr'eux vinrent tout tremblans de peur ſe jetter à mes pieds, & me prier d'intercéder pour eux auprès des Eſpagnols. Je les fis lever, & les raſſurai de leur frayeur, en leur faiſant entendre qu'on n'avoit point de mauvaiſe volonté contr'eux, & que cette troupe de guerriers n'étoient venus ſur leurs terres, que pour châtier les *Yquiavates*

leurs

leurs voisins, qui, par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol qu'ils avoient demandé avec instance; que pour eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux instructions de leur Missionnaire; & qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des amis & des protecteurs.

Comme il y avoit encore quatre journées de chemin à faire pour nous rendre aux *Yquiavates*, & qu'il étoit à craindre, que si ces barbares avoient le moindre vent de notre arrivée, ils ne prissent la fuite, & ne s'enfonçassent dans ces épaisses forêts, où il seroit difficile de les joindre, on résolut de ne rester que deux heures chez les *Payaguas*, pour donner le temps à notre petite armée de prendre son repas, & de partir ensuite. Je profitai de ce temps-là pour m'entretenir avec le Pere Coronado; nous nous confessâmes l'un l'autre, & ce fut pour lui une grande consolation, parce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vu de Missionnaire: ce n'en étoit pas une moindre pour moi, car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse, & je voulois me préparer à tout événement.

Auſſi-tôt après le dîné, nous nous embarquâmes, & le quatrieme jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite riviere, qui ſe jette dans celle de *Napo*, où il falloit faire environ une lieue avant que d'arriver au village des *Yquiavates*. Dès la premiere pointe du jour nous entrâmes dans cette riviere en grand ſilence, & avec les précautions néceſſaires, contre les différens ſtratagêmes dont uſent ces barbares. Une de leurs ruſes eſt de s'embuſquer dans les bois à l'entrée de ces petites rivieres, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, & de les faire tomber ſur les navigateurs. C'eſt le ſtratagême que les Indiens de *Darien* vers *Panama* employerent, il y a peu d'années, contre les Anglois. Ainſi pour naviger avec plus de ſureté, nous fîmes marcher cinquante Indiens ſur les deux bords de la riviere, vingt-cinq d'un côté & vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paiſible, & qu'on n'y découvroit aucun infidele, nous avançâmes tranquillement juſqu'à leur village. Alors le Capitaine défendit, ſous les peines les plus rigoureuſes, de tuer aucun de ces infideles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défenſe de ſa

propre vie; mais de ſe contenter de les faire priſonniers. Il ordonna enſuite que chaque Eſpagnol, à la tête de cinquante Indiens, entreroient dans le village par cinq endroits différens. Pour moi je reſtai dans les canots, avec un Eſpagnol & cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis ſe rencontrerent au milieu de la place, ſans trouver aucun de ces barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite, & s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les bois, qu'ils avoient laiſſé les feux allumés, & la plus grande partie de leurs proviſions dans leurs cabanes. Le Capitaine, réſolu de pourſuivre ces fugitifs, fit dîner au plus vîte ſa petite armée. Il me laiſſa dans le quartier avec deux Eſpagnols & cent Indiens; & lui en perſonne, avec deux cens Indiens, & deux ou trois guides pour les conduire dans les bois, partirent vers le midi, afin de ſuivre les traces de ces barbares.

Pendant ce temps-là nous fortifiâmes notre qaartier le mieux qu'il nous fut poſſible, pour nous mettre en garde contre toute ſurpriſe. Vers les ſept heures du ſoir, car ici les jours &

les nuits ſont preſque toujours égales, nous vîmes arriver un parti de nos Chrétiens, qui nous amenoit une priſe de ces infideles, ayant tous les mains liées, & étant attachés deux à deux. Les femmes & les enfans étoient entiérement nuds. Je députai auſſi-tôt un exprès au Miſſionnaire des *Payaguas*, pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton, dont je les fis couvrir. Pour ce qui eſt des hommes, ils avoient ſeulement la moitié du corps couvert d'une tunique, qui avoit la forme de dalmatique, & qui étoit faite d'une écorce, qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douay une piece dans le cabinet de notre Bibliotheque.

Auſſi-tôt que ces barbares furent en ma préſence, ils ſe jetterent à genoux : « Nous ſommes vos eſclaves, me di» rent-ils fondant en larmes, nous vous » prions d'obtenir notre grace des » Eſpagnols, afin qu'ils ne nous faſſent » pas mourir, d'autant plus que nous » avons déja fait juſtice de celui qui a » tué l'Eſpagnol, que le Pere des *Paya*» *guas* nous avoit envoyé ». Je leur répondis, qu'ils pouvoient s'aſſurer de la grace qu'ils demandoient, que je n'étois pas venu dans leurs bois pour

les faire esclaves, mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a créé le ciel & la terre, & qui est mort pour leur donner la vie; que s'ils vouloient m'écouter, je les instruirois des vérités du salut, & que par le baptême je leur procurerois le plus grand bonheur auquel ils puissent aspirer, puisque je les mettrois dans la voie qui conduit au Ciel; qu'au reste ils n'avoient rien à craindre, & qu'ils ne manqueroient de rien; mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serois pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols, d'où ils avoient vu sortir la foudre & le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces barbares, lorsqu'ils parlent de nos armes à feu.

Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étoient, deux à deux, & on leur apporta à souper. L'Espagnol de garde posa des sentinelles autour des prisonniers & aux quatre coins du quartier, & moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos.

Le lendemain vers le midi, les trois autres partis de nos Indiens amenerent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingt, qu'on joignit aux

premiers, dans un quartier couvert & bien fermé de tous côtés; je fis venir deux ou trois des principaux, & leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre. Ils nous y conduisirent, le Capitaine & moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré; la terre étoit encore toute rouge de son sang, quoique ces barbares, en y allumant un feu presque continuel, eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps: ils nous répondirent, en haussant les épaules, qu'après l'avoir fait rôtir, ils l'avoient mangé. Mais du moins, répliquai-je, dites-nous où vous avez mis la tête & les os que vous avez rongés. Ils nous menerent derriere la maison du Cacique infidele, où nous trouvâmes la tête, les côtes & les autres ossemens épars de côté & d'autre. On voyoit un grand trou derriere la tête, ce qui marque qu'ils l'avoient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces ossemens, & après les avoir enveloppés dans un linceul, je les fis placer sur une table dans ma tente, au milieu de deux cierges, qui brûlerent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chantâmes l'office des Morts, après quoi j'envoyai

les précieux restes de ce bon Espagnol, qui avoit perdu la vie pour la cause de Dieu, au Missionnaire des *Payaguas*, dont il étoit le domestique, afin qu'il les fît enterrer dans son Eglise.

Ces peuples, comme vous voyez, mon Révérend Pere, sont de vrais antropophages, qui se nourrissent de chair humaine. Il n'y avoit pas plus de deux mois qu'ils étoient allés surprendre & attaquer un parti de leurs ennemis, & en ayant tué jusqu'à cinquante, ils les couperent par morceaux, les firent rôtir, les apporterent dans leur village, & en firent un grand festin.

Un de ces Indiens, qu'on nomme *encavellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jetter à mes pieds, & me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé, il me dit que c'étoit l'os de la jambe de son frere, que ces barbares avoient tué & dévoré, & il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les morts, mais pour convertir les vivans, & leur faire connoître le Créateur & le Maître souverain du ciel & de la terre, qui défend de semblables excès.

Un autre me raconta que, peu de jours avant notre arrivée, un de ces barbares, voyant que sa femme étoit fort grasse, & qu'elle ne lui rendoit aucun service, parce qu'elle ne sçavoit ni faire la cuisine, ni préparer sa boisson, il la tua & en régala ses amis, leur disant que, puisque sa femme, pendant sa vie, n'avoit été propre qu'à l'ennuyer, il étoit juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. Jugez de-là, mon Révérend Pere, quel est l'aveuglement & la cruauté de ces peuples. Cependant, leurs ames doivent nous être infiniment cheres, puisqu'elles ont été rachetées du sang de Jesus-Christ, & nous ne sçaurions trop faire, ni trop souffrir pour leur conversion & leur salut.

L'après midi, notre Capitaine ayant appris qu'une nombreuse troupe d'*Yquiavates* s'étoit réfugiée dans les bois, vers une autre riviere, envoya quatre partis Indiens à leur poursuite. Dès le lendemain ils amenerent quatre-vingt-dix de ces barbares qu'on mit dans le quartier des prisonniers. Il y avoit parmi eux la femme & les enfans du principal Cacique, dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas coupable de la mort de l'Espagnol, & qu'au contraire il s'y

étoit opposé, on ne doutoit point ou qu'il ne vînt lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa femme & ses enfans. Nous restâmes deux jours à attendre cette députation ; mais voyant qu'il ne venoit personne, je témoignai au Capitaine que deux cens prisonniers qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces barbares, & leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat.

Le Capitaine fut de mon sentiment : ainsi nous nous rembarquâmes avec nos prisonniers, & avec toute la provision de maïs & de racines, qu'ils nomment *yuca*, nous abandonnant pour le reste à la Providence, & au soin de nos chasseurs & de nos pêcheurs qui ne nous ont point manqué. Le Pere Coronado vint avec nous, pour se rendre à son autre Mission des *Omaguas*. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale peuplade, qu'on nomme la Nouvelle Carthagène. Là nous distribuâmes les prisonniers dans diverses peuplades Chrétiennes, où l'on n'oublia rien pour les instruire, & en faire de vertueux Néophites : en effet, au bout de deux ans, je les trouvai assez instruits & assez fermes dans leur foi, pour croire

que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveaux Missionnaires que je leur donnai, & ils devinrent les fondateurs de deux grandes peuplades. Quand je les visitai quelque temps après, j'y trouvai deux belles Eglises bien bâties, & un grand nombre de Néophites. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille infideles de la même Nation vouloient se réunir à leurs compatriotes, pour se faire instruire de nos saintes vérités, se rendre dignes du baptême, & mener comme eux une vie chrétienne.

Vous voyez, mon Révérend Pere, qu'au milieu de tant de Nations barbares, nous devons avoir sans cesse notre ame entre nos mains. Plusieurs de nos Missionnaires ont eu le bonheur d'être sacrifiés à la fureur de ces infideles, & de sceller de leur sang les vérités qu'ils leur annonçoient ; entr'autres, le Pere François de Figueroa en l'année 1666; le Pere Pierre Suarez, en l'année 1667; le Pere Augustin de Hurtado, en 1677; le Pere Henri Richler, en 1695 ; & en l'année 1707, le Pere Nicolas Durango. Outre les périls auxquels on est exposé avec un peuple si brutal & si cruel,

que n'a-t-on pas à craindre dans les fréquens voyages qu'on eſt obligé de faire? Continuellement, & preſque à chaque pas, on court riſque d'être mis en pieces par les tigres, ou d'être mordu des viperes, ou d'être écraſés ſous ces grands arbres qui tombent ſouvent, lorſqu'on y penſe le moins, ou d'être entraînés & noyés dans des rivieres très-rapides, ou d'être engloutis par les crocodiles, ou bien par d'affreux ſerpens, qui de leur haleine empeſtée arrêtent les paſſans, ſe jettent ſur eux, & les dévorent.

Je me ſuis vu ſouvent dans de ſemblables périls, mais j'en ai toujours été préſervé par une protection ſpéciale de la divine Providence. Un jour ces barbares empoiſonnerent ma boiſſon & les mets de ma table, ſans que j'en aie jamais reſſenti la moindre incommodité. Une autre fois me trouvant parmi les *Omaguas*, vers le minuit ils mirent le feu à ma cabane, qui n'étoit couverte que de feuillages, & où je dormois tranquillement; je me ſauvai heureuſement du milieu des flammes, dont je me vis tout-à-coup environné. Il arriva un autre jour qu'après avoir bâti une nouvelle Egliſe chez les *Chayabitas*, un Eſpagnol qui étoit à trois pas de moi, tirant un

coup de fusil en signe de réjouissance, le canon de son fusil créva, un éclat me sauta à l'œil gauche, & tomba applatti à mes pieds, sans que j'en eusse reçu le moindre mal. Je pourrois vous rapporter un grand nombre de semblables exemples, si je ne craignois de passer les bornes d'une lettre.

Tandis que de nouvelles chrétientés s'établissoient le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes Missions étoient désolées par les irruptions des Portugais, qui entrant bien avant dans les terres Espagnoles, ravageoient & pilloient nos peuplades, & enlevoient nos Néophytes pour en faire leurs esclaves; nous en écrivîmes à la Cour d'Espagne, & nous suppliâmes très-humblement Sa Majesté d'ordonner à ses Plénipotentiaires, qui devoient se rendre au Congrès de Cambray, de régler & de fixer avec les Ministres de Portugal, les limites des terres appartenantes aux deux Couronnes, afin qu'il ne fût plus permis d'empiéter les uns sur les autres, & que nos Néophytes pussent jouir d'un repos & d'une tranquillité si nécessaires pour les maintenir dans la Religion & la piété.

Notre Requête eut son effet, car il vint aux Portugais un ordre, de la part

du Roi leur maître, de ſe retirer des terres de nos Miſſions, & de nous laiſſer tout le pays libre juſqu'au *Rio negro*, grande riviere que vous trouverez dans la carte de Maragnon, que je vous envoyai il y a pluſieurs années, & qui depuis a été gravée à Paris, & ſe trouve inſérée dans ce tome des lettres édifiantes & curieuſes.

Tandis qu'on traitoit cette affaire en Europe, l'Audience de *Quito* dépêcha un Capitaine à la tête de cent ſoldats, pour chaſſer les Portugais de nos terres; il y réuſſit, & fit quelques priſonniers qu'il conduiſit à *Quito*; mais ce Capitaine n'ayant pas pris la précaution de bâtir une fortereſſe, & d'y laiſſer des ſoldats, les Portugais revinrent de nouveau, enleverent les ornemens & les cloches de deux de nos Egliſes, & s'étant ſaiſis d'un de nos Miſſionnaires & de quelques Eſpagnols, ils les menerent priſonniers au grand *Para*, d'où enſuite ils les envoyerent à Lisbonne. Il vint un ſecond ordre du Roi de Portugal, qui enjoignoit à ſes ſujets habitans du Maragnon, de nous reſtituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, & de ne point pouſſer leurs conquêtes au-delà du *Rio negro*; ils y ont bâti une fort belle fortereſſe.

Cette entreprise des Portugais a donné lieu à de nouvelles graces que nous avons reçues de Sa Majesté Catholique. Le Pere Procureur de nos Missions me manda que ce grand Monarque, animé du plus pur zele pour le progrès de la foi, avoit envoyé ses ordres au Trésorier de ses finances à *Quito*, pour donner tous les ans deux cens écus à chaque Missionnaire, afin qu'ils puissent se fournir de vêtemens, de vin pour les Messes, & de toutes les choses dont on fait présent à ces barbares, pour les apprivoiser & gagner leur amitié, telles que sont des perles fausses, des couteaux, des ciseaux, des hameçons, &c. Il m'ajouta que Sa Majesté souhaitoit d'être informée de l'état présent de toutes nos Missions, & sur-tout de celles de la Province des *Omaguas* & *Yurimaguas*, depuis que les Portugais étoient venus pour les détruire; du nombre des Nations converties à la foi; du caractere, du génie, & des mœurs de ces peuples; des divers animaux, & des différentes especes d'arbres, de fruits, de plantes que produit le pays, de même que des herbes médicinales & de leurs vertus. J'exécutai le mieux qu'il me fut possible un ordre si respectable.

Presque en même temps le Pere Sa-

muel Fritz, Miſſionnaire aux *Xeberos*, l'une de nos plus grandes peuplades, m'envoya un Exprès, pour me faire ſçavoir qu'il avoit un ſecret preſſentiment de ſa mort prochaine, & qu'il me prioit de venir à ſon ſecours. Il ſemble en effet qu'il n'attendoit que moi pour aller recevoir la récompenſe de ſes travaux. Auſſi-tôt après mon arrivée, il fit une confeſſion générale de toute ſa vie, il dit la Meſſe à ſon ordinaire le jour de la fête de ſaint Joſeph, & fit une courte exhortation à ſes Indiens, en leur faiſant entendre que c'étoit pour la derniere fois qu'il leur parloit, & qu'il leur diſoit un éternel adieu. Le lendemain matin que j'étois occupé dans l'Egliſe à entendre les confeſſions des Néophytes, on vint m'avertir que bien qu'on eut frappé fortement à la chambre du Pere, il ne répondoit point; je m'y tranſportai auſſi-tôt, & je le trouvai aſſis & vêtu, mais ſans vie, & il me parut qu'il venoit de rendre le dernier ſoupir. Je le fis revêtir de ſes habits ſacerdotaux, & il demeura expoſé dans la ſalle, juſqu'à ce que je fis ſes obſeques. Je ne pus retenir mes larmes, voyant ces bons Indiens venir en foule ſe jetter ſur le corps de leur Pere, l'arroſer de leurs pleurs, & lui baiſer tendrement les pieds & les

mains, qui furent toujours aussi flexibles que s'il eût été en vie.

Le Pere Fritz étoit du Royaume de Boheme, & est mort à l'âge de 75 ans; il en a passé 42 dans ces pénibles Missions, dont il a été Supérieur Général. Vingt-neuf Nations barbares dans les Provinces des *Omaguas*, *Yurimaguas*, *Aysuares*, *Yvanomas*, &c. lui font redevables de leur conversion à la foi; il lui a fallu faire de très-longs & dangereux voyages, l'un tout le long du *Maragnon* jusqu'au grand *Para*, qui appartient aux Portugais, & qui est situé à l'embouchure du fleuve, & plusieurs autres, soit à *Lima*, capitale du Pérou, soit à *Quito*, d'où il nous a apporté des cloches & de riches ornemens pour nos Eglises; c'est lui qui a dressé la carte du cours de ce grand fleuve, qui a été gravée à Paris, & dont je vous ai parlé plus haut. Dieu lui avoit donné le talent de se rendre en peu de temps très-habile en toutes sortes d'arts. Il étoit devenu Architecte, Charpentier, Sculpteur & Peintre. Nous avons dans plusieurs de nos Eglises, des tableaux de sa façon, qu'on ne dédaigneroit pas en Europe.

Je comptois bien de succéder à cet ncien Missionnaire, & de consacrer le

reste de mes jours au salut de ce grand nombre d'Indiens qui venoit de le perdre, mais la Providence avoit sur moi des vues différentes. Je reçus un ordre de me rendre au College de *Quito*, qui est éloigné de 400 lieues de *Xiberos*. Il me fallut donc quitter ces chers Néophytes, & après deux mois de navigation, j'arrivai au port de *Napo*. A peine fus-je débarqué, qu'on vint me dire que le Pere Pierre Gasner, Bavarois, étoit à l'extrémité. Il étoit Curé de la ville d'*Archidona*, & Missionnaire de deux peuplades voisines, qui se nomment *Tena* & *Chita*, & qui sont la porte de toutes les Missions que nous avons le long du fleuve *Maragnon*. De *Napo*, je me rendis à pied à *Tena*, où il étoit tombé malade, & je le trouvai en effet presque mourant; je lui administrai aussi-tôt les derniers sacremens. Il renouvella ses voeux entre mes mains, & ne cessa jusqu'au dernier soupir de produire les actes les plus fervens de Foi, d'Espérance, de Contrition, de Charité & de conformité à la volonté divine. Son corps fut transporté à *Archidona*, où se firent ses obseques.

La présence d'un Missionnaire étoit d'autant plus nécessaire dans cette contrée, que les maladies contagieuses y

régnoient & enlevoient beaucoup de monde. J'envoyai un exprès à *Quito*, & je m'offrois à remplacer le défunt. La réponse me fut apportée par celui-là même qu'on avoit nommé son successeur, & l'on me chargeoit seulement de demeurer avec lui jusqu'à ce qu'il se fût rendu assez habile dans la langue *del Inga*, pour instruire & confesser les Indiens. Je demeurai dans cette Mission jusqu'au mois de Septembre de l'année 1727, que je reçus un ordre de me rendre à *Cuença*, où notre Révérend Pere Général m'avoit nommé Recteur du College que nous avons dans cette ville. Je partis d'abord pour *Quito* qui est à cent lieues d'*Archidona*, & quand j'y fus rendu, il me fallut faire cent autres lieues pour arriver à mon poste.

La ville de *Cuença* est après celle de *Quito*, la principale de cette Province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits & en légumes; les animaux qu'on y a transporté d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards, de chevaux & de mules. L'air y est tempéré, & l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites, & au mi-

lieu de chacune, coule un canal d'une eau très-claire, que fournit la riviere voiſine. Il y a trois Paroiſſes; la principale compte, parmi ſes paroiſſiens, cinq mille Eſpagnols, & trois mille Métis. Les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre Egliſe qui eſt fort belle, il y en a quatre autres; ſçavoir, de Dominicains, de Franciſcains, d'Auguſtins, & de Religieux de la Mercy; on y voit auſſi deux Egliſes aſſez jolies, l'une de Religieuſes de la Conception, & l'autre de Carmélites. Nos occupations ſont preſque continuelles. Jugez-en par celles qui me regardent : outre le gouvernement du College dont je ſuis chargé, il me faut paſſer tous les Dimanches & les Fêtes, & une bonne partie des jours ouvriers à l'Egliſe, pour y entendre les confeſſions des Eſpagnols & des Indiens; il n'y a guères de ſemaines que je ne ſois obligé de prêcher, & en Eſpagnol, & en langue *del Inga* pour les Indiens, & je ſuis chargé de faire tous les quinze jours une Conférence publique de cas de conſcience, à laquelle Monſeigneur l'Evêque de *Quito* oblige tous les Prêtres de la ville d'aſſiſter, ſous peine de ſuſpenſe. Cependant, quoique je coure la ſoixante-troiſieme année, Dieu me donne encore la force

de résister à ces continuelles fatigues. Aidez-moi à l'en remercier, & ne m'oubliez point dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, &c.

DESCRIPTION

Abrégée du fleuve Maragnon, & des Missions établies aux environs de ce fleuve. Tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Samuel Fritz, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

CETTE fameuse riviere, dont la carte vient de nous être donnée en l'année 1707 par le Pere Samuel Fritz, Missionnaire Jésuite, qui l'a navigée depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appellée la riviere d'Orellana; d'autres lui ont donné le nom de Maragnon; & quelques autres l'ont nommée la riviere des Amazones: c'est sans doute à cause des Amazones (1) qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la nouvelle Gre-

(1) M. de la Condamine, d'après les informations faites par lui-même en Amérique, croit qu'on ne peut nier qu'il y existe des Amazones. Voyez son voyage sur la riviere des Amazones, page 90.

305· · 323· 324· 325·

de résister à ces continuelles fatigues. Aidez-moi à l'en remercier, & ne m'oubliez point dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, &c.

DESCRIPTION

Abrégée du fleuve Maragnon, & des Missions établies aux environs de ce fleuve. Tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Samuel Fritz, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

CETTE fameuse riviere, dont la carte vient de nous être donnée en l'année 1707 par le Pere Samuel Fritz, Missionnaire Jésuite, qui l'a navigée depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appellée la riviere d'Orellana; d'autres lui ont donné le nom de Maragnon; & quelques autres l'ont nommée la riviere des Amazones: c'est sans doute à cause des Amazones (1) qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la nouvelle Gre-

(1) M. de la Condamine, d'après les informations faites par lui-même en Amérique, croit qu'on ne peut nier qu'il y existe des Amazones. Voyez son voyage sur la riviere des Amazones, page 90.

COURS
DU FLEUVE
MARAGNON
autrement dit
DES AMAZONES,
Par le P. Samuel Fritz
Missionnaire de la
Compagnie de Jesus
MER DE NORT
la Trinité
Cayenne
Cap de Nort
R. de Vincent Pinçon
R. Oya
Ligne Equinoctiale
Lac Parime
Sta. Foy de Bogota
Paramo de Guanacas
Popayan
Pasto
R. Orinoco
IHS
Yumavari
Guaranacuas
Caripunas
Quito
Latacunga
Ambato
Riobamba
Pointe de Ste. Helene
la Puna
Guayaquil
Payta
Piura
Loxa
Zamora
Pointe de Aguja
Truxillo
Santa
Guarmey
Guaura
Chancay
Callao
Pachacama
LIMA
Cuzco
Guamanga
Guancabelica
Para
Maracana
Vigia
Pinare
Curivares
Mamayanases
Yurimas
Arupiu
Cusari
Napo
R. Napo
R. Iça ou Putumayo
Yaveis
Curinas
Huahuatates
R. Yutai
R. Tefe
Guanurus
Arubaquis
Yoaboni
Paolo
Naumas
Pirros
Cambas

nade, & par conſéquent de la riviere d'Orinocque.

L'Orinocque, en certains endroits, ne paroît pas ſi grand que la riviere des Amazones, mais il l'eſt beaucoup plus vers l'iſle de la Sainte Trinité, où il ſe décharge dans la mer par ſoixante-ſix embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'iſles habitées par des Indiens infideles.

On rapporte des Amazones, qu'elles font un divorce preſque perpétuel avec leurs maris; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, & que les maris viennent les revoir à leur tour l'année ſuivante; que dans le temps de ces viſites mutuelles ils font de grands feſtins, ils célebrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puiſſent tirer plus habilement de l'arc, & combattre plus aiſément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont viſiter leurs maris, ceux-ci ſont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, & de les ſervir, tandis qu'elles ſe tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve Maragnon a ſa ſource dans le lac *Loricocha*, (1) aſſez près de la ville

(1) Vers onze degrés de latitude auſtrale, ce

de *Guanuco*, dans le Royaume du Pérou. Il va en ſerpentant : ſon cours eſt de 1800 lieues : il ſe décharge dans la mer du nord par 84 embouchures. Là il a 84 lieues de largeur, & il porte la douceur de ſes eaux à plus de 30 lieues en pleine mer. Un grand nombre des rivieres viennent s'y décharger du côté du nord & du midi : La plupart de ces rivieres ont leur ſource à plus de 100 lieues de leur embouchure. On y trouve toute ſorte de poiſſons, & beaucoup de gibier dans les campagnes voiſines.

Ce grand fleuve eſt couvert d'une infinité d'iſles de différente grandeur : les moindres ſont de quatre, cinq, dix & vingt lieues ; elles ſont aſſez proches les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans, ſervent beaucoup à les fertiliſer. Les peuples qui les habitent ſe font du pain des racines d'*Yuca* : quand ce pain eſt ſec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle, après avoir bouilli à petit feu, ſe fermente, & forme un breuvage qui ennivre de

fleuve court juſqu'à *Jaen*, dans l'étendue de ſix degrés. De-là il prend ſon cours vers l'eſt, preſque paralellement à la ligne équinoxiale, juſqu'au Cap du Nord, où il entre dans l'Océan ſous l'Equateur même, après avoir parcouru depuis *Jaen*, où il commence à être navigable, environ 1100 lieues.

même que le vin. Cette liqueur eſt fort en uſage dans leurs feſtins.

Près de la ville de Borgia, il ſe trouve un détroit qui ſe nomme *Pongo*; (1) il a trois lieues de longueur, & il ſe partage en vingt cinq bras dans ſa largeur. La riviere dans cet endroit eſt ſi rapide que les bateaux paſſent le détroit en un quart d'heure. A 360 lieues de la mer ſe trouve un autre détroit vers l'embouchure de la riviere *Tupinamba*, où le fleuve des Amazones eſt tellement rétréci par les terres, qu'il n'a gueres qu'un quart de lieue de largeur. En certains endroits il eſt large d'une lieue.

L'un & l'autre rivage, depuis la ville de *Jaen*, où la riviere commence à porter bateau juſqu'à la mer, ſont couverts d'arbres fruitiers de toute eſpece : les cacaotiers y abondent auſſi-bien que les cedres, & d'autres arbres propres du pays. On y voit des vignes ſauvages, & une écorce aromatique qui ſert à la teinture : il s'y trouve quantité de bocages

(1) Selon M. de la Condamine, il n'y a que deux lieues de S. Jago à Borgia, & le détroit dans ſa moindre largeur a beaucoup plus de 10 toiſes. Ses obſervations, comme il le remarque, ſont plus exactes, parce qu'il avoit de meilleurs inſtrumens. Sa carte, cependant, eſt aſſez conforme à celle du P. Samuel Fritz.

qui produiſent toute ſorte de ſimples.

Parmi une infinité de poiſſons qui ſe trouvent dans cette riviere, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Eſpagnols l'appellent *Pece Buey*, à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître ſur le rivage, & ſe nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ſes petits. On y trouve auſſi beaucoup de tortues, des ſerpens, des crocodiles, une eſpece de couleuvre qui dévore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des ſangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute eſpece dont pluſieurs ſont inconnus en Europe, mais dont le goût eſt excellent; & dans les lacs quantité d'oies & d'oiſeaux de riviere. Outre cela ils ont diverſes ſortes de fruits, comme ſont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui reſſemblent aſſez à nos châtaignes, des dattes, des eſpeces de truffle, &c. Le pays eſt peuplé d'une infinité de Nations barbares, ſur-tout le long des rivieres. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve, & en le remontant 600 lieues plus avant, ils ont élevé

élevé un petit fort à l'embouchure du *Rio negro*. Le Maragnon a dans ce vaste espace 20 à 30 brasses de profondeur.

Les Missions que les Jésuites ont établies aux environs du fleuve Maragnon sont très-pénibles : ils y entrerent en l'année 1658. Leur principal établissement est dans la ville de Borgia, qui est comme la Capitale de la province de *los Maynas*, laquelle est à 300 lieues de Quito. Cette Province s'étend le long des rivieres de *Pastaça*, de *Gualagua*, & d'*Ucayale*.

Plusieurs des Missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Evangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces terres infidelles. Ces barbares massacrerent entr'autres le Pere François de Figueroa près de *Guallaga* en l'année 1666, le Pere Pierre Suarez dans le pays d'*Abijiras* en l'année 1667, le Pere Augustin de Hurtado dans le pays des *Andoas* en 1677, le Pere Henry Richler dans le pays des *Piros* en 1695, & en cette année 1707 on a confirmé la nouvelle de la mort du Pere Nicolas Durango, qui a été tué par les Infideles dans le pays de *Gayes*. Le lieu, où ces hommes apostoliques ont répandu leur sang, est

désigné sur la carte par une croix.

Le Pere Richler, l'un des derniers Missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort si glorieuse, naquit à Coslau en l'année 1653. Il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de Jesus à l'âge de 16 ans. Tout le temps qu'il enseigna les belles lettres, & qu'il fit ses études de Théologie dans la province de Bohême où il avoit été reçu, il soupira après les Missions des Indes, auxquelles il prit le dessein de se dévouer dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grace d'y verser son sang pour la foi. Ce fut en l'année 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse Mission. Il exerça d'abord son zèle parmi les peuples de *los Maynas*; il fut envoyé ensuite chez les Nations infidelles, qui habitent le long du grand fleuve *Ucayale.* Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf peuplades très-nombreuses de fideles, qu'il avoit formés au Christianisme, & qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

Il seroit difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit & dans leurs cœurs les maximes de l'Evan-

gile. Il fit pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre étoit de deux cens lieues ; & dans ces courses il lui falloit pénétrer des forêts épaisses, & traverser des rivieres extrêmement rapides. On a peine à concevoir qu'un seul Missionnaire chargé du soin de tant d'ames, ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour.

Dans tous ses voyages il comptoit uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, & il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchoit pieds nuds dans des sentiers semés de ronces & d'épines, exposés aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piquûres causent des ulcéres qui mettent quelquefois la vie en danger : c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toute sorte de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux. Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour

ſe couvrir, il étoit obligé d'aller à demi-nud; ou bien il ſe voyoit réduit à ſe faire lui-même une robe d'écorce & de branches de palmier : c'étoit plutôt un rude cilice qu'un vêtement.

Cependant, non content de ces rigueurs attachées à la vie apoſtolique qu'il menoit, il affligeoit ſon corps par de nouvelles macérations. Son jeûne étoit continuel & très-auſtere : dans ſes plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champêtres & de racines ſauvages : c'étoit un grand régal pour lui quand il trouvoit quelque petit poiſſon. Une vie ſi pénible & ſi mortifiée devoit finir par la plus ſainte mort; ce fut auſſi la récompenſe que le Seigneur avoit attachée à ſes travaux.

On avoit tenté pluſieurs fois la converſion des *Xibares*, & toujours inutilement : c'eſt un peuple naturellement féroce & inhumain, qui habite des montagnes inacceſſibles. Les Eſpagnols, dans la vue de le ſoumettre à la foi, avoient bâti autrefois dans leur pays une ville nommée *Sogrona*; mais ils ne purent tenir contre les cruautés qu'exerçoient ces Infideles, & ils furent contraints de la ruiner. Don Matthieu, Comte de Leon, Préſident du Conſeil Royal de *Quito*, homme né pour les

grandes entreprises, & plein de zele pour la conversion des Idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des Missionnaires à ces barbares : il en conféra avec l'Evêque de *Quito*, & le Viceroi du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demanderent aux Supérieurs des hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible & aussi périlleuse qu'étoit celle-là ; & pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la foi les accompagnassent, & leur servissent comme d'escorte. Le Pere Richler & le Pere Gaspard Vidal furent choisis pour cette expédition : ils partirent avec joie, & bien que l'expérience du passé leur fit juger qu'il y avoit peu de chose à espérer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seroient assez récompensés de leurs peines, pourvu qu'ils eussent le mérite de l'obéissance.

Ce qu'ils avoient prévu arriva ; cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fideles qui accompagnoient les Missionnaires se rebuterent de tant de marches & de tant de navigations pénibles ; ils en vinrent aux

plaintes & aux murmures; ils députerent ſecrettement quelques-uns d'entr'eux à *Quito*, pour ſupplier qu'on les rappellât, ou du moins qu'on leur envoyât à la place du Pere Richler, un autre Miſſionnaire fort âgé, ne pouvant, diſoient-ils, réſiſter plus long-temps à tant de travaux, que le zèle infatigable du Pere Richler leur faiſoit ſouffrir : enfin, voyant qu'on ne ſe preſſoit pas de les ſatisfaire, ils prirent le deſſein de ſe délivrer eux-mêmes du Miſſionnaire, & pour colorer leur révolte particuliere, ils inſpirerent la haine ſecrette qu'ils lui portoient, à quelques-uns des peuples circonvoiſins, dont ils prétendoient ſe ſervir pour ſe défaire de l'homme apoſtolique.

Dieu permit, pour augmenter la couronne de ſon ſerviteur, que le chef de ceux qui conjurerent ſa perte, fût celui-là même ſur la fidélité duquel il devoit le plus compter. Henry (c'eſt ſon nom) étoit un jeune Indien que le Miſſionnaire avoit élevé dès ſa plus tendre enfance : il l'avoit baptiſé, & lui avoit donné ſon nom de Henry : il le regardoit comme un enfant chéri qu'il avoit engendré en J. C. & qu'il avoit formé aux vertus Chrétiennes : il

le tenoit toujours en ſa compagnie, & le faiſoit manger avec lui ; il l'employoit même dans les fonctions apoſtoliques. Ce perfide oubliant tant de bienfaits, ſe mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avoit ſéduits par ſes artifices, pour ôter la vie à ſon pere en Jeſus-Chriſt & à ſon Maître. Il prit le temps que le Pere alloit travailler à la converſion des *Piros*, & l'ayant joint dans le chemin, il lui donna le premier coup : c'étoit le ſignal qui avertiſſoit les Indiens de ſa ſuite de ſe jetter ſur le Miſſionnaire, & de lui arracher la vie.

Ces barbares maſſacrerent en même temps deux Eſpagnols qui accompagnoient le Pere, l'un qui étoit de Quito, & l'autre qui étoit venu de Lima. Ils entrerent enſuite chez les *Chipés*, où ils exercerent le dernier acte de leur cruauté ſur le vénérable Don Joſeph Vaſquez, Prêtre Licencié, que ſon zele & ſa vertu avoient porté depuis pluſieurs années à ſe joindre aux Miſſionnaires Jéſuites, & à travailler avec eux à la converſion des Gentils.

Telle fut la fin glorieuſe du P. Richler, qui, ayant paſſé des climats glacés du ſeptentrion dans les terres brûlantes de l'Inde occidentale, a ouvert la porte

du Ciel à plus de douze mille infideles qu'il a convertis à la Foi.

Le P. Samuel Fritz, de qui nous avons la carte & les particularités du fleuve des Amazones, étoit venu aux Indes avec le P. Richler ; il ſuivit le cours de la riviere Maragnon juſques vers ſon embouchure : on fut quelques années ſans recevoir de ſes nouvelles, ce qui fit croire ou qu'il avoit péri dans les eaux, ou que les barbares l'avoient maſſacré : on avoit même enjoint pour lui dans la Compagnie les prieres ordinaires qui s'y font pour les défunts. Il reparut enfin lorſqu'on ne s'attendoit plus à le revoir, & l'opinion qu'on avoit eue de ſa mort, le fit regarder comme un homme reſſuſcité. On ſçut de lui que le Gouverneur d'une place Portugaiſe l'avoit pris pour un eſpion, & que l'ayant renfermé pendant deux ans dans une étroite priſon, il avoit eu bien de la peine après un temps ſi conſidérable à lui rendre la liberté. Ce Pere a établi ſa Miſſion ſur cette grande riviere, laquelle en pluſieurs endroits reſſemble à une vaſte mer. Il a ſoin de trente Nations Indiennes qui habitent autant d'Iſles, de celles dont le Maragnon eſt couvert, depuis l'endroit où ſont les *Pelados* juſqu'à ſon embouchure.

LETTRE

Du Pere Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.

De Tarija, le 3 d'Octobre 1735.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Il y avoit peu de temps que j'étois dans la Mission des Indiens *Guaranis*, lorsque la Providence me destina à une autre Mission sans comparaison plus pénible, & où l'on me promettoit les plus grands travaux, & des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le R. P. Jérôme Herran Provincial, faisant la visite des diverses peuplades, qui composent la Mission des *Guaranis*, reçut des lettres très-fortes du Viceroi du Perou, & du Président de l'Audience de *Chiquisaca*, par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques Missionnaires, qui travaillassent de nouveau à la conversion

des Indiens *Chiriguanes*. Ce ſont des peuples intraitables, du naturel le plus féroce, & d'une obſtination dans leur infidélité, que les plus fervens Miſſionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille ames de cette Nation, répandues dans d'affreuſes montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'eſt de *Tarija*, & plus de cent au nord.

Les lettres que reçut le R. P. Provincial, ſembloient inſinuer que le temps de la converſion de ces peuples étoit enfin venu, & qu'ils paroiſſoient diſpoſés à écouter les Miniſtres de l'Evangile. Il nomma le Pere Julien Lizardi, le Pere Joſeph Pons, & moi pour une entrepriſe ſi glorieuſe, dont le ſuccès devoit faciliter la converſion de pluſieurs autres Nations infidelles, & il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concerneroit cette nouvelle Miſſion.

Nous étions éloignés de plus de 800 lieues de la ville de *Tarija*, laquelle confine avec le Pérou & avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de Mai ſur le grand fleuve *Uruguai*, & il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à *Buenos-Aires*.

Delà il nous restoit encore près de 500 lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déja mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à saint Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite, y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, & encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous trouvant déja bien avant sous la Zone torride, & au commencement de Novembre, que les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous. Une nuit sur-tout la gélée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers & des fatigues, nous arrivâmes à *Tarija*, vers la fin du mois de Novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols & ces infideles: s'il y avoit suspension d'armes, c'est que de part &

d'autre, ils étoient également laſſés de la guerre, & qu'ils ſe craignoient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le Commandant de la Milice, que les Eſpagnols appellent Meſtre de Camp, vint nous rendre viſite : après les premiers complimens, « je compte, nous dit-il, » qu'auſſitôt que la ſaiſon des pluies ſera » paſſée, vous m'accompagnerez chez » ces infideles pour y traiter de la paix, » & pour les forcer à vous recevoir dans » leurs bourgades ».

Nous ne nous attendions point à une pareille propoſition : Nous lui répondîmes que notre Miſſion ne dépendoit pas du ſuccès de ſes armes, & que ſi nous avions à combattre avec les infideles, ce ſeroit le crucifix à la main, & avec les armes de l'Evangile ; & que, loin de l'attendre, nous étions réſolus de partir dans peu de jours, pour entrer ſur leurs terres, & parcourir leurs bourgades.

Cet Officier qui voyoit le danger auquel nous nous expoſions, s'y oppoſa de toutes ſes forces : mais le R. P. Provincial, qui approuvoit notre réſolution, détruiſit toutes ſes raiſons par ces paroles, auxquelles il ne put repliquer. « S'il ar» rivoit, lui dit-il, que ces Peres vinſ-

» ſent à expirer par le fer de ces barbares,
» je regarderois leur mort comme un
» vrai bonheur pour eux, & comme un
» grand ſujet de gloire pour notre Com-
» pagnie ». Le R. P. Provincial partit pour ſe rendre à Cordoue, & pour ce qui eſt de nous autres, nous nous mîmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le ſecours du Ciel, & le prier de bénir notre entrepriſe.

Quoique nos fatigues, & les continuels dangers que nous avons courus ayent été inutiles, je ne laiſſerai pas, mon R. P. de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens Miſſionnaires, pour raſſembler tant de barbares, & les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un ſiecle, où l'on voit une Chrétienté ſi floriſſante par l'innocence des mœurs, & par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la Religion.

Après avoir achevé les exercices de la retraite, & préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour notre voyage, nous partîmes tous trois de *Tarija* pour nous rendre à *Itau*; c'eſt la premiere bourgade des infideles, qui en eſt éloignée de 60 lieues. Six Néophytes Indiens nous accompagnoient.

Le chemin que nous avions fait juſqu'alors dans le Tucuman, quelqu'affreux qu'il nous parût, étoit charmant en comparaiſon de celui que nous trouvâmes ſur les terres de ces barbares. Il nous falloit grimper des montagnes bien autrement eſcarpées, & toutes couvertes de forêts preſqu'impénétrables ; nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le paſſage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous ſervir qu'à porter nos proviſions & à paſſer les torrens qui coulent avec impétuoſité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, & au coucher du ſoleil, nous n'avions guere fait que trois lieues. Enfin, nous arrivâmes à la vallée des Salines.

Le Pere Lizardi s'y arrêta avec un Capitaine des *Chiriguanes*, qui étoit Chrétien, & que nous ne voulions point expoſer à la fureur de ſes compatriotes, qui l'avoient menacé pluſieurs fois de le maſſacrer. Nous pourſuivîmes notre route, le Pere Pons & moi, juſqu'à la vallée de *Chiquiaca*, où nous vîmes les triſtes ruines de la Miſſion, que ces infideles avoient détruites, & les terres arroſées du ſang de leurs Miſſionnaires, qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois

jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort haraſſées, nous nous engageâmes de nouveau, le Pere Pons & moi, dans ces épaiſſes forêts, bordées de tous côtés de précipices. Le quatrieme jour, après avoir grimpé une de ces montagnes, & lorſque nous commencions à la deſcendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inſéparables des Indiens, dont ils ſe ſervent pour la chaſſe & pour ſe défendre des tigres : jugeant donc qu'il n'y avoit pas loin delà un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître.

Dans l'impatience où j'étois d'en ſçavoir des nouvelles, je pris les devants, laiſſant derriere moi le Pere Pons, qui auroit eu de la peine à me ſuivre. Je deſcendois le mieux qu'il m'étoit poſſible la montagne, lorſque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyé à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions paſſé la nuit précédente, nous attendoient au paſſage ; qu'ils paroiſſoient être fort courroucés ; qu'ils

avoient retenu le troisieme Indien, & que peut-être l'avoient-ils déjà massacré; qu'enfin, ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, & roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout-à-coup au milieu d'eux sans m'en être apperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nuds, armés de fleches & de lances, & notre Indien assis avec eux.

Aussi-tôt qu'ils me virent, ils se leverent, & moi, après les avoir salués, je sautai à leur col, & les embrassai l'un après l'autre, avec une gaieté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade, & ils ne parurent pas s'y opposer.

En même-temps arriva le Pere Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande seche & de la farine de maïs, que je leur distribuai; j'allumai

moi-même leur feu, & je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'apperçus bien-tôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié, ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur Capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens & un de ces infideles pour lui en donner avis & obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine partis qu'ils revinrent, & nous dirent que ce Capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, & alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, & blémissant de rage. « Je ne sçais, dis-je en riant au P. Pons, » quel sera le dénouement de cette co» médie ». Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentois ; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage, *y pia aci*, ce qui veut dire également, il est en colere, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai le pouls ; mais lui, retirant brusquement

ſon bras, « je ne ſuis point malade, me » dit-il. Ho ! tu n'es point malade, lui » dis-je, en éclatant de rire, & tu ne » veux point manger, tant pis pour toi, » tes compagnons en profiteront. Au » reſte, quand tu voudras manger, tu » me le diras ».

Cette réponſe, mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impreſſion ſur lui que toutes mes careſſes ; il commença à me parler & à rire avec moi, il commanda même à ſes gens de m'apporter à boire, & il me régala de ſes épis de maïs, dont il avoit fait proviſion pour ſon voyage.

Comme j'avois mis notre Capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à ſouffrir que j'allaſſe à ſa bourgade ; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'eſt qu'il feroit prier ſon oncle, qui en étoit le principal Capitaine, de ſe rendre au lieu où nous étions ; & il lui envoya en effet un de ſes freres. Mais ſa réponſe fut qu'il n'avoit pas le loiſir de venir nous trouver, & que nous euſſions à nous retirer au plus vîte. Le Pere Pons prit les devants avec un des deux Indiens Chrétiens qui nous reſtoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore

quelque temps avec eux, & je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit. Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de *Chiquiaca*.

La nuit me surprit dans ces forêts, & j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouverent si fort enflés & si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer : ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le Pere Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le Pere Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce Pere vint nous trouver sur les bords de la riviere de *Chiquiaca* où nous étions.

A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencerent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflerent tellement cette petite riviere, qu'elle se déborda, & se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous faisions une espece de bouillie.

Ce débordement de la riviere nous arrêta quatre à cinq jours ; & voyant la fin de nos petites provisions, nous songions dejà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la riviere baissa considérablement, & un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelqu'endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons que le courant avoit jettés contre les pierres & qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta, nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines & nous rendre enfin à *Tarija*.

A mon arrivée, je fus nommé pour aller passer six semaines dans une Mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à quarante lieues de *Tarija*, dans la vallée de *Zinti*, où j'eus la consolation d'instruire & de confesser jusqu'à quatre mille Néophytes.

A mon retour, j'appris que le Pere Pons devoit accompagner cent quarante soldats Espagnols qui alloient dans la vallée des Salines, pour engager les Capitaines des bourgades infidelles à y venir traiter de la paix, & moi j'eus ordre

de conduire dans la même vallée cent ſoixante Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les ſoldats.

Les Capitaines infideles refuſerent conſtamment de ſortir de leurs montagnes & de leurs forêts, ſans que les offres qui leur furent faites par les Eſpagnols, puſſent jamais vaincre leur défiance. Le Pere Pons ſe haſarda à les aller trouver, accompagné d'un ſeul Indien Metis (1), & il cacha ſi bien ſa marche, qu'il arriva à *Itau*, ſans qu'ils en euſſent le moindre preſſentiment. Il conféra avec le Capitaine, & il obtint de ce Chef des infideles, la permiſſion, pour lui & pour nous, de viſiter ſes bourgades. Ainſi l'entrée de ces terres barbares nous fut heureuſement ouverte. Le Pere Pons alla du côté de la riviere *Parapiti*, qui eſt au nord du grand fleuve de *Piçolmayo* où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades, mais il ne fut pas

(1) Les Eſpagnols appellent ainſi ceux qui ſont nés d'un Indien & d'une Eſpagnole, ou d'un Eſpagnol & d'une Indienne. Note de l'ancienne édition.

long-temps ſans ſe déſabuſer. Le temps de ſa derniere profeſſion étant arrivé, il retourna à *Tarija* pour la faire, & le Pere Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de *Chiriguanes*, où il y a environ trois mille ames. Nous nous mîmes en chemin, le Pere Lizardi & moi, pour les reconnoître. Etant arrivés à *Itau*, où nous fûmes aſſez bien reçus, le Pere Lizardi prit ſa route vers la riviere de *Parapiti*, & moi je tournai du côté d'une bourgade nommée *Caaruruti*.

A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes & des enfans, qui n'avoient jamais vu chez eux de Miſſionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs ſifflemens, qui leur ſont ordinaires quand ils ſont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, ſous un toit de paille où ils reçoivent leurs hôtes; & après les premiers complimens, je fis préſent aux principaux de la bourgade, d'aiguilles, de grains de verre, & d'autres bagatelles ſemblables dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient aſſez mon entretien lorſque je leur parlois de choſes indifférentes; mais auſſi-tôt que je faiſois tomber le diſcours ſur les vérités de la Religion, ils ceſſoient de m'écouter.

Au bout de deux jours, j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'apperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc & les fleches à la main. C'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée *Beriti*, venoit me voir, & vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit, n'eut pas plutôt oui son nom, que me tirant à part, « ce capitaine qui te demande, » me dit-il, fut fait autrefois prisonnier » par les Espagnols, & condamné aux » mines de Potosi, dont il fut assez » heureux que de s'échapper; tiens-toi » sur tes gardes, & ne te fies point à » lui ».

Cet avis ne m'effraya point, je retournai à *Caaruruti*, où je trouvai ce Capitaine, accompagné de dix Indiens choisis & bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, & ils parurent si contens de moi, qu'ils me presserent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

Delà j'allai à *Carapari*, autre bourgade où l'on m'attendoit, car la nou-

velle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le Capitaine témoigna assez de joie de me voir, & ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nommée *Caysa*, qui est la plus nombreuse, & la plus propre à y établir la correspondance avec nos plus anciennes Missions du Paraguay : car de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guere plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos-Aires.

Caysa est à l'est de *Tarija*, & en est éloigné d'environ quatre-vingt lieues, c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant, je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de *Tareyri*, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve *Picolmayo*, mais par une protection singuliere de Dieu, ils me laisserent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans *Caysa*. Je vous avoue

avoue que quand j'apperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusque vers le fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde.

Les deux Capitaines qui gouvernent cette bourgade, me firent un favorable accueil, & me parlerent comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentois bien que ce qu'ils me disoient n'étoit que feinte & artifice, mais je fis semblant de ne m'en pas appercevoir, & je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane; ils en convinrent, & deux jours après ils mirent la main à l'œuvre.

J'allois moi-même couper le bois, & je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, & les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux.

Pendant ce temps-là, je n'avois pas d'autre logement que le toît de paille

qui étoit au milieu de la place, & c'eſt où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'apperçus que, pendant mon ſommeil, ils me déroboient, tantôt une choſe, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que ſur le retour de mon Indien, & qu'ils laiſſoient entrevoir le deſſein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à ſon arrivée, & enſuite de me donner la mort. Je ſçus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés ſur ſon paſſage, & que l'ayant attendu inutilement pendant deux jours & deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs ils procédoient avec une ſi grande lenteur à la conſtruction de ma cabane, qu'on voyoit aſſez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuſer.

Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jettoit la longue abſence de mon Indien qui auroit dû être revenu, & je leur promis que mon retour ſeroit plus prompt qu'ils ne penſoient, & qu'ainſi ils achevaſſent au plutôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fût toute prête à me recevoir. Je

vis bien qu'ils n'étoient pas contens, & je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de *Cayſa* un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les chaleurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai, mon Révérend Pere, que je crus bien que cette nuit-là seroit la derniere de ma vie, surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne qui est entre *Cayſa* & *Carapari*. Je me trouvai tout baigné de sueurs, & tourmenté de la soif la plus cruelle : ma foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, & je n'avois pas fait quatre pas, qu'il falloit me jetter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer & reprendre haleine. L'air étoit tout en feu, & les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas ; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit pas possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler a chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, & avec le temps & bien de la peine, je gagnai le

ſommet de la montagne, où je reſpirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruiſſeau. Jugez de la ſatisfaction que j'eus de vuider une calebaſſe pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs. Je puis vous dire que, dans la ſituation où j'étois, cette boiſſon me parut ſupérieure aux vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à *Carapari* vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le Capitaine qui étoit de ſes parens. Après m'y être repoſé quelques jours, je continuai ma route juſqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien qu'on y avoit arrêté, & le Pere Lizardi qui n'avoit pu rien gagner auprès des Infideles, dont les bourgades ſont ſituées vers la riviere de *Parapiti.* Nous convînmes, ce Pere & moi, que j'irois à *Cayſa* ſuivre ma premiere entrepriſe & que pour lui il demeureroit à *Carapari*, où les Infideles paroiſſoient moins aliénés du Chriſtianiſme.

Lorſque nous étions ſur notre départ, nous vîmes arriver le Pere Pons qui

alloit à la bourgade de *Tareyri* : nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce Pere n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le Pere Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, & qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, & qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, &, sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le Pere Lizardi à *Carapari*, où je laissai mon petit bagage, & j'allai à *Caysa*. Les Infideles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée, de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. « Sur quoi m'adressant au Capitaine, vous voyez bien, » lui dis-je, que je ne puis pas rester » ici, si j'y manque de logement. Il » n'est pas de la décence que je de-

» meure dans vos cabanes environné
» de toutes vos femmes, ainsi je re-
» tourne à *Carapari* où j'ai mon petit
» bagage; & lorsque vous m'aurez averti
» que ma cabane est prête, je partirai
» à l'instant pour venir fixer ma de-
» meure au milieu de vous ».

Cette résolution à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna si fort, qu'ils ne purent dire une seule parole; il n'y eut que la femme du Capitaine, qui, s'approchant de moi, me traita d'inconstant; je partis au même moment, & je la laissai décharger sa colere.

Le lendemain de mon arrivée à *Carapari*, me promenant le soir à un beau clair de lune, avec le Pere Lizardi, nous apperçûmes le Pere Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus grotesque. Il étoit sur sa mule qui n'avoit ni bride, ni selle, sans chapeau, sans soutane, & n'ayant pour tout vêtement que sa culotte & une camisole. Ayant mis pied à terre, il nous raconta son histoire: c'étoit les Indiens de *Tareyri*, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, lesquels, aussi-tôt qu'il fut entré dans leur bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état: ils l'auroient renvoyé entiérement nud, si le fils du

Capitaine, par je ne sçais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette avanture, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée pour en pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serois établi à *Caysa*, sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toît de paille, que les Espagnols appellent *Enramada*, & que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre.

Sur le minuit, & lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds; je m'éveillai en sursaut, & je me vis entouré d'une troupe de femmes, qui me disoient : « leve-toi » promptement ; les Indiens de *Caysa* » en veulent à ta vie, ils se sont déja » emparés de toutes les avenues de notre » bourgade, afin que tu ne puisses leur » échapper ». Nous fûmes bientôt debout, & nous nous retirâmes dans la cabane du Capitaine, comme dans un asyle où les Indiens de *Caysa* n'entreroient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens Infideles dans la bourgade, tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à *Caaruruti*. Ces quatre Indiens avoient déja pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, & ils faisoient presqu'à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de *Caysa*, âgé de vingt ans, que j'avois régalé d'un coûteau, qui, par reconnoissance, étoit venu secretement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses compatriotes, que les autres devoient entrer dans la bourgade, lorsqu'on y seroit plongé dans le sommeil, qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres, & nous massacrer.

Sur cela je fis appeller le plus jeune des enfans du Capitaine; « *Guandari*, » lui dis-je, c'est son nom, il faut aller » à l'instant à *Caaruruti*, pour informer » ton pere de ce qui se passe, donnes-» moi cette marque de ton amitié ». Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied, & que les chemins étoient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment

après ; « j'ai trouvé un cheval, me dit-il, » je pars ». Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de *Cayſa*, qui gardoient les paſſages, & qui lui demanderent ſi je le ſuivois, mais ayant reçu réponſe que j'étois reſté à *Carapari*, ils le laiſſerent paſſer.

Guandari n'employa guères que deux heures & demie à faire les ſix lieues qu'il y a juſqu'à *Caaruruti.* Son arrivée mit toute la bourgade en allarmes : on crioit de toutes parts *Guandari ou*, *Guandari ou*, c'eſt-à-dire, *Guandari* eſt arrivé. Son pere, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant ſon fils entrer dans la cabane où il étoit couché, lui demanda d'abord ſi les Peres avoient été tués. *Guandari* répondit qu'il les avoit laiſſés en vie, mais qu'il ne ſçavoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis ſon départ. Il lui raconta enſuite tout ce qui ſe paſſoit en ſon abſence. Ce vieux Capitaine ſort à l'inſtant de ſon *hamac*, demande ſon cheval, & part avec les plus conſidérables de la bourgade.

Cependant peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de *Cayſa*, & quelques Indiens de *Sinanditi* entrerent dans *Carapari* ; ils parcoururent toutes les cabanes, & prirent ce qu'ils

y trouverent à notre uſage, mais ils n'oſerent pas entrer dans celle du Capitaine, ainſi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ſes compagnons, à les aller trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me diſpoſois à les ſuivre; mais les Peres Pons & Lizardi, de même que les trois Indiens qui étoient avec nous, m'en détournerent.

Sur les cinq heures vint un ſecond meſſager, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter; je ſortis de la cabane & j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu; & comme aucun d'eux ne ſe remuoit pour me faire place, je m'approchai du Capitaine, & prenant par les épaules celui qui étoit aſſis à ſa droite, » leves-toi, » lui dis-je, afin que je ſçache ce que » ton Capitaine veut me dire: il obéit, » & je pris ſa place ». Ils étoient tous bien armés, leurs arcs & leurs fleches à la main, & tenant la lance haute. » J'ai » ſoupçonné, me dit le Capitaine, que » ton deſſein étoit de t'en retourner » ſans nous rien donner de ce que tu » nous as apporté; c'eſt pourquoi je

» suis parti pendant la nuit, afin d'être
» ici de grand matin, & de pouvoir t'en-
» tretenir. Je ne te crois pas, lui ré-
» pondis-je, car pourquoi tes soldats se
» sont-ils emparés de tous les chemins
» par où je pouvois passer ? pourquoi
» ont-ils volé nos mules? pourquoi es-tu
» si bien armé? Je connois tes artifices,
» n'espere pas de me tromper ».

Le Capitaine, sans répondre à mes questions, fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de *Carapari* l'avoient si bien caché dans la forêt, ce qui étoit vrai en partie, que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du Capitaine, que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignoient de rage ; mais au même moment parut le fils aîné du Capitaine, nommé *Guayamba* : je me levai brusquement, & je lui demandai des nouvelles de son pere. » Le voici qui arrive, me dit-il, » : je le suivis jusqu'à sa cabane, où il des-

cendit de cheval tout trempé de ſueurs, & je me retirai dans la cabane de ſon pere, lequel arriva preſque auſſitôt que ſon fils; il étoit accompagné des quatre Capitaines de *Caaruruti*, du Capitaine de *Beriti*, de ſes Indiens, & de pluſieurs autres Indiens des deux bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place la lance à la main; & jettant un regard terrible ſur les Indiens de *Cayſa*, » où ſont ceux, s'écria-t-il, qui » veulent tuer les Peres? Quoi! venir » chez moi pour commettre un pareil » attentat »; & en achevant ces paroles, il les déſarma tous. Il alla enſuite dans ſa cabane, d'où il m'ordonna de ne point ſortir, & ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de *Cayſa* ſongerent à la retraite, ſans oſer demander leurs armes au Capitaine: il les demanderent à ſon fils qui les leur rendit à l'inſçu de ſon pere, & ils ſe retirerent bien confus d'avoir manqué leur coup.

On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défenſe, étoit un heureux préjugé de leurs diſpoſitions à embraſſer le Chriſtianiſme, mais ce ſeroit mal connoître l'opiniâ-

treté de leur caractere. Ils regardoient l'entreprise de ceux de *Caysa* comme une insulte personnelle qui leur étoit faite, & l'ardeur qu'ils firent paroître, étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment, que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, & encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux & des périls auxquels nous nous exposions, & que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, & une Eglise sous le titre de l'Immaculée Conception. C'étoit la saison des pluies, & nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durerent. Nous y reçûmes de fréquens avis, que les infideles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades.

Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'*Itau*. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris les devants, & comme

cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étoient ces infideles, sans qu'ils m'eussent apperçu. « Il m'est revenu de » plusieurs endroits, leur dis-je, que » vous aviez pris la résolution de me » tuer, moi & mes compagnons : Je » viens m'informer de vous-mêmes, s'il » est vrai que vous ayez conçu un si » cruel dessein contre des gens qui vous » aiment tendrement, & qui veulent » vous procurer le plus grand bonheur ». Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

Le Capitaine, qui étoit absent de la bourgade, arriva un moment après, & j'allai le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant, & de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant repliqué que j'avois à parler aux Capitaines de *Chi-*

meo, de *Zapatera* & de *Caarurnti*, il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisieme refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre Mission, qu'ils me couperent la parole, & me dirent de n'y pas penser; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, & à retourner d'où nous venions; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré, & qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infideles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, & de lui avoir conféré le baptême qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du Révérend Pere Provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des *Chiriguanes*. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une Nation si peu traitable, & si fort en-

durcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux Missions qui dépendent du Collége de *Tarija* ; il donna au P. Pons le soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, & celle de la Conception dans la vallée des Salines fut confiée au P. Lizardi. C'est ce qui lui procura une mort glorieuse, qu'il avoit cherché inutilement parmi les *Chiriguanes*.

Les infideles d'*Ingré* avoient formé, depuis du temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traverserent leurs épaisses forêts, & s'en approcherent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 Mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrerent tout-à-coup dans la peuplade : les Néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'Eglise, où le Missionnaire commençoit sa messe ; ils l'arracherent de l'autel, déchirerent ses habits sacerdotaux, pillerent les vases sacrés, les ornemens & tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, & l'emmenerent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nud, l'at-

tacherent à un rocher, & décocherent contre lui trentre-deux fleches, dont une lui perça le cœur.

J'étois uni, avec ce zélé Missionnaire, par les liens de la plus étroite amitié : il étoit le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles, dont je me sers actuellement, nous étoient communs, & ils étoient également à son usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade & ses chers Néophytes ont été transportés aux environs de *Tarija*, où ils seront à couvert de la fureur des cruels *Chiriguanes*.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentimens de Religion, & même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cens ans que de fervens Missionnaires, brûlant de zele pour leur conversion, & s'y employant avec une charité infatigable, les quitterent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. S. François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. » Un d'eux me dit un jour, tu » te donnes bien des peines inutiles, » & fermant la main : les Indiens, » ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme

» mon poing. Tu te trompes, répliquai-
» je, & tu n'en dis pas assez : leur cœur
» est plus dur que la pierre : ni plus ni
» moins, me répondit-il; mais en même-
» temps ils sont plus adroits & plus
» rusés que tu ne penses. Il n'y a point
» d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils
» ne trompent, à moins qu'il ne soit bien
» sur ses gardes ».

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, & leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance; mais insolens jusqu'à l'excès, lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractere, & c'est pourquoi souvent je les traitois avec hauteur, & leur parlois en Maître.

Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, & la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, & ils ne reconnoissent aucune Divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nuds : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras.

Quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs & bien peignés : au-dessus de la tête elles se font, avec leurs cheveux, une espece de couronne, qui a assez bon air : elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu, & tout le reste du corps, lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquels ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes & femmes, ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure, & ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *Tembeta*.

Les garçons & les filles, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infideles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance, l'arc & les fleches. Les femmes y sont du moins aussi rusées que les

hommes, & ont une égale averſion pour le Chriſtianiſme. Ce qui m'a fort ſurpris, c'eſt que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, & jamais je n'ai ouï ſortir de leur bouche aucune parole tant ſoit peu deshonnête.

Leurs mariages, ſi l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de ſtable. Un mari quitte ſa femme quand il lui plaît, de-là vient qu'ils ont des enfans preſque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils ſe marient pour deux ans, & ils vont enſuite ſe remarier dans une autre. C'eſt pourquoi je leur diſois quelquefois qu'ils reſſembloient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, & l'année ſuivante dans un autre.

Ce prétendu mariage ſe fait ſans beaucoup de façon : lorſqu'un Indien recherche une Indienne pour ſa femme, il tâche de gagner ſes bonnes graces, en la régalant pendant quelque temps des fruits de ſa moiſſon & du gibier qu'il prend à la chaſſe, après quoi il met à ſa porte un faiſceau de bois : ſi elle le retire & le place dans ſa cabane, le mariage eſt conclu. Si elle le laiſſe à la porte, il doit prendre ſon parti, & chaſſer pour une autre.

Ils n'ont point d'autres Médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la ſcience de ces prétendus Médecins conſiſte à ſouffler autour du malade pour en chaſſer la maladie. Quand je ſortis la premiere fois de *Cayſa*, je laiſſai malade la fille d'un des deux Capitaines ; lorſque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fievre, ſa mere m'exhorta fort à me faire ſouffler par leur Médecin. Comme elle vit que je me mocquois de ſa folle crédulité : « Ecoutes, me dit-» elle, ma fille étoit bien mal quand tu » nous quittas ; tu la trouves en parfaite » ſanté à ton retour : comment s'eſt-elle » guérie ? c'eſt uniquement en ſe faiſant » ſouffler ».

Lorſqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans ſon hamac, qu'on ſuſpend au haut du toît de la cabane : le ſecond mois on baiſſe le hamac juſqu'au milieu ; & le troiſieme mois de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, & pourſuivant, à ce qu'elles diſent, la couleuvre qui a piqué la fille, juſqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manege, en diſant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, c'eſt l'uſage que ſon mari obſerve durant trois ou quatre jours un jeûne ſi rigoureux, qu'il ne lui eſt pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à conſtruire ma cabane, lorſque j'étois à *Cayſa:* il diſparut pendant deux jours: le troiſiéme jour je le rencontrai avec un viſage have & tout défait. « D'où te vient cette pâ» leur, lui dis-je, & pourquoi ne viens» tu plus m'aider à l'ordinaire? Je jeûne, » me répondit-il ». Sa réponſe m'étonna fort, mais je fus bien plus ſurpris, lorſque lui en ayant demandé la raiſon, il me dit qu'il jeûnoit parce que ſa femme étoit en couches. Je lui fis ſentir ſa bêtiſe, & lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme » eſt en couches, lui ajoûtai-je, c'eſt à » elle à jeûner, & non pas à toi ». Il goûta cette raiſon, & vint peu après travailler comme il faiſoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille eſt décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, & l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'eſt pourquoi tout autour de chaque cabane,

on voit la terre élevée en eſpece de talut, ſelon le nombre des pots de terre qui y ſont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi, & vers le ſoir: cette cérémonie dure pluſieurs mois, & autant qu'il leur plaît. Cette ſorte de deuil commence même auſſi-tôt qu'ils jugent que la maladie eſt dangereuſe: trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris & des hurlemens effroyables, & cela dure quelquefois quinze jours de ſuite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête, que de n'être pas pleuré de la ſorte; car ſi l'on manquoit à cette cérémonie, ce ſeroit un ſigne infaillible qu'il n'eſt pas aimé.

Ils croyent l'immortalité de l'ame; mais ſans ſçavoir ce qu'elle devient pour la ſuite; ils s'imaginent qu'au ſortir du corps, elle eſt errante dans les broſſailles des bois qui ſont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous les matins; laſſés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempſycoſe; car m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laiſſé ſa fille dans une bourgade voiſine, elle

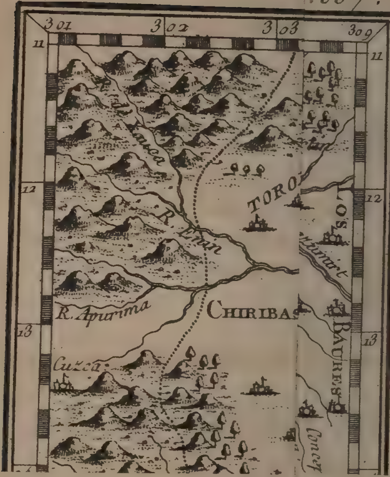
fut effrayée de voir passer un renard près de nous ; « Ne seroit-ce point, me dit-» elle, l'ame de ma fille qui seroit morte »?

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un sur-tout, qui est de couleur cendrée, & qui n'est pas plus gros qu'un moineau, nommé *Chochos*. S'ils se mettent en voyage, & qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, & retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les Capitaines de trois bourgades, & un grand nombre d'Indiens, un de ces *Chochos* se mit à chanter dans le bois voisin, ils demeurerent interdits & saisis de frayeur, & la conversation cessa sur l'heure.

Du reste, les magiciens & les sorciers, qui font fortune chez d'autres Sauvages, sont parmi eux en exécration, & ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à *Caysa*, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de *Sinanditi*, sur le simple soupçon que le fils d'un Capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetté sur lui. Lorsqu'ils voyent qu'une maladie traîne en longueur, & que les souffleurs ne la guérissent point, ils ne manquent pas de dire que le malade est ensorcelé.

Je

337.



301
302
303
11
12
13
TORO
LOS
R. Apurima
CHIRIBAS
BAURES
Cuzco
Concep

Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui regnent parmi ces pauvres Infideles, dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, &c.

ÉTAT DES MISSIONS

Des Peres Jésuites de la Province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale appellés Chiquites, *& de celles qu'ils ont établies sur les rivieres de Parana & Uruguay dans le même Continent. Tiré d'un Mémoire Espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le Pere François Burges, de la Compagnie de Jesus, Procureur Général de la Province du Paraguay.*

Les *Chiquites*, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay, qui en ont fait la

Septentrion

Gravé par N. Ransonnette

Mily

Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui regnent parmi ces pauvres Infideles, dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, &c.

ÉTAT DES MISSIONS

Des Peres Jésuites de la Province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale appellés Chiquites, *& de celles qu'ils ont établies sur les rivieres de Parana & Uruguay dans le même Continent. Tiré d'un Mémoire Espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le Pere François Burges, de la Compagnie de Jesus, Procureur Général de la Province du Paraguay.*

LES *Chiquites*, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay, qui en ont fait la

découverte, ſont entre le 16 degré de latitude auſtrale, & le tropique du capricorne: ils ont à l'occident la ville de Saint-Laurent & la province de Sainte-Croix de la Sierra, & s'étendent vers l'orient environ cent quarante lieues juſqu'à la riviere Paraguay. Au nord, cette Nation eſt terminée par les montagnes des *Tapacures* qui la ſéparent de celles des *Moxes;* au ſud, elle confine avec l'ancienne ville de Sainte-Croix.

Le pays a environ cent lieues du nord au ſud; ſon terrein eſt montagneux, il abonde en miel, on y trouve des cerfs, des buffles, des tigres, des lions, des ours, & d'autres bêtes ſemblables; les pluies & les ruiſſeaux forment de grandes mares où ſe trouvent des crocodiles & certaines eſpeces de poiſſons. Dans la ſaiſon des pluies le pays eſt tout inondé, alors tout commerce ceſſe entre les habitations. Comme durant l'hyver le plat pays eſt tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, & ils y ont d'ordinaire une bonne récolte de maïs, de racines d'yuca, de magnoc, dont ils font de la caſſave qui leur ſert de pain, de patates, de légumes, & de divers autres fruits.

Le dérangement des ſaiſons & la cha-

leur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, & souvent même la peste, qui enleve beaucoup de monde. Ces peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manieres de se faire traiter dans leurs maladies : la premiere est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appellés pour cette raison *Chupadores*. Cet emploi est exercé par les Caciques, qui sont les principaux de la Nation, & qui par-là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces peuples. Leur coutume est de faire diverses questions au malade : Où sentez-vous de la douleur, lui demandent-ils ? En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie ? N'avez-vous pas répandu la chica ? (C'est une liqueur enyvrante dont ils font grand cas.) N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortue ? Si le malade avoue quelqu'une de ces choses ; justement, reprend le médecin, voilà ce qui vous tue ; l'ame du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le médecin suce ensuite la partie

mal affectée, & au bout de quelque temps il jette par la bouche une matiere noire: voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le second remede auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les femmes Indiennes qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal, & offrant ainsi par avance cette espece de tribut à la mort, ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, & que leur esprit ne va guere plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui alterent la santé.

Ils ont la plupart la taille belle & grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux: ils vont presque tout nuds; ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queues de singe, & de plumes d'oiseaux qu'ils ont tués à la chasse; afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles & la levre inférieure, où ils attachent une piece d'étain: ils se servent encore de cha-

peaux de plumes aſſez agréables par la diverſité des couleurs. Les ſeuls Caciques ont des chemiſettes : les femmes portent une eſpece de tablier qui s'appelle dans leur langue *Typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement : cependant dans leurs aſſemblées ils ſuivent les avis des anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne ſe tranſmet point à leurs enfans, ils doivent l'acquérir par leur valeur & par leur mérite. Ils paſſent pour braves, quand ils ont bleſſé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait priſonnier. Ils n'ont ſouvent d'autre raiſon de ſe faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de ſe rendre les maîtres des autres, à quoi ils ſont portés par leur naturel fier & hautain. Du reſte, ils traitent fort bien leurs priſonniers, & ſouvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la polygamie ne ſoit pas permiſe au peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes ; comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner ſouvent la *Chica* (1), & que ce ſont les

(1) Liqueur faite de maïs, de magnoc, & de quelques autres fruits, qui eſt en uſage dans leurs feſtins.

femmes qui l'apprêtent, une ſeule ne ſuffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun ſoin de l'éducation des enfans, & on ne leur inſpire aucun reſpect pour leurs parens ; ainſi abandonnés à eux-mêmes ils ne ſuivent que leur caprice, & ils s'accoutument à vivre dans une indépendance abſolue.

Leurs cabanes ſont de paille faites en forme de four ; la porte en eſt ſi petite & ſi baſſe, qu'ils ne peuvent s'y gliſſer qu'en ſe traînant ſur le ventre ; c'eſt ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Eſpagnols, comme qui diroit, *Peuples rappetiſſés*. Ils en uſent ainſi, à ce qu'ils diſent, afin de ſe mettre à couvert des Moſquites, dont on eſt fort incommodé durant le temps des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maiſons conſtruites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans, car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur pere. C'eſt dans ces mêmes maiſons qu'ils reçoivent leurs hôtes, & qu'ils les régalent en leur donnant la *Chica*. Ces ſortes de feſtins qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, ſe paſſent à boire, à manger & à danſer. C'eſt à qui boira le plus de la *Chica*, dont ils s'enyvrent

jusqu'à devenir furieux. Alors ils se jettent sur ceux dont ils croyent avoir reçu quelque affront, & il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle maniere ils passent la journée dans leurs villages : ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe ; car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de beches. A midi ils viennent dîner. Sur le soir ils se promenent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger & à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présens. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à se visiter & à s'entretenir ensemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller quérir du bois, de cuire le maïs, l'yuca, &c. de filer de quoi faire leur *typoy*, ou bien les chemisettes & les hamacs de leurs maris ; car pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre, qu'elles couvrent d'un simple tapis de

feuilles de palmiers, ou bien elles se reposent sur une claye faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du soleil, & aussi-tôt après ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons & de ceux qui ne sont pas mariés : ceux-ci s'assemblent sous des arbres, & ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du village. Leur danse est assez particuliere : ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, & qui par conséquent ne rend que deux tons. Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos, qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur pêche & de leur chasse suit la récolte du maïs. Quand les pluies sont passées, lesquelles durent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, ils se partagent en diverses troupes, & vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le

mois d'Août, qui est le temps auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a guere de Nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque Divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au démon qu'ils appréhendent extrêmement. Ainsi ils vivent comme des bêtes, sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre Dieu que leur ventre, & bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a portés à détruire tout-à-fait les Sorciers qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie, & même à présent il suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit.

Cependant, ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, sur-tout par rapport au chant des oiseaux qu'ils observent avec une attention scrupuleuse : ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, & de-là ils jugent souvent que les Espagnols sont prêts de faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir

bien avant dans les montagnes: alors les enfans se séparent de leurs peres, & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers ; les liens de la nature qui sont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir ensemble : un pere vendra son fils pour un couteau ou pour une hache ; c'est ce qui faisoit craindre aux Missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des bourgades ; ce qui est absolument nécessaire, car il en faut faire des hommes avant que d'en faire des Chrétiens.

Après avoir donné une connoissance générale des mœurs de cette Nation, il faut parler de la maniere dont l'Evangile lui fut annoncé, & de ce qui donna lieu aux Jésuites d'entrer dans le pays des Chiquites. Leurs vues ne s'étoient pas tournées d'abord de ce côté-là, ils ne pensoient qu'à la conversion des *Chiriguanes*, des *Matagayes*, des *Tobas*, des *Mocobies*, & de diverses autres Nations semblables. On avoit choisi le Collége que Dom Jean Fernandez de Campero, Mestre de Camp & Chevalier de l'Ordre de Calatrava, avoit fondé dans la ville de *Tarija*, qui se trouve dans le voisinage de toutes ces Nations, pour y faire un séminaire d'ouvriers

Evangéliques, propres à porter la foi chez tant de peuples infideles. Le Pere Joseph-François de Arce, & le Pere Jean-Baptiste de Cea entrerent les premiers chez les *Chiriguanes*, pour connoître quelle étoit la disposition de leurs esprits, & en quel lieu on pourroit établir des Missionnaires : ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arriverent à la riviere *Guapay*, où ils furent assez bien reçus des Indiens & de leurs Caciques : le Pere de Arce eut la consolation d'instruire & de baptiser quatre de ces Infideles qui se mouroient : ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux Caciques qu'il leur envoyeroit au plutôt des Missionnaires pour continuer de les instruire.

Comme il étoit sur son départ, la sœur d'un Cacique, nommée Tambacura, vint trouver le Pere, & elle le supplia de protéger son frere auprès du Gouverneur de Sainte Croix, qui vouloit lui faire son procès sur une accusation très-fausse. Le Pere de Arce saisit cette occasion de servir le Cacique, & par-là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grace, & il l'obtint.

Cependant, Dom Arce de la Concha

(c'eſt le nom de ce Gouverneur) ne pouvoit goûter l'entrepriſe des Miſſionnaires. Il leur repréſenta que leurs travaux auprès des Chiriguanes ſeroient inutiles; que c'étoit une Nation tout-à-fait indomptable; que les Jéſuites du Pérou avoient déja fait diverſes tentatives pour les convertir à la Foi, ſans avoir pu y réuſſir; que leur zèle ſeroit bien mieux employé auprès des Chiquites; que c'étoit un peuple doux & paiſible, qui n'attendoit que des Miſſionnaires pour ſe faire inſtruire; que les Jéſuites du Paraguay avoient la Miſſion des *Itatines* dans le voiſinage de cette Nation, & qu'il leur étoit facile d'entrer de-là chez les Chiquites, dont le pays s'étend juſqu'à la riviere Paraguay, laquelle, après avoir formé la riviere de la Plata, va ſe décharger dans l'océan à 35 dégrés de latitude auſtrale; que les Jéſuites du Pérou n'avoient pas la même facilité que ceux du Paraguay; qu'ils étoient trop occupés auprès de la nombreuſe Nation des Moxes, qui eſt fort éloignée de celle des Chiquites; qu'enfin, s'il étoit néceſſaire, il en écriroit au P. Provincial, & au P. Général même qui étoit de ſes amis. Le P. de Arce répondit au Gouverneur qu'il ne

pouvoit rien entreprendre ſans l'ordre de ſes Supérieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'exécuter, auſſi-tôt qu'il lui auroit été intimé.

Cependant, ayant reçu vers le commencement de l'année 1691, un renfort de Miſſionnaires, & ayant pris connoiſſance du pays des Chiriguanes qu'il avoit parcouru, il fonda la premiere Miſſion ſur la riviere Guapay : il lui donna le nom de la Préſentation de Notre-Dame, & il la mit ſous la conduite du Pere de Cea & du Pere Centeno. Le 31 Juillet de la même année, il établit la Miſſion de Saint Ignace dans la vallée de *Tarequea* qui eſt entre la ville de *Tarija* & la riviere Guapay : il la confia au Pere Joſeph Tolu, après quoi il retourna au Collége de Tarija, pour conférer avec ſon Supérieur ſur les moyens de porter la lumiere de l'Evangile aux Nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la riviere Paraguay, & d'examiner s'il trouvoit dans l'eſprit des Chiquites des diſpoſitions favorables pour recevoir la Foi.

Le Pere de Arce ne différa pas à ſe rendre à Sainte Croix de la Sierra ; mais il y trouva les choſes bien changées. Dom Auguſtin de la Concha, qui avoit

ſi fort à cœur la converſion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, & tout le monde diſſuadoit le Pere d'une entrepriſe qu'on regardoit comme téméraire & utile. C'étoit, diſoit-on, s'expoſer imprudemment à une mort certaine, que de ſe livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le maſſacreroit auſſi-tôt qu'il ſeroit entré dans leur pays. Comme ces diſcours n'effrayoient point le Miſſionnaire, qu'au contraire ils ne ſervoient qu'à animer ſon zèle, quelques Eſpagnols que leur propre intérêt touchoit davantage que le ſalut de ces Infideles, s'oppoſerent formellement à ſon deſſein : ils prévoyoient que ſi les Miſſionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheroient d'y faire des excurſions, & d'y enlever des eſclaves, dont ils retiroient des groſſes ſommes par le trafic qu'ils en faiſoient au Pérou ; & c'eſt ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les meſures du Pere. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des ſollicitations & des prieres, il engagea ſecretement deux jeunes hommes qui ſçavoient paſſablement les

chemins à le guider jusques chez les *Pignocas* qui sont voisins des Chiquites.

Il partit donc au commencement de Décembre, & il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantôt il lui falloit grimper sur des montagnes escarpées, tantôt il avoit à traverser des rivieres très-profondes ; d'autres fois il étoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient été pratiqués de personne. Enfin, après des fatigues incroyables, il arriva chez les *Pignocas*. La joie qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples, fut bien tempérée par la douleur qu'il ressentit du triste état où il les trouva. La petite vérole faisoit parmi eux de grands ravages, & enlèvoit tous les jours quantité de monde. Le bon accueil qu'on lui fit le consola : ces Indiens l'assurerent qu'ils avoient un desir sincere d'embrasser la Foi, & que s'il étoit venu plutôt, plusieurs de leurs compatriotes qui étoient morts auroient reçu le baptême : ils lui offrirent ensuite des légumes, du maïs, des citrouilles, des patates, & divers autres fruits qu'ils cueillent dans les bois ; ils le prierent instamment de ne les pas abandonner, & ils lui promirent de bâtir une Eglise, & de lui fournir tout

ce qui feroit néceſſaire à ſa ſubſiſtance.

Des diſpoſitions ſi favorables au Chriſtianiſme charmerent le Pere de Arce; c'eſt pourquoi faiſant réflexion que le temps des pluies étoit venu, que le pays qui eſt une terre baſſe étant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la riviere Paraguay qu'au mois d'Avril que les pluies ceſſoient, il ſe détermina à demeurer tout ce temps-là parmi les Chiquites, & il leur promit que s'il étoit contraint de les quitter, il feroit venir d'autres Miſſionnaires qui prendroient ſa place.

Ces paroles du Miſſionnaire combloient de joie les Indiens : quoiqu'ils ne fuſſent pas encore bien rétablis de leur maladie, ils ſe mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Ils choiſirent un lieu propre à placer une Egliſe, & ils commencerent par y planter une Croix : tous ſe proſternerent devant ce ſigne du ſalut. Le Pere récita les Litanies à haute voix, & les Indiens y aſſiſterent à genoux. Dès le ſoir même ces pauvres gens ſe mirent à couper du bois, & ils travaillerent avec tant d'ardeur qu'en moins de quinze jours l'Egliſe fut achevée &

dédiée à ſaint François Xavier. Ils s'y aſſembloient tous les jours pour ſe faire inſtruire de la doctrine Chrétienne, & ſouvent le Miſſionnaire étoit obligé de paſſer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié. Cette aſſiduité & cette application extraordinaire les mit bientôt en état de recevoir le baptême. Le Pere commença par l'adminiſtrer à quatre-vingt-dix enfans qui étoient bien inſtruits : l'un d'eux ne ſurvécut pas long-temps à cette grace, & il alla prendre poſſeſſion du céleſte héritage que ces eaux ſalutaires venoient de lui acquérir.

Des progrès ſi rapides conſoloient infiniment le Miſſionnaire, & adouciſſoient toutes ſes peines. Sa joie augmenta par l'arrivée de pluſieurs Caciques, qui le prierent de lui marquer un lieu dans la nouvelle peuplade, où ils puſſent ſe loger eux & leurs familles, & ne faire qu'un même peuple avec les nouveaux fideles. D'un autre côté, les *Pegnoquis* lui députerent quelques-uns de leur Nation, pour le prier de leur envoyer des Miſſionnaires qui les miſſent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour

ſe faire inſtruire, & l'Egliſe ſe trouva bientôt trop petite pour les contenir.

Mais ces heureux commencemens furent bientôt troublés, ſoit par une maladie dangereuſe, qui penſa ravir le Miſſionnaire à ſes Néophytes, ſoit par les irruptions des Mamelus Portugais du Breſil. Ce ſont des bandits, qui, pour éviter le châtiment que méritent leurs crimes, s'attroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, & vivent dans une entiere indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pouſſer leur excurſion juſqu'à Sainte-Croix de la Sierra, qu'ils prétendoient détruire, & d'emmener eſclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient ſur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit été pris par les Portugais, & qui s'étoit échappé de leurs mains au paſſage de la riviere Paraguay.

A cette nouvelle le Pere de Arce partit avec trois Indiens qui connoiſſoient le pays pour obſerver de près leur marche : il prit ſa route vers l'orient, & il paſſa chez les Nations des *Boros*, des *Tabicas*, des *Taucas*, &c. Par-tout il fut bien reçu, & tous ces peuples parurent diſpoſés à ſe ſoumettre au joug de

l'Evangile. Le Miſſionnaire apprit bientôt par quelques Indiens tout effrayés, qui prenoient la fuite, & par le bruit même des mouſquets, que les Mamelus Portugais étoient proche. Auſſi-tôt il exhorta les Indiens à joindre leurs familles enſemble, & à ſe retirer dans un lieu avantageux, où ils puſſent plus aiſément ſe mettre à couvert des inſultes de l'ennemi. L'avis du Pere fut ſuivi, & les Indiens ſe retirerent dans un endroit appellé *Capoco*, où peu de temps après on fonda la Miſſion de Saint-Raphaël. Ce poſte étoit aſſez sûr à cauſe d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettoient entre eux & la route que tenoient les Portugais.

Cependant, le Miſſionnaire les trouvant tous réunis, profita de l'occaſion pour les inſtruire autant que le temps le lui permettoit; &, après avoir baptiſé quelques enfans, il ſe rendit à ſa Miſſion de Saint-François Xavier, qui étoit à cinquante lieues plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte-Croix de la Sierra avertir le Gouverneur de ce qui ſe paſſoit, & lui demander un prompt ſecours. On lui donna trente ſoldats avec un Commandant, qui partirent en toute diligence vers la Miſſion

de Saint-François Xavier, où ils furent joints par cinq cens Indiens Chiquites, tous armés de fleches.

Comme l'endroit où cette Miſſion eſt ſituée n'étoit pas aſſez sûr, on jugea plus à propos d'aller camper ſur la riviere *Aperé*, que les Eſpagnols nomment de Saint-Michel. Le Commandant envoya auſſi-tôt des coureurs pour reconnoître l'ennemi, & le lendemain il eut nouvelle qu'il étoit arrivé à la bourgade de Saint-Xavier qu'on venoit d'abandonner. On reçut même une lettre du Commandant Portugais qu'il écrivoit au Miſſionnaire, dont voici la teneur :

MON RÉVÉREND PERE,

« Je ſuis arrivé ici avec deux com-
» pagnies de braves ſoldats de ma Na-
» tion : nous n'avons nul deſſein de
» vous faire du mal : nous venons cher-
» cher quelques-uns de nos gens qui ſe
» ſont réfugiés dans ce pays ; ainſi vous
» pouvez retourner dans votre maiſon,
» & ramener avec vous vos Néophytes ;
» vous y ſerez en toute ſureté. Je prie
» Dieu qu'il vous conſerve. ».

ANTOINE FERRAEZ,

Après la lecture de cette lettre, le Commandant Eſpagnol fit auſſi-tôt marcher ſes troupes vers les Portugais. Il arriva ſur les trois heures après midi à une lieue du camp ennemi. Il crut devoir différer le combat juſqu'au lendemain matin, ſoit pour délaſſer ſes troupes, ſoit pour donner le temps aux Eſpagnols & aux Indiens de ſe confeſſer. Les Miſſionnaires qui les accompagnoient, furent occupés juſqu'à minuit à entendre les confeſſions. Sur les trois heures du matin le Commandant donna ſes ordres pour le combat. Il fut reglé qu'on ſommeroit d'abord les Portugais de mettre bas les armes : qu'à leur refus, on tireroit un coup de fuſil qui ſerviroit de ſignal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de ſix Eſpagnols, qui obligerent un Indien du parti Portugais à décharger ſon mouſquet dans la tête de l'un d'eux : cette mort eſt auſſi-tôt vengée par celle de deux Portugais, & le combat s'étant ainſi engagé, on ſe mêla avec furie. Antoine Ferraez & Manuel de Friaz qui commandoient les deux compagnies furent tués à ce premier choc; la mort des chefs effraya leurs ſoldats, qui ſe jetterent

avec précipitation dans la riviere de Saint-Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement : les Espagnols & les Indiens en firent un tel carnage, que de cent cinquante hommes qu'ils étoient, il n'en resta que six, dont trois furent faits prisonniers, trois autres prirent la fuite, & allerent porter la nouvelle de leur défaite à une autre troupe de leurs gens, qui étoient entrés par un autre chemin dans le pays des *Pegnoquis*, & avoient enlevé quinze cens de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils repasserent au plus vîte la riviere Paraguay, & se retirerent au Bresil. Les Espagnols s'en retournerent à Sainte-Croix, n'ayant perdu que six de leurs soldats & deux Indiens, ils y conduisirent trois prisonniers Portugais, & ils eurent la gloire d'avoir sauvé cette chrétienté naissante, qui étoit perdue si elle n'avoit été secourue à temps.

Dom Louis-Antoine Calvo, Gouverneur de Sainte-Croix, remit les prisonniers au pouvoir du Conseil Royal de *Charcas*, auquel il envoya une relation détaillée de cette expédition. Il eut ordre du Conseil d'en informer les Missionnaires & les Indiens du Paraguay, afin

qu'ils priſſent les meſures convenables pour prévenir de ſemblables malheurs, qui intéreſſoient également & la Religion & l'Etat.

On ne pouvoit douter que ces Mamelus n'euſſent le même deſſein ſur le pays des Chiquites & ſur la ville de Sainte-Croix, qu'ils avoient tâché d'exécuter auparavant ſur les *Guarinis* du Paraguay, & ſur d'autres Nations Indiennes ſujettes à la Couronne d'Eſpagne. Leur vue eſt de s'emparer de toutes ces terres, & de ſe frayer un paſſage au Pérou, ſe mettant peu en peine de ruiner le Chriſtianiſme, pourvu qu'ils ſatisfaſſent leur ambition & leur avarice.

Comme la connoiſſance de la route que tinrent les Mamelus du Breſil peut être utile afin de ſe précautionner contre leurs violences, & que d'ailleurs cet itinéraire ne ſervira pas peu à réformer les cartes géographiques, il eſt à propos de rapporter ici ce que l'on en a appris de Gabriel-Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits priſonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Breſil avec ſes compagnons, & qu'ils ſe mirent en canot ſur la riviere *Anemby*, qui tombe dans le fleuve Parana

par le côté du nord; qu'ils entrerent ensuite dans ce fleuve, & qu'ayant trouvé l'embouchure de la riviere *Imuncina* qui s'y décharge du côté du sud, ils la remonterent pendant huit jours, ne faisant que des demi-journées de chemin jusques vers la ville de *Xeres*, qui est à présent détruite; qu'ils laisserent en ce lieu-là les canots sur lesquels ils étoient venus de Saint-Paul; qu'ils y laisserent aussi de leurs gens pour les garder, & pour semer de quoi recueillir à leur retour; qu'ils continuerent leur voyage à pied, & qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xeres*, ils arriverent à la riviere *Boinhay* qui va tomber dans le fleuve Paraguay du côté du nord; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette riviere, & qu'ils semerent des grains pour le retour; qu'après avoir navigé pendant dix jours ils arriverent au fleuve Paraguay; qu'ils le remonterent pendant huit jours, & arriverent à l'entrée de l'étang *Manioré;* & qu'après un jour entier ils prirent terre au port des Indiens *Itatines*, où ils enterrerent leurs canots dans une grande sabliere, afin de s'en servir à leur retour; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied,

pied, ne faisant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y trouver de quoi vivre, & pour se rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche. Le 1er jour ils partirent du port des *Itatines*, tirant à l'occident un peu vers le nord, & ils arriverent à un marais d'eau salée. Le 2e, ils marcherent ce jour-là, & presque tout le reste du voyage, à l'occident, & ils s'arrêterent en un lieu nommé *Mbocaytibazon*, où ils ne trouverent point d'eau. Le 3e, détournant un peu vers le sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau, ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau. Le 4e, ils se rendirent à une mare appellée *Guacuruti*. Le 5e, ils s'arrêterent dans un champ près d'un ruisseau. Le 6e, ils allerent à un autre ruisseau au pied d'une montagne. Le 7e, à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba*. Le 8e, ils marcherent dans une vaste campagne tirant au nord, & ils camperent sur les bords d'un ruisseau. Le 9e, suivant la même route, ils allerent à *Yacu*. Le 10e, ils passerent une montagne en tirant sur le nord, & ils arriverent auprès d'une mare. Le 11e,

ils marcherent vers l'occident, & ils s'arrêterent dans un champ. Le 12e, ils passerent dans une plaine, &, suivant la même route, ils arriverent à une bourgade ruinée, qui avoit appartenu aux *Itatines*. Le 13e, suivant encore la même route, ils arriverent à une autre bourgade ruinée de cette même Nation. Le 14e, ils continuerent leur route dans une campagne, & ils arriverent à un ruisseau. Le 15e, ils se firent un chemin sur une montagne, & tirant à l'occident un peu vers le sud, ils allerent à un autre ruisseau. Le 16e, tournant un peu au nord, ils marcherent jusqu'à un ruisseau. Le 17e, ayant marché au nord, ils camperent entre deux petites collines. Le 18e, faisant même route, ils vinrent à l'entrée de *Tareyri*. Le 19e, marchant au sud un peu vers l'occident, ils camperent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne. Le 20e, ils tirerent au nord vers la source de ce ruisseau, & ayant continué huit jours cette même route, ils arriverent au pays des *Taucas*, qui est de la Nation des *Chiquites*, d'où l'on voit la montagne *Agnapurahey*, qui s'étend vers le sud. Le 28e, ils passerent vers le sud à une autre bourgade des *Taucas*, plus

voisine de cette montagne. Le 29^{e}, ayant passé une montagne & tirant vers l'occident, ils arriverent à un étang des *Pegnoquis*, dans un grand champ. Le 30^{e}, ils suivirent la même route pour se rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes des *Pignocas*. Le 31^{e}, ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux & tout couvert de palmiers, ils tirerent à l'occident un peu vers le nord, & ils vinrent à la colline des *Quimecas*; ils continuerent la même route pendant quatre jours. Ce fut-là que quelques années auparavant Jean Borallo de Almada, Chef des Mamelus, fut battu par les *Pegnoquis*. Le 35^{e}, tirant à l'occident, ils arriverent à la riviere *Aperé*, autrement de saint Michel. Le 36^{e} & le 37^{e}, ils marcherent sur des montagnes, & vinrent aux habitations des *Xamarus*. Le 38^{e}, ils passerent la montagne des *Pignocas* pour se rendre aux bourgades des *Pegnoquis*, & ils passerent la riviere *Aperé*. Enfin ils finirent leur marche dans le pays des *Quimes*, puis il s'emparerent de la bourgade de saint François-Xavier chez les *Pignocas*, où ils furent entiérement défaits, ainsi qu'on l'a rapporté ci-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail, déclara encore que, trois ans auparavant, il avoit fait une excursion avec ses compagnons, en remontant la riviere Paraguay, dans un vaste pays où est la Nation des *Paresis* : que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils étoient arrivés en quatre jours à l'isle des *Yaracs* : c'est un peuple que les Espagnols appellent Grandes-oreilles, parce qu'ils se les percent & y mettent des pendans de bois : qu'après avoir parcouru l'isle, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la riviere *Yapuy* qui se jette du côté gauche dans la riviere Paraguay ; que de-là en quatre autres journées ils arriverent à l'embouchure du *Isipoti*, & que continuant de naviger, ils se trouverent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appellés *Caraberes* & *Araaibaybas* ; qu'ils continuerent leur chemin à pied pendant trois jours ; & qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes, ils entrerent dans le pays des *Paresis* & des *Mboriyaras*, d'où, par la même route, ils s'en retournerent au Brésil.

L'entreprise toute récente des Mamelus, & la crainte qu'on eut qu'ils

ne fiſſent dans la ſuite de nouvelles courſes, porta les Miſſionnaires à changer de lieu ; ils quitterent donc la bourgade de ſaint François-Xavier, & ils la tranſporterent à *Pari* ſur la riviere de ſaint Michel. Cet endroit n'eſt éloigné que de huit lieues de ſaint Laurent. Les *Pignocas* & les *Xamarus* s'y aſſemblerent, y établirent une groſſe bourgade. Mais ils n'y furent pas long-temps tranquilles. Les Eſpagnols de ſaint Laurent troubloient ſouvent leur repos, & enlevoient des Indiens pour en faire des eſclaves. Ils en vinrent même juſqu'à maltraiter les Miſſionnaires qui s'oppoſoient à leur violence. C'eſt ce qui obligea le Pere Lucas Cavallero à changer encore une fois le lieu de ſa Miſſion & à l'établir à 18 lieues plus loin ſur la même riviere. Ces divers changemens, joint à la diſette de toutes choſes & aux maladies qui ſurvinrent, diminuerent beaucoup le nombre des Néophytes; quelques-uns ſe retirerent ſur les montagnes, d'autres périrent de faim & de miſere. Néanmoins, on a lieu de croire que cette peuplade deviendra en peu de temps très-nombreuſe. Les Nations voiſines des *Quibiquias*, des *Tubaſis*, des *Guapas*, auſſi-bien que pluſieurs autres

familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire & être admis au baptême.

La seconde Mission, qui s'appelle de saint Raphaël, est éloignée de la premiere de 34 lieues vers l'orient. Le Pere de Cea & le Pere François Herbas la formerent des Nations des *Tabicas*, des *Taus* & de quelques autres qui se réunirent ensemble, & composerent une peuplade de plus de mille Indiens : mais la peste la désola deux années de suite & en diminua beaucoup le nombre. C'est pourquoi, à la priere des Indiens, on transporta cette Mission en l'année 1701 sur la riviere *Guabis*, qui se décharge dans la riviere Paraguay, à 40 lieues de l'endroit où elle étoit d'abord. Cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un chemin de communication avec les Missions des *Guaranis*, & avec celles du Paraguay par la riviere qui porte ce nom.

La joie fut générale parmi ces Néophytes, lorsqu'en 1702 ils virent arriver sur cette riviere le Pere Herbas & le Pere de Yegros acccompagnés de 40 Indiens qui s'étoient abandonnés à la Providence & à la protection de la sainte Vierge en qui ils avoient mis leur con-

fiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils fatiguerent beaucoup : il leur fallut traverser de rudes montagnes, se défendre des ennemis qu'ils trouvoient sur la route, & se frayer un chemin par des pays inconnus. Ils subsisterent pendant tout ce temps-là comme par miracle : dans leur chasse & dans leur pêche le gibier & le poisson venoit presque se jetter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que dans leur route ils gagnerent trois familles d'Indiens, qui, les années précédentes, leur avoient fermé le passage.

Ces Indiens, dont la langue est entiérement différente de celle des Chiquites, connoissent le pays, & entendent parfaitement la navigation des rivieres. Ils ont déja donné la connoissance des *Guates*, des *Curucuanes*, des *Barecies*, des *Sarabes*, & de plusieurs autres Nations qu'on trouve aux deux côtés de la riviere Paraguay, principalement en remontant vers sa source. Ainsi, voilà une ample moisson qui se présente au zèle des ouvriers Evangéliques.

La troisieme Mission est celle de saint Joseph. Elle est située sur de hautes collines, au bas desquelles coule un ruis-

ſeau, à douze lieues vers l'orient de la bourgade de ſaint François-Xavier. C'eſt le Pere Philippe Suares qui la fonda le premier en l'année 1697. Les Miſſionnaires ont eu beaucoup à y ſouffrir des maladies & de la diſette des choſes les plus néceſſaires à la vie. C'eſt ce qui cauſa la mort au Pere Antoine Fideli en l'année 1702. Cette Miſſion eſt compoſée des familles des *Boros*, des *Penotos*, des *Caotos*, des *Xamarus* & de quelques *Pignocas*. La Nation des *Tamacuras*, qu'on vient de découvrir du côté du ſud, & qu'on eſpere convertir à la Foi, augmentera conſidérablement cette peuplade.

La Miſſion de ſaint Jean-Baptiſte eſt la quatriéme. Elle eſt ſituée vers l'orient tirant un peu ſur le nord, à plus de trente lieues de la Miſſion de ſaint Joſeph. Cette peuplade, qui eſt comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'orient en occident, eſt principalement habitée par les *Xamarus*. Elle s'augmentera encore plus dans la ſuite par pluſieurs familles des *Tamipicas*, *Cuſicas* & *Pequicas*, auxquelles on a commencé de prêcher l'Evangile. C'eſt le Pere Jean Fernandez qui en a ſoin, & c'eſt Don Jean Fernandez Campero,

ce Seigneur si zélé pour la conversion de Chiquites, qui a donné libéralement tout ce qui étoit nécessaire pour orner l'Eglise, & y faire le service avec décence.

On a découvert depuis peu, plusieurs autres nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocuicas*, *Purasicas*, *Aruporecas*, *Borilos*, &c. & on a de grandes espérances de les soumettre au joug de l'Evangile; ce seront de nouveaux sujets pour la Couronne d'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux Missionnaires, & à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples non moins sauvages que les bêtes, & qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelus du Bresil. Depuis qu'on les a réunis dans des bourgades, on les a peu à peu accoutumés à la dépendance dont ils étoient si ennemis; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, & insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux Instructions & aux Prieres qui se font dans l'Eglise; ils y récitent le Rosaire à deux chœurs; ils y chantent les Litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se

confessent souvent; mais ils ne sont admis à la table Eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du Paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des Ecoles qu'on a établies à ce dessein, & c'est ce qui affermira à jamais le Christianisme dans ces vastes contrées.

Les Missions des Guaranis, où l'on trouve une chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves *Parana* & *Uruguay*, qui arrosent les provinces de Paraguay & Buenos-aires. Ces Missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des ouvriers Evangéliques qui les ont établies & qui les cultivent, n'étoient pas traversés par l'ambition & l'avarice des Mamelus du Bresil. Ces bandits ont désolé toutes ces Nations, & ont servi d'instrument au démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cens mille Indiens pour en faire des esclaves.

Le zèle des Missionnaires, loin de se rallentir par tant de contradictions & de violences, n'en devint que plus vif & plus ardent : Dieu a béni leur fermeté & leur courage. En cette année 1702 ils ont sur les bords de ces deux

fleuves 29 grandes Missions où l'on compte 89501 Néophytes : sçavoir, sur le fleuve *Parana* 14 bourgades, composées de 10253 familles, qui font 41483 personnes : & sur le fleuve *Uruguay* 15 bourgades, où il y a 12508 familles composées de 48018 personnes.

La joie que ces progrès donnent aux Missionnaires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infideles qui sont dans leur voisinage : ceux-ci ont leurs habitations entre les bourgades dont je viens de parler, & la colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos-ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, & ils en tirent des coutelas, des épées, & d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701, ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui régnoit parmi toutes les Nations, s'emparerent à main armée de la bourgade *Yapeyu*, autrement dite des Saints Rois; ils la pillerent, ils profanerent l'Eglise, les images & les vases sacrés, & ils enleverent

quantité de chevaux & de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos Néophytes de prendre les armes pour leur défenſe. Le Gouverneur de Buenos-ayres leur donna pour Commandant un Sergent Major avec quelques ſoldats Eſpagnols, qui s'étant joints aux Indiens formerent un corps de deux mille hommes ; ils allerent à la rencontre de leurs ennemis, & il ſe donna un combat où il y eut beaucoup de ſang répandu de part & d'autre. Les infideles demanderent du ſecours aux Portugais qui leur en donnerent. Ils livrerent un ſecond combat qui dura cinq jours, & où ils furent entiérement défaits ; tout ce qui ne fut pas tué fut fait priſonnier. Par là il eſt aiſé de voir à quel danger cette chrétienté naiſſante eſt expoſée, ſi les Eſpagnols ne la protegent contre la fureur des Indiens & contre les violences des Mamelus. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des eſclaves de nos Néophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à ſucre. De pareilles violences nuiſent infiniment à la converſion de ces peuples ; l'inquiétude continuelle où ils ſont, les diſperſe dans les forêts & dans les

montagnes, & il ſera impoſſible de les retenir dans les bourgades où on les a raſſemblés avec tant de peine, ſi on ne leur procure de la tranquillité & du repos.

LETTRE

Du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere J. B. D. H. de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 14 Février 1716.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

La relation que je vous adreſſe m'a paru ſinguliere, & j'ai cru vous faire plaiſir de vous la communiquer. Elle eſt du Révérend Pere Florentin de Bourges, Miſſionnaire Capucin, qui arriva à Pondichery vers la fin de l'année 1714. La route extraordinaire qu'il a tenue pour venir aux Indes, les dangers & les fatigues d'un long & pénible voyage, le détail où il entre de ces flo-

riſſantes Miſſions du Paraguay, qui ſont ſous la conduite des Jéſuites Eſpagnols, & qu'il a parcourues dans ſa route, la certitude avec laquelle il m'a aſſuré qu'il n'avance rien dont il ne ſe ſoit inſtruit par ſes propres yeux; tout cela m'a paru digne de l'attention des perſonnes qui ont du zele pour la converſion des Infideles. C'eſt ſon original même que je vous envoie; il a eu la bonté de m'en laiſſer le maître pour en diſpoſer à mon gré. Je ſuis, &c.

Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Pérou, &c.

Ce fut du Port-Louis le 20 Avril de l'année 1711, que le Révérend Pere Florentin mit à la voile pour les Indes. Il raconte d'abord divers incidens qui le conduiſirent à *Buenos-ayres*; & comme c'eſt-là que commence cette route extraordinaire, qu'il fut contraint de prendre pour ſe rendre à la côte de Coromandel, c'eſt-là auſſi que doit proprement commencer la relation qu'il fait de ſon voyage. Tout ce qui ſuit, ſont ſes propres paroles qu'on ne fait ici que tranſcrire.

A mon arrivée à *Buenos-ayres*, je me

trouvai plus éloigné du terme de ma Miſſion, que lorſque j'étois en France; cependant j'étois dans l'impatience de m'y rendre, & je ne ſçavois à quoi me déterminer, lorſque j'appris qu'il y avoit pluſieurs navires françois à la côte du Chili & du Pérou. Il me falloit faire environ ſept cens lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaiſſeaux françois devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'eſpérance que j'avois d'y trouver quelque vaiſſeau, qui de-là feroit voile à la Chine, & enſuite aux Indes Orientales.

Comme je me diſpoſois à exécuter mon deſſein, deux gros navires que les Caſtillans appellent *Navios de regiſtro*, aborderent au port; ils portoient un nouveau Gouverneur pour Buenos-ayres, avec plus de cent Miſſionnaires Jéſuites, & quatre de nos ſœurs Capucines qui alloient prendre poſſeſſion d'un nouveau Monaſtere qu'on leur avoit fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occaſion favorable d'aller au *Callao*, qui n'eſt éloigné que de deux lieues de Lima; c'eſt de ce port que les vaiſſeaux françois vont par la mer du ſud à la Chine, & il me ſembla que j'y

trouverois toute la facilité que je souhaitois pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes Religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma premiere pensée, & je résolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma derniere visite aux personnes que le devoir & la reconnoissance m'obligeoient de saluer, je partis de Buenos-ayres vers la fin du mois d'Août de l'année 1712, & au bout de huit jours j'arrivai à *Sancta-fé ;* c'est une petite bourgade éloignée d'environ 60 lieues de Buenos-ayres ; elle est située dans un pays fertile & agréable, le long d'une riviere qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de *Corduba*. J'avois déja marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à *Sancta-fé* disparurent tout-à-coup ; j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle, le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les détermina sans doute à prendre parti ailleurs.

Dans l'embarras où me jetta cet accident au milieu d'un pays inconnu, & où je ne trouvois personne qui pût m'enseigner le chemin que je devois tenir, je pris la résolution de retourner à *Sancta-fé*, prenant bien garde à ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois; les traces que j'y remarquai, me firent juger que c'étoit le chemin de *Sancta fé*. Je marchai quatre jours, & je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts sans y voir aucune issue. Comme je ne rencontrois personne dans ces bois déserts, je fus tout-à-coup saisi d'une certaine frayeur qu'il ne m'étoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu. Il étoit difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim & de miseres; mes petites provisions étoient consommées, & je sçavois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déja passé, au lieu que dans ces bois, je trouvois des ruisseaux & des sources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'Autruche & même du gibier dans les endroits où

l'herbe étoit plus épaisse & plus haute. Je ne le croirois pas, si je n'en avois été témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de *Buenos-ayres*, & dans le Tucuman.

Ceux qui font de longs voyages dans ce pays, se servent d'ordinaire de charriots. Ils en menent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage & le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces charriots sont couverts de cuirs de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit & une table; les autres charriots portent les provisions & les domestiques. Chaque charriot est traîné par de gros bœufs. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays, fait qu'on ne les épargne pas.

Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte gueres d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin, & de la viande salée; car pour ce qui est de la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantité de bœufs & de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, & quelquefois cin-

quante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur aux voyageurs qui se trouvent engagés au milieu de cette troupe de bestiaux ; il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarrasser.

Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-ayres, chargent des cuirs pour leur retour : c'est alors que se fait la grande *Matança*, comme parlent les Espagnols ; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, & même davantage, suivant la grandeur & le nombre des vaisseaux ; ce qu'il y a d'étonnant, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après, dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages, & une espece de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe, ont déja dévoré & consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en procurer. Avec un bâton au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre sans sortir de son charriot, & sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il en souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, & pourvu qu'elles

ſoient cachées ſous l'herbe, elles ſe croient en ſûreté. Mais il s'en faut bien qu'elles ſoient d'un auſſi bon goût que celles d'Europe; elles ſont ſeches, aſſez inſipides, & preſque auſſi petites que des cailles.

Quoiqu'au milieu de ces forêts où je m'étois engagé, les perdrix ne fuſſent pas auſſi communes que dans ces vaſtes plaines dont je viens de parler, je ne laiſſois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais. Elles ſe laiſſoient approcher de ſi près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un ſimple bâton: je pouvois aiſément faire du feu pour les cuire; les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui eſt fort commun dans le pays.

L'étendue de ces forêts eſt quelquefois interrompue par des terres ſablonneuſes & ſtériles, de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverſer ces vaſtes plaines, l'ardeur d'un ſoleil brûlant, la faim, la ſoif, la laſſitude me faiſoient regretter les bois d'où je ſortois; & les bois où je m'engageois de nouveau, me faiſoient bientôt oublier ceux que j'avois paſſés. Je

continuai ainsi ma route sans sçavoir à quel terme elle devoit aboutir, & sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés. Tout ce que l'étude & l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés.

Ces lieux charmans me rappelloient les idées que j'avois eu autrefois, en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Providence m'avoit conduit pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais comme je n'étois pas le maître de ma destinée, & que les ordres du Seigneur m'étoient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejettai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence.

J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude, lorsqu'enfin je me trou-

vai ſur le bord d'une aſſez grande riviere, d'où je decouvrois une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une groſſe tour en forme de clocher. Cette vue me cauſa une vraie joie, m'imaginant que cette ville que je voyois, pouvoit bien être Corduba, & qu'apparemment j'avois pris le droit chemin, lorſque je croyois retourner ſur mes pas. On ſe perſuade aiſément ce que l'on ſouhaite; mais je fus bientôt détrompé : quelques Indiens que je rencontrai, me dirent en langue Eſpagnole, que c'étoit une peuplade du Paraguay, qu'on appelloit la peuplade de ſaint François Xavier. Je me conſolai de mon erreur, parce que je ſçavois que les Peres Jéſuites ont ſoin de cette Miſſion, & que j'étois ſûr de trouver parmi eux la même charité, dont ils m'avoient donné tant de marques à *Buenos-ayres.*

Dans cette confiance, j'entrai dans la peuplade, & j'allai droit à l'égliſe : elle fait face à une grande place, où aboutiſſent les principales rues, qui ſont toutes fort larges & tirées au cordeau. Auſſi-tôt que les Peres apprirent qu'un Religieux étranger venoit d'arriver, ils deſcendirent tous pour me recevoir ;

ils me conduisirent d'abord à l'église; où le Supérieur me présenta de l'eau bénite; on sonna les cloches, & les enfans qui s'assemblerent sur le champ, chanterent quelques prieres, pour rendre graces à Dieu de mon arrivée. Quand la priere fut achevée, on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir, & on me logea dans une chambre commode. Je racontai en peu de mots à ces Révérends Peres le dessein de mon voyage, les divers incidens qui m'avoient conduit à *Buenos-ayres*; la maniere dont je m'étois égaré dans le chemin de *Santa-fe* à *Corduba*, ce que j'avois souffert dans les bois, & comment la Providence m'avoit conduit dans leur maison. « Dites plutôt la vôtre, me répondirent-ils obligeamment; car vous êtes ici le maître, & nous n'omettrons rien pour vous délasser de vos fatigues ». Ils m'embrasserent ensuite d'une maniere si tendre & si cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma reconnoissance que par des larmes de joie. Je ne voulois rester que cinq à six jours dans cette peuplade; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers, & j'y serois demeuré bien plus long-temps, si j'avois voulu

me rendre à leurs inſtances. Cette communauté étoit composée de ſept Prêtres pleins de vertu & de mérite. La priere, l'étude, l'adminiſtration des ſacremens, l'inſtruction des enfans & la prédication les occupoient continuellement, & ils n'avoient d'autre relâche que les entretiens qu'ils faiſoient enſemble après le repas : encore étoient-ils ſouvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions apoſtoliques, auxquelles ils ſe portoient avec un zèle admirable auſſitôt qu'on les appelloit.

La maniere dont ils cultivent cette nouvelle Chrétienté, me frappa ſi fort, que je l'ai toujours préſente à l'eſprit. Voici l'ordre qui s'obſerve dans la peuplade où j'étois, laquelle eſt compoſée d'environ trente mille ames. On ſonne la cloche dès la pointe du jour pour appeller le peuple à l'égliſe : un Miſſionnaire fait la priere du matin, on dit enſuite la meſſe, après quoi chacun ſe retire pour vaquer à ſes occupations. Les enfans, depuis l'âge de ſept à huit ans, juſqu'à l'âge de douze, ſont obligés d'aller aux écoles, où des maîtres leur enſeignent à lire & à écrire, leur apprennent le catéchiſme & les prieres de l'égliſe, & les inſtruiſent des devoirs

du

du christianisme. Les filles sont pareillement obligées, jusqu'à l'âge de douze ans, d'aller dans d'autres écoles, où des maîtresses, d'une vertu éprouvée, leur apprennent les prieres & le catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, & tous les autres ouvrages propres du sexe. A huit heures, tous se rendent à l'église, où, après avoir fait la priere du matin, ils récitent par cœur & à haute voix le catéchisme, les garçons, placés dans le sanctuaire, & rangés en plusieurs files, commencent; & les filles, placées dans la nef, répetent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la messe, après laquelle ils achevent de réciter le catéchisme, & s'en retournent deux à deux aux écoles. J'étois attendri en voyant la modestie & la piété de ces jeunes enfans. Au soleil couchant, on sonne la priere du soir, après laquelle on récite le chapelet à deux chœurs : il n'y a guere personne qui se dispense de cet exercice, & ceux que des raisons empêchent de venir à l'église, ne manquent pas de le réciter dans leurs maisons.

Pendant l'avent & le carême, on fait le catéchisme tous les samedis & les

dimanches dans l'églife ; & comme elle ne peut contenir tout le monde, trois ou quatre Miffionnaires vont trois fois la femaine, accompagnés d'une troupe d'enfans, faire le catéchifme dans divers quartiers de la peuplade. On le finit toujours par l'acte de contrition.

Les dimanches & les fêtes, on célébre trois meffes hautes ; la premiere à fix heures, la feconde à fept heures & demie, & la troifieme à neuf heures : à chaque meffe il y a prédication. Les confréries du Scapulaire & du Rofaire y font établies ; mais celle du faint Sacrement a quelque chofe qui frappe. Tous les jeudis on donne la bénédiction du faint Sacrement felon la permiffion qu'on en a obtenue du Pape, & à voir le concours des Fideles qui s'y rendent, on croiroit que tous les jeudis de l'année font autant de fêtes. Toutes les fois que l'on porte le Viatique aux malades, un certain nombre de confreres doivent accompagner notre Seigneur avec des flambeaux. Leur foi eft fi vive, que la pénitence à laquelle ils font le plus fenfibles, quand ils ont commis quelque faute confidérable, c'eft d'être privés de cet honneur.

La fréquentation des facremens y eft

fort en usage, & il n'y a guere de fideles qui ne se confessent & communient tous les mois, d'autres le font plus souvent, & même tous les huit jours : ce sont certaines ames prévenues d'une grace particuliere, qui aspirent à la perfection évangélique. Ceux que l'Esprit Saint ne conduit pas par une voie si parfaite, ne laissent pas de mener une vie très-innocente, & qui ne céde guere à celle des Chrétiens de la primitive église. L'union & la charité qui regnent entre ces fideles est parfaite ; comme les biens sont communs, l'ambition & l'avarice sont des vices inconnus, & on ne voit parmi eux ni division ni procès. On leur inspire tant d'horreur de l'impureté, que les fautes en cette matiere sont très-rares : ils ne s'occupent que de la priere, du travail & du soin de leurs familles.

Bien des choses contribuent à la vie innocente que menent ces nouveaux fideles ; premiérement, le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mysteres & de tous les devoirs de la vie chrétienne. Secondement, les exemples de ceux qui les gouvernent, en qui ils ne voyent rien que d'édifiant. En troisiéme lieu, le peu

de communication qu'ils ont avec les Européens. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or & d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir ; & quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potosi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainsi qu'il a été ordonné par la Cour d'Espagne ; on le loge dans une maison destinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, &, les trois jours expirés, il doit continuer son voyage, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arrête. Quatriémement, enfin l'ordre établi par les premiers Missionnaires, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, & qui s'observe avec beaucoup d'uniformité dans toutes ces Missions.

Dans toutes les peuplades, il y a un chef qu'on nomme fiscal : c'est toujours un homme d'âge & d'expérience, qui s'est acquis de l'autorité par sa piété & par sa sagesse. Il veille sur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits, par nom & par surnom, tous les habitans de la

peuplade ; les chefs de famille, les femmes & le nombre des enfans. Il obſerve ceux qui manquent à la priere, à la meſſe, aux prédications, & il s'informe des raiſons qui les ont empêchés d'y aſſiſter. Il a ſous lui, pour l'aider dans cette fonction, un autre officier qui s'appelle *Teniente ;* celui-ci eſt chargé du ſoin des enfans ; ſa charge principale eſt d'examiner s'ils ſont aſſidus aux écoles, s'ils s'appliquent, & ſi les maîtres qui les enſeignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne auſſi à l'égliſe pour les contenir dans la modeſtie par ſa préſence.

Ces deux officiers ont encore des ſubalternes, dont le nombre eſt proportionné à celui des habitans. Outre cela, la peuplade eſt partagée en différens quartiers, & chaque quartier a un ſurveillant qu'on choiſit parmi les plus fervens Chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il ſe commet quelque faute, il en donne auſſi-tôt avis au fiſcal, qui fait enſuite ſon rapport aux Miſſionnaires ; ſi la faute eſt ſecrette, on donne ſecrettement au coupable les avis capables de le faire rentrer dans lui-même : ſi c'eſt une récidive, on lui impoſe une pénitence conforme à la

faute commiſe : mais ſi cette faute eſt publique & ſcandaleuſe, la réprimande s'en fait en préſence des autres fideles. Les fervens Chrétiens l'écoutent avec une attention & une docilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le Miſſionnaire du ſoin qu'il prend de ſon ſalut. Ils ſont élevés à cela dès leur plus tendre jeuneſſe, & ce ſeroit parmi eux un ſigne certain d'un mauvais naturel, ſi quelqu'un manquoit à cet uſage. On a ſoin de marier les jeunes gens dès qu'ils ſont en âge de l'être, & par-là on prévient bien des déréglemens. Tel eſt l'ordre qui s'obſerve pour la conduite ſpirituelle de cette Chrétienté. Je ſerois infini, ſi j'entrois dans le détail de toutes les ſaintes induſtries que le zèle du ſalut des ames inſpire à ces Miſſionnaires, pour entretenir & augmenter la piété dans le cœur de leurs Néophytes.

La maniere dont s'adminiſtre le temporel a quelque choſe de ſingulier, & je ne crois pas qu'il y ait rien de ſemblable dans aucune autre Miſſion. Avant que les Peres Jéſuites euſſent porté la lumiere de l'Evangile dans le Paraguay, ce pays étoit habité par des peuples tout-à-fait barbares, ſans religion, ſans loix, ſans

ſociété, ſans habitation ni demeure fixe; errans au milieu des bois ou le long des rivieres, ils n'étoient occupés que du ſoin de chercher de quoi ſe nourrir eux & leur famille, qu'ils traînoient par-tout avec eux. Soit qu'ils n'euſſent nulle connoiſſance de l'agriculture, ou qu'ils ne vouluſſent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits ſauvages qu'ils trouvoient dans les bois, du poiſſon que les rivieres leur fourniſſoient en abondance, & des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe; & ils ne demeuroient dans chaque endroit, qu'autant de temps qu'ils y trouvoient de quoi vivre.

Les Jéſuites, animés de ce zèle du ſalut des ames, qui eſt ſi propre de leur Inſtitut, ſe répandirent, il y a plus de cent ans, dans ce nouveau monde, pour conquérir à l'empire de Jeſus-Chriſt des peuples que la valeur de leurs compatriotes avoit déja ſoumis à la Monarchie d'Eſpagne. Ils pénétrerent dans ces immenſes forêts avec un courage à toute épreuve : il n'eſt pas aiſé de concevoir quels travaux ils eſſuyerent, afin de raſſembler ces barbares, pour en faire d'abord des hommes raiſonnables, avant que d'eſſayer à en faire des Chrétiens,

ils les ſuivoient dans leurs courſes continuelles ; la patience, la douceur, la complaiſance de ces hommes Apoſtoliques, fit enfin impreſſion ſur ces eſprits groſſiers ; peu à peu ils devinrent dociles ; ils écouterent les inſtructions qu'on leur faiſoit, & la grace qui agiſſoit en eux, achevant l'ouvrage de leur converſion, un grand nombre ſe ſoumit au joug de l'Evangile.

Mais pour entreprendre quelque choſe de ſolide, il falloit fixer l'inconſtance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde & errante, & pour les raſſembler en ſociété, leur en faire goûter les douceurs & les avantages. C'eſt à quoi penſerent d'abord les Miſſionnaires : ils firent venir de *Buenos-ayres* des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux & des mules ; ces beſtiaux multiplierent ſi fort en peu de temps, qu'on eut bientôt ce qui ſuffiſoit pour la ſubſiſtance des Néophytes. On commença dès-lors à former des peuplades ; on apporta de Buenos-ayres tous les outils néceſſaires, ſoit pour couper des bois, & mettre en œuvre les pierres & les matériaux que le pays fourniſſoit, ſoit pour défricher & cultiver les terres. On fit proviſion de bled, de légumes & de différentes

ſortes de grains, dont les terres puſſent être enſemencées ; on enſeigna aux Indiens la maniere de faire de la brique & de la chaux ; on leur traça le plan des maiſons qu'il falloit conſtruire ; les Miſſionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, & ils eurent la conſolation de voir bientôt trois peuplades habitées.

Ces nouveaux citoyens, animés de l'eſprit de charité que la vraie Religion inſpire, & preſſé par les ſentimens d'un amour naturel, s'empreſſerent de faire part à leurs parens & à leurs compatriotes du bonheur dont ils jouiſſoient : ils faiſoient des excurſions dans les endroits les plus écartés, & ils ne revenoient jamais de leur courſe, qu'ils n'amenaſſent avec eux un grand nombre d'infideles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus, & les témoignages de tendreſſe qu'on leur donnoit, apprivoiſoient inſenſiblement ces barbares. Tous les habitans s'empreſſoient à leur bâtir des maiſons, tandis que les Miſſionnaires les diſpoſoient à recevoir la grace du Baptême. A peine l'avoient-ils reçu, que devenus eux-mêmes de nouveaux Apôtres, ils alloient chercher leurs alliés & leurs amis, pour les rendre participans

des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque peuplade, on ſongea à en former de nouvelles : les Chrétientés qui étoient déjà fondées, fourniſſoient tout ce qui étoit néceſſaire aux nouvelles qu'on vouloit établir ; & celle-ci à leur tour, quand elles étoient bien établies, contribuoient aux beſoins des autres qu'on avoit deſſein de fonder.

Sur ce plan, en moins d'un ſiecle, on a réduit, en plus de cent peuplades, pluſieurs milliers d'Indiens, qui ſont parfaitement inſtruits des vérités chrétiennes, & dont les mœurs ſont très-innocentes. Les Miſſionnaires qui les gouvernent, n'ont dégénéré en rien du zèle de leurs prédéceſſeurs : ils avancent ſans ceſſe du côté du nord, & font tous les jours de nouvelles conquêtes à Jeſus-Chriſt. Quand il arrive d'Eſpagne une recrue de Miſſionnaires, le Pere Provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignés, pour relever ceux qui ont déja paſſé pluſieurs années à courir, au milieu des forêts, après ces barbares, & qui ont conſumé leurs forces & leur ſanté dans des Miſſions ſi pénibles. Ceux-ci ſont envoyés dans les anciennes peuplades pour y avoir ſoin des Chrétiens. Dans

celle où j'étois, il y avoit quatre de ces anciens Missionnaires respectables par leur âge, & beaucoup plus encore par la sainteté de leur vie : j'étois surpris de voir qu'on regardât comme un repos le travail dont chacun en particulier étoit chargé, & qui certainement occuperoit en Europe trois des Ecclésiastiques les plus zélés pour le salut des ames.

A mesure qu'on formoit de nouvelles peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes & les murmures. A quelques-unes, on assigna trente à quarante lieues aux environs ; à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitans, & la qualité du terroir. Dans chaque peuplade, on examina la différence des terres, & à quoi elles étoient propres ; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pâturage ; on destina les autres à être ensemencées. On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, & de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile ; leur application & le génie qu'ils ont pour les arts

méchaniques, leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit; avec le temps & l'expérience ils se sont perfectionnés, & il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles & les étoffes dont ils ont besoin; l'été, ils s'habillent de toile de coton; & l'hyver, ils se font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique est assez considérable, car l'oisiveté est bannie de toutes les peuplades, lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles & d'étoffes, on envoie le surplus à Buenos-ayres, à *Corduba* & au *Tucuman;* l'argent qui se retire du débit de ces marchandises est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe & qui ne se trouvent point chez eux. Ils font pareillement un assez grand commerce d'une herbe qui croît dans le Paraguay, & qui est fort en usage dans le Chili & dans le Pérou, à peu près comme le thé qui vient de la Chine l'est en Europe; avec cette différence, que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chere, puisqu'on ne la vend que trente sols la livre dans le Pérou. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic, sont partagés également entre les habitans de la peuplade.

Les maiſons qu'ils ſe ſont bâties eux-mêmes, ſont d'un ſeul étage ; elles ſont ſolides & ſans nul ornement d'architecture, n'ayant eu en vue que de ſe garantir des injures de l'air. Celle des Peres Jéſuites eſt à peu près ſemblable, à la réſerve qu'elle a deux étages. Mais l'Egliſe eſt vaſte & magnifique, le deſſein en eſt venu d'Europe, & les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle eſt toute de pierre de taille : le dedans eſt orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens ; les rétables des autels ſont d'un bon goût & tout dorés ; la Sacriſtie eſt bien fournie d'argenterie & d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai vu dans la peuplade où j'étois. Cette Egliſe ſeroit certainement eſtimée dans les plus grandes villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre & la maniere dont on pourvoit à la ſubſiſtance de tous les habitans de la peuplade : ceux qui ſont la récolte ſont obligés de tranſporter tous les grains dans des magaſins publics : il y a des gens établis pour la garde de ces magaſins, qui tiennent un regiſtre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les Officiers qui ont l'adminiſtration des grains, délivrent aux Chefs des

quartiers la quantité néceſſaire pour toutes les familles de leur diſtrict, & ceux-ci les diſtribuent auſſi-tôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, ſelon qu'elle eſt plus ou moins nombreuſe.

Il en eſt de même pour la diſtribution de la viande : on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs & de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci, après les avoir tués, font avertir les Chefs de quartier, qui prennent ce qui eſt néceſſaire pour chaque famille, à qui ils en diſtribuent à proportion du nombre de perſonnes qui la compoſent.

Par-là, on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette Chrétienté; on n'y voit ni pauvres ni mendians, & tous ſont dans une égale abondance des choſes néceſſaires à la vie. Il y a, outre cela, dans chaque peuplade, pluſieurs grandes maiſons pour les malades; les unes ſont deſtinées pour les hommes, & les autres pour les femmes. Comme les Prêtres ne s'occupent que de l'inſtruction & de la conduite ſpirituelle de ces nouveaux Chrétiens, il y a encore trois freres, dont l'un, qui a une apothicairerie bien

garnie, prépare les remedes néceſſaires aux malades ; les deux autres préſident à l'adminiſtration du temporel, & obſervent ſi, dans la diſtribution journaliere qui ſe fait à chaque famille, tout s'y paſſe avec la droiture & l'équité convenable.

Pendant le temps que je demeurai à Buenos-ayres, j'avois entendu faire de grands éloges de la Miſſion du Paraguay ; mais j'avoue que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien, n'approche point de ce que j'en ai vu moi-même. Je ne ſçache pas qu'il y ait dans le monde Chrétien de Miſſion plus ſainte. La modeſtie, la douceur, la foi, le déſintéreſſement, l'union & la charité qui regnent parmi ces nouveaux fideles, me rappelloient ſans ceſſe le ſouvenir de ces heureux temps de l'Egliſe, où les Chrétiens, détachés des choſes de la terre, n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame, & rendoient, par l'innocence de leurs mœurs, la Religion qu'ils profeſſoient, reſpectable même aux Gentils.

J'aurois paſſé volontiers le reſte de ma vie dans un lieu où Dieu eſt ſi bien ſervi : je ſentois même que ces grands exemples de vertu faiſoient ſur moi des impreſſions extraordinaires ; mais les

ordres de la Providence m'appelloient ailleurs. J'avois déjà demandé plusieurs fois à ces Révérends Peres la permission de partir ; mais leur charité, ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter, m'avoit retenu parmi eux dix-sept jours ; enfin, ils se rendirent à mes instances, ils me donnerent des guides pour me conduire, & un de leurs domestiques chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avois à faire de la peuplade de saint Xavier jusqu'à Corduba. On compte de l'une à l'autre, un peu plus de deux cens lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passai par Saint-Nicolas & par la Conception, deux autres peuplades de la Mission de Paraguay, où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille ames. Elles sont placées au bord d'une petite riviere, à trois journées l'une de l'autre : les rues en sont droites & bien alignées, les maisons solides & d'un seul étage. Les deux Eglises font face chacune à une grande place ; elles sont grandes, bien bâties, & richement ornées. Les PP. Jésuites qui en ont la conduite, me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux peuplades, comme dans toutes les autres de la Mission, le même ordre que dans

celle dont je viens de parler. On prendroit chaque peuplade pour une nombreuse famille, ou pour une communauté Religieuse bien réglée.

Je rencontrai sur ma route une *Jaccra* qui appartenoit à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines terres, dont les Rois d'Espagne récompenserent les officiers, & les soldats qui s'étoient signalés dans la conquête du pays. On trouve quantité de *Jaccras* dans toute l'Amérique; il y a dans chacune un petit village composé de maisons, de huttes, & de cabanes, où demeurent les cafres, & les autres esclaves qui cultivent les terres.

Le maître de cette *Jaccra* me reçut fort bien, & comme je trouvai-là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avois déja causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'à mon terme, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doive faire de la peine à un Capucin, c'est certainement dans celle-ci. J'étois véritablement affligé de n'avoir rien à

donner à ces bonnes gens ; il fallut qu'ils ſe contentaſſent de ma bonne volonté, & de la promeſſe que je leur fis de ne les pas oublier dans mes foibles prieres.

Ils reprirent la route de la peuplade de ſaint-Xavier, & moi, après m'être repoſé un jour dans la *Jaccra* de ce Gentilhomme Eſpagnol, je pris la route de *Corduba*, où j'arrivai après huit jours de marche. *Corduba* eſt une ville aſſez conſidérable, & plus grande que *Buenos-ayres* : elle eſt ſituée dans un terroir marécageux, mais néanmoins aſſez beau & aſſez fertile. Il y a un ſiége Epiſcopal & un Chapitre, pluſieurs maiſons Religieuſes, & un Collége de Jéſuites qui rendent des ſervices continuels au public, & qui ſont dans une grande eſtime par la régularité de leur vie. J'allai ſaluer le Révérend Pere Recteur du Collége, qui me retint quatre jours dans ſa maiſon.

De *Corduba* j'allai à *Punta*. C'eſt un petit bourg ſitué auprès des collines, que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes, que les Eſpagnols appellent *Las-Cordilleras*. Un incident qui m'arriva dans le chemin, me fit paſſer une fort mauvaiſe nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente-

cinq lieues jusqu'à la *Punta*, & qu'on trouvoit sur la route quantité de *Jaccras*, je m'obstinai à ne point prendre de guide; je partis donc tout seul, & après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays désert & sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, & je résolus de la passer sous un gros arbre qui étoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas, & récité quelques prieres, je ne sçais quel pressentiment me détermina à monter sur l'arbre; je m'attachai aux branches avec la corde qui me servoit de ceinture, & je commençois déja à sommeiller, lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre; je baissai aussi-tôt la tête, & j'apperçus, au clair de la lune, un gros tigre, lequel après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre, s'élançoit le long du tronc, & faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps; mais voyant que ses tentatives étoient inutiles, & que je n'avois pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à paroître, je regardai de tous côtés, & m'étant bien assuré que cet animal avoit

disparu, je descendis de l'arbre & continuai ma route.

J'arrivai ce jour-là même d'assez bonne heure à la *Punta*. Je trouvai cette bourgade désolée par la maladie contagieuse, qui avoit enlevé plus des deux tiers des habitans. J'assistai à la mort le Curé du lieu, deux Révérends Peres Dominicains, & plusieurs autres habitans. Je ne restai que trois jours dans cette bourgade presque déserte & abandonnée, & je pris la route de *Mendoza*, qui est éloignée de 25 lieues.

Mendoza est une ville assez grande, mais peu peuplée; elle est située au pied des Cordilleres, c'est cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut, lesquelles vont du nord au sud, & partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à *Mendoza* plusieurs maisons Religieuses & un grand Collége des Peres Jésuites; elle dépend pour le spirituel de l'Evêque de *Santiago* du Chili. J'arrivai dans cette ville vers midi, & comme je passois au milieu de la place, je rencontrai un Ecclésiastique qui me salua fort honnêtement, & m'invita à dîner; c'étoit le Curé des Espagnols.

Après le repas, je le priai de me faire conduire chez les Peres Jésuites, & il

voulut m'y accompagner lui-même. Les Peres sçavoient déja que je devois passer par *Mendoza*, pour me rendre par le Chili au Pérou ; cinquante Missionnaires destinés au Chili, du nombre de ceux que j'avois trouvés à Buenos-ayres, étoient arrivés depuis deux mois, & les avoient informés de ma marche. C'est pourquoi le Révérend Pere Recteur me dit, en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avoit eue à mon égard redoubloit la joie qu'il avoit de me voir, & qu'il avoit appréhendé long-temps qu'il ne me fût arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je songeois à me retirer : « Vous ne logerez point ailleurs, » me répondit obligeamment le Pere » Recteur, en me prenant la main, M. » le Curé est assez de nos amis pour ne » pas trouver mauvais que je vous re- » tienne ; le grand nombre de Mission- » naires qui viennent d'arriver, m'em- » pêche de vous donner une chambre » en particulier, ce qui me mortifie » beaucoup, mais nous partagerons en- » semble la mienne, & j'ai donné ordre » qu'on vous y préparât un endroit » commode ». Cette invitation étoit trop pressante pour ne pas l'accepter ; la joie

que je reſſentis de me voir avec tant de ſervens Miſſionnaires, me fit bientôt oublier toutes mes fatigues paſſées.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'eſpérois trouver quelque vaiſſeau François, qui allant à la Chine paſſeroit aux iſles Marianes, où j'attendrois le Galion qui va de la nouvelle Eſpagne à Manille, d'où je pourrois me rendre aiſément à la côte de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de *Mendoza* à *Santiago*. La premiere eſt de traverſer les Cordilleres; la ſeconde eſt de côtoyer ces montagnes, & de marcher au nord juſqu'à une bourgade appellée *S. Juan de la Fontera*, d'où enſuite l'on tourne vers le ſud, côtoyant toujours les montagnes juſqu'à *Santiago*, qui eſt ſitué preſqu'à la même élévation du pôle que *Mendoza*. Par la premiere route, il n'y a que 25 lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la ſeconde. Je m'informai ſi l'on pouvoit paſſer les Cordilleres: on me répondit que l'on pouvoit abſolument tenir cette route; mais qu'elle étoit très-difficile & très-dangereuſe, à cauſe des neiges dont ces montagnes ſont toujours couvertes, & que les Eſpagnols ne la prenoient jamais, aimant mieux faire un long détour

que de s'expoſer aux dangers d'un chemin ſi peu pratiquable.

L'envie que j'avois de me rendre promptement au Chili, me détermina à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fût le plus difficile ; je faiſois réflexion que nous étions au mois de Décembre qui eſt le temps d'été dans ces contrées méridionales ; qu'étant en Europe j'avois paſſé les Alpes & les Pyrenées, & que les Cordilleres ne ſeroient peut-être pas plus difficiles à traverſer ; que d'ailleurs allant à pied je pourrois paſſer aiſément par des endroits inacceſſibles aux gens à cheval. Je communiquai mon deſſein au Révérend Pere Recteur du Collége, qui fit tout ce qu'il put pour m'en détourner ; il vouloit que j'attendiſſe le départ des Miſſionnaires qui devoient paſſer dans deux mois au Chili ; le voyage m'eût été plus agréable ; mais comme j'étois preſſé, je perſévérai dans ma premiere réſolution.

Les deux premieres journées ne furent pas fort rudes ; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés preſque inſurmontables ; tantôt il me falloit grimper ſur des montagnes eſcarpées & toutes couvertes de neiges, & enſuite me laiſſer gliſſer

ſur la neige dans des vallons où je n'appercevois nul ſentier. Enfin, après des fatigues incroyables, que j'eus à eſſuyer durant ſept jours, je me trouvai au-delà des Cordilleres.

Je marchai droit à *Santiago*, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, & que depuis deux jours j'avois apperçu du ſommet des plus hautes montagnes. Après avoir traverſé un lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle *Jaccra*. Je fus agréablement ſurpris d'y trouver un Pere Jéſuite, qui me donna toute ſorte de marque d'amitié : mais il fut bien plus ſurpris lui-même, lorſque lui ayant remis une lettre du Pere Recteur de Mendoza, il connut par la date qu'il n'y avoit que huit jours que j'en étois parti. Cette *Jaccra* appartenoit au College de *Santiago*. Il y a une petite Egliſe fort propre pour les Negres & les Eſclaves, qui forment un village de trois à quatre cens perſonnes : le Pere a ſoin de leur inſtruction, & il a pour compagnon un Frere qui veille à leur travail. Après m'y être repoſé deux jours, je me mis en chemin pour *Santiago*.

Cette Ville eſt la Capitale du Royaume du Chili ; elle eſt grande, bien peuplée, ſituée dans une plaine agréable, laquelle

eſt

est arrosée d'une belle riviere, & d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au Pays, tous ceux qu'on y a transportés d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat, la commodité du commerce, la fertilité des terres qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie, y ont attiré plusieurs familles Espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges & bien alignées, les maisons solidement bâties & commodes. Il y a un Siége Episcopal, un Chapitre & plusieurs Communautés Religieuses.

La premiere chose que je fis en arrivant dans la Ville, fut de rendre mes respects à M. l'Evêque ; il me témoigna beaucoup de bonté, & donna ordre qu'on me préparât une chambre dans son palais. Les amitiés de ce grand Prélat redoublerent, quand il sçut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux Peres Jésuites, qui ont un Collége & une maison de Noviciat dans la Ville. Je n'y fis pas un long séjour, parce que j'appris que trois vaisseaux François étoient arrivés à la Conception, qui est à cent lieues de *Santiago.*

Je m'y rendis en douze jours. Ce Pays me parut un des plus beaux & des plus fertiles que j'aie encore vus.

La Conception étoit autrefois la Capitale du Chili ; c'est une petite Ville située dans le fond d'une grande baye, où les vaisseaux sont en sûreté. Une isle que la nature a formée au milieu de la baye, les met à l'abri de la fureur des flots & des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne faisoient que d'arriver, ils n'étoient pas sitôt prêts de remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à *Valparaysso*, où l'on m'assura qu'il y avoit un navire qui étoit sur son départ pour le Pérou. Si j'avois été bien instruit lorsque j'étois à *Santiago*, je me serois épargné bien des fatigues, car *Valparaysso* n'en est éloigné que d'environ vingt lieues, & j'en fis deux cens pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déja tout chargé, & qui se préparoit à partir.

Lorsque nous fûmes à quarante lieues de ce port, une chaloupe qui sortoit de la rade de *Pisco* vint droit à notre bord : elle étoit envoyée par le Capitaine d'un navire François, appellé le Prince des Asturies, qui avoit mouillé dans cette

rade. J'appris d'un Officier qui étoit dans la chaloupe, qu'un vaisseau François, nommé l'Eclair, commandé par M. Boisslorée, devoit incessamment se rendre à *Pisco*, d'où il passeroit au *Callao* pour aller ensuite à Canton; c'est ce qui me porta à aller à *Pisco* pour l'y attendre; il arriva quelques jours après, & m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du *Callao*, je m'embarquai dans un petit bâtiment Espagnol qui faisoit voile pour ce port.

Le *Callao* est le principal & le plus fameux port de toute l'Amérique méridionale; c'est le rendez-vous général de tous les Négocians de ces vastes Provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima, qui est la Capitale du Pérou, & le centre de tout le commerce de ce Royaume & de celui du Chili. Les Espagnols y ont bâti une petite Ville le long du rivage, qui est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pieces d'artillerie, toutes de fonte. Il y a un Gouverneur & une garnison de 500 hommes entretenue par le Roi d'Espagne.

A peine fûmes-nous arrivés au port du *Callao*, que je pris la route de *Lima*. Cette Ville, la plus riche du nouveau

Monde, a deux lieues de circuit; elle eſt ſituée à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon le plus étendu & le plus beau de tous ceux qui ſont le long de cette côte. Elle n'eſt fermée que d'une muraille de terre. Une petite riviere qui deſcend des montagnes, coule auprès des murs & ſépare la Ville du fauxbourg. Les eaux de cette riviere qu'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile & agréable, ſans quoi elle feroit ſéche & ſtérile, ainſi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce ſecours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette Capitale du Pérou eſt très-agréable, & par ſa ſituation, & par la douceur du climat, & par le grand nombre de maiſons Religieuſes & d'Egliſes, qui ſont magnifiques & richement ornées. Le plan en eſt régulier; les rues y ſont larges & tirées au cordeau; les maiſons, quoique d'un ſeul étage, ſont ſpacieuſes, bien bâties & très-commodes. Elles étoient autrefois plus élevées; mais le furieux tremblement de terre, qui renverſa preſque toute la Ville ſur la fin du ſiécle paſſé, a fait prendre aux habitans la précaution de les conſtruire plus baſſes. Il s'en faut

bien que cette Ville soit peuplée à proportion de son étendue : on n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille ames.

Aussi-tôt que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au Vice-Roi. C'étoit l'Evêque de *Quito* qui en faisoit les fonctions : Le Vice-Roi étoit mort, aussi bien que l'Archevêque de Lima qui est Vice-Roi né, quand celui qui a été établi par la Cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un & de l'autre, la Vice-Royauté tombe à l'Evêque de Quito, jusqu'à ce que celui qu'il plaît à Sa Majesté Catholique de nommer pour ce poste, soit venu en prendre possession. Ce Prélat me fit un accueil très-favorable, & après m'avoir retenu deux jours dans son Palais, il me permit d'aller loger chez les PP. Jésuites, dont il me fit de grands éloges.

Outre le Collége que ces Peres ont au *Callao*, ils ont encore quatre Maisons à *Lima*; sçavoir, la Maison Professe, le Collége qui est fort beau, le noviciat & la paroisse des Indiens, qui est à l'une des extrêmités de la Ville, & que l'on nomme *El-Cercado*. C'est-là que les jeunes prêtres qui ont achevé leurs études, font une troisiéme année de no-

viciat. J'allai d'abord à la Maison Professe, où le Révérend Pere Provincial me combla d'honnêtetés : après y avoir demeuré trois jours, je lui témoignai que voulant profiter du loisir & du repos que j'avois, mon dessein étoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligeamment, que j'étois le maître de choisir entre les quatre Maisons de la Compagnie, celle qui m'agréeroit davantage, & que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la Maison du Noviciat ; mais avant que de m'y retirer, le Révérend Pere Recteur du Collége m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre & de la régularité de cette grande Communauté, composée de plus de cent personnes, dont la plûpart sont de jeunes étudians. Leur application à l'étude ne diminuoit rien de leur piété & de leur ferveur. Je demeurai trois jours au Collége, & j'allai ensuite me renfermer dans le Noviciat. La modestie, la piété, le silence & la régularité de ces fervens Novices que j'avois tous les jours devant les yeux, me rappelloient sans cesse le souvenir de mes premieres années de Religion ; & les saintes réflexions qu'ils me don-

noient lieu de faire, m'humilioient devant le Seigneur, & m'animoient à être à l'avenir plus fidele à ses graces.

J'achevois ma retraite lorsque je reçus une lettre de M. Boislorée, qui m'apprenoit son arrivée au *Callao* ; je me rendis aussitôt à son bord, & dès le lendemain on mit à la voile. C'étoit le premier jour de Mars de l'année 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce ; les vents alizés qui régnent sur cette mer, nous porterent très-commodément aux isles Mariannes. Comme le Galion d'Espagne que je venois chercher, n'avoit pas encore paru, je résolus de l'attendre dans l'isle de *Guahan* où nous avions mouillé.

A peine étois-je à terre, que les Révérends Peres Jésuites, qui sont les seuls Missionnaires de ces Isles, vinrent au-devant de moi, accompagnés d'une troupe d'enfans ; ils me conduisirent en procession à leur Eglise, au milieu d'une multitude de fideles qui s'étoient rendus en foule au rivage. L'air retentissoit des louanges du Seigneur que chantoient ces enfans, avec une dévotion qui m'attendrissoit jusqu'aux larmes. La priere finie, les Peres me menerent dans

leur maiſon qui eſt aſſez mal bâtie : ils n'oublierent rien pour me marquer leur affection, & pour diſſiper l'ennui qu'on ne peut guère éviter dans un Pays ſi ſauvage.

Il n'y a qu'un zèle ardent pour le ſalut des ames, qui ait pu porter ces hommes Apoſtoliques à entreprendre la converſion de ces barbares, & à conſacrer le reſte de leur vie dans ces iſles ſéparées du reſte de l'Univers, & qui peuvent paſſer pour un exil affreux. Cependant ils me paroiſſoient plus contens que s'ils euſſent été dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix intérieure qu'ils goûtoient, & qui ſe répandent juſques ſur leur viſage, tout me fit comprendre que ce n'eſt pas dans les Miſſions les plus laborieuſes & les plus deſtituées des commodités de la vie, que les ouvriers évangéliques ſont le plus à plaindre. Dieu ſçait les dédommager par l'onction de ſa grace de toutes les douceurs de la vie dont ils ſe ſont privés pour ſon amour. Tous ces Inſulaires ſont maintenant ſoumis à l'Evangile. Dans la principale de ces iſles, qu'on appelle *Agadagnna*, il y a un ſéminaire fondé &

entretenu par les Rois Catholiques, où les Miſſionnaires élevent avec grand ſoin la jeuneſſe.

Il y avoit douze jours que j'étois dans cette Iſle lorſque le Galion arriva. Le Capitaine me prévint obligeamment, & m'offrit le paſſage que je ſouhaitois ſur ſon bord. Je m'y embarquai, & après douze jours de navigation, nous découvrîmes les premieres terres des iſles Philippines, & nous mouillâmes à l'*Embocçadero ;* c'eſt ainſi que les Eſpagnols appellent l'entrée du Canal. On a un grand nombre d'Iſles à paſſer avant que d'arriver au Port de *Cavite*, qui eſt à trois lieues de Manille. Les (1) baſſes, les rochers & les courans qui ſont très-rapides, rendent le paſſage de ce Canal très-difficile & très-dangereux. La mouſſon avoit changé, les vents qui étoient au ſud-oueſt nous étoient contraires, & nous fûmes plus d'un mois & demi à faire 80 lieues dans ce Canal. Les Officiers étant réſolus d'attendre la mouſſon favorable pour conduire ſûrement le Galion au port, je pris le parti, ainſi qu'avoient fait d'autres paſſagers, de

(1) C'eſt un fond mêlé de ſable, de roche, & de pierre qui s'éleve vers la ſurface de l'eau.

me jetter dans la chaloupe, & de prendre terre à l'isle de Luçon, d'où je me rendis en trois jours à Manille.

Cette ville, située dans l'isle de Luçon, est bâtie au fond d'une Baye, qui a plus de dix-huit lieues de circuit : c'est la Capitale de toutes les Isles qu'on appelle Philippines : elle est environnée d'une bonne muraille, & a un Château bien fortifié. Le Roi d'Espagne y entretient une garnison de 500 hommes. Elle a un Gouverneur, une Cour de Justice, un Archevêque, un Chapitre, & plusieurs maisons Religieuses : Toutes les Eglises y sont belles, & richement ornées. On compte dans ces Isles près de 800 Paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les Prêtres séculiers & réguliers. Cette nombreuse Chrétienté est cultivée avec beaucoup de soin, & est parfaitement instruite de nos Mysteres.

Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille, me réduisit à l'extrémité. On désespéroit absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand Apôtre des Indes, saint François Xavier. Ma priere ne fut pas plutôt achevée, que je me sentis beaucoup mieux, & deux jours après, je fus en état de célébrer le saint

Sacrifice de la Messe. Ceux qui après m'avoir vu au lit deux jours auparavant, me voyoient à l'Autel, ne douterent pas qu'une guérison si soudaine, ne fût l'effet de la puissante protection du Saint que j'avois invoqué.

Je partis de Manille le 15 de Février de l'année 1714, sur la Sainte-Anne, vaisseau Arménien, qui alloit à la côte de Coromandel. Une furieuse tempête qui nous surprit entre l'isle de la *Paragua* & le *Paracel*, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage; nos mâts, nos voiles, & le gouvernail furent emportés; ce fut par une espece de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un vaisseau Danois prêt à faire voile pour *Trinquimbar*; c'est une place située sur la côte de Coromandel qui appartient aux Danois. La Sainte-Anne étant hors d'état de se mettre en mer, je demandai passage au Capitaine Danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse.

La saison qui étoit déja avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage: nous perdîmes le Capitaine qui mourut entre mes

bras avec de grands ſentimens de piété. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Trinquimbar*. Je paſſai de-là à *Madras*, d'où je me rendis aiſément à Pondichery, qui étoit le lieu de ma Miſſion, & le terme de mon voyage.

Fin du huitieme volume.

TABLE

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE du Pere Fauque, de la Compagnie de Jesus, au Pere Allart, de la même Compagnie. Page 5

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 28, pag. 118.

LETTRE du Pere Ferreira, Missionnaire Apostolique à Connani, à Monsieur ***. 30

Elle n'avoit point encore été imprimée.

LETTRE du Pere Padilla, Missionnaire Apostolique à Connany, à Messieurs ***. 36

Elle n'avoit point encore été imprimée.

LETTRE du Pere Stanislas Arlet, de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Général de la même Compagnie; traduite du latin sur une nouvelle Mission du Pérou. 39

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 2, p. 175.

MÉMOIRE touchant l'état des Missious établies dans la Californie. 52

Et dans l'ancienne édition, Lettres édif. tom. 5, p. 248.

RELATION de la vie & de la mort du Pere Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jesus, & Fondateur de la Mission des Moxes dans le Pérou. 77
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 10, p. 186.
LETTRE du Pere Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 119
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 7, pag. 41.
LETTRE du même, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Dez, de la même Compagnie, Recteur du College de Strasbourg. Sur deux nouvelles Missions établies depuis quelques années dans l'Amérique Méridionale. 138
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 8, p. 1.
RELATION de l'établissement de la Mission de Notre-Dame de Nahuelhuapi, *tirée d'une Lettre du Révérend Pere Philippe de la Laguna, de la Compagnie de Jesus.* 154
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 8, pag. 28.
LETTRE du Pere Labbe, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Labbe,

de la même Compagnie. 168
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 15, page 332.
LETTRE *du Pere Jacques de Haze, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Jean-Baptiste Arendts, Provincial de la même Compagnie dans la Province Flandro-Belgique.* 187
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 14, pag. 191.
LETTRE *du Pere Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.* 211
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 22, p. 367.
LETTRE *du même Missionnaire au même.* 238
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 22, pag. 408.
LETTRE *du Pere Guillaume d'Etré, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Joseph Duchambge, de la même Compagnie.* 248
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 23, p. 308.
DESCRIPTION *abrégée du fleuve Maragnon, & des Missions établies aux environs de ce fleuve. Tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Samuel Fritz, Mis-*

ſionnaire de la Compagnie de Jeſus. 284
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom 12, p. 212.

LETTRE *du Pere Ignace Chomé, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Vanthiennen de la même Compagnie.* 297
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 24, pag. 266.

ÉTAT *des Miſſions des Peres Jéſuites de la Province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale appellés* Chiquites, *& de celles qu'ils ont établies ſur les rivieres de Parana & Uruguay dans le même Continent. Tiré d'un Mémoire Eſpagnol envoyé à Sa Majeſté Catholique par le Pere François Burges, de la Compagnie de Jeſus, Procureur Général de la Province du Paraguay.* 337
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 12, p. 1.

LETTRE *du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere J. B. D. H. de la même Compagnie, ſur les Miſſions du Paraguay.* 373
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 13, p. 226.

Fin de la Table du huitieme volume.

AYER
263
J512
1780
v. 8